

[manquent les gravures]
contrefaçon belge

[publicité de l'Éditeur]
"in fine"

Important, car les 1ères éditions de Paris auraient été censurées -

MŒURS FRANÇAISES.

L'HERMITE DE LA GUIANE,

SUITE DE

L'HERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN

ET DU FRANC-PARLEUR.

T. III.

L'HERMITE DE LA GUIANE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS ET LES USAGES PARISIENS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE,

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SEPTIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET ORNÉE DE DEUX NOUVELLES GRAVURES.

> Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
>
> BOIL., *Art. Poét.*

TOME TROISIÈME.



BRUXELLES,

AUG. WAHLEN ET COMP^e, IMP.-LIBRAIRES.

1822.

L'HERMITE DE LA GUIANE.

N° LV. — 30 *septembre* 1816.

LA MAISON SINGULIÈRE.

D'originaux divers quel bizarre assemblage!

« MONSIEUR, je n'ai point d'excuses à vous faire pour l'attention avec laquelle je vous regarde, car je me suis aperçu que j'étais moi-même l'objet de votre curiosité. » Ces mots m'étaient adressés par un vieillard auprès duquel j'étais assis sous un des quinconces du jardin des Tuileries, et dont je cherchais à démêler les traits, qui ne m'étaient point inconnus. « Nous nous sommes vus quelque part, lui dis-je, mais il se pourrait que ce ne fût pas dans ce monde-ci. — Nous avons bien l'air de nous rencontrer bientôt dans l'autre, continua-t-il; mais pour ne parler que de la terre où nous sommes encore, j'ai quelque idée d'avoir fait avec vous le voyage des Indes, il y a de cela une cinquantaine d'années. — Sur *l'Apollon* peut-être? — M'y voilà : un jeune garde-marine, une petite danseuse déguisée en mousse; un vacarme du diable à bord du vaisseau, et le capitaine Saint-

Après avoir épuisé le chapitre des souvenirs entamé dans notre premier entretien, nous en vînmes au présent, dont nous parlâmes avec économie; quant à l'avenir, nous le traitâmes comme le renard de la fable traite les raisins qu'il désespère d'atteindre.

Je fis compliment au capitaine Thomas sur le logement qu'il habitait: « Il fait partie, me dit-il, d'une maison comme il n'y en a peut-être pas une seconde à Paris; c'est à-la-fois l'arche de Noé, la tour de Babel et la boîte de Pandore. Le monde moral est là tout entier; sans sortir de chez moi, je me donne chaque jour la comédie, et, qui plus est, j'ai le plaisir d'y jouer mon rôle. Une semblable réunion de *pélerins* et de *pélerines* est un vrai miracle du hasard. En attendant que je vous montre les acteurs, je veux vous faire connaître le théâtre. »

En disant cela, il ouvrit une fenêtre, et nous parcourûmes des yeux les différens étages dont ce bâtiment carré se compose.

« Le rez-de-chaussée, continua-t-il, dont nous ne tarderons pas à voir le locataire, est occupé par un ancien maître des requêtes, autrefois fort riche, lequel a un mépris si profond pour les gens qui vont à pied, qu'il s'est fait loueur de voitures pour continuer *à rouler carrosse*. Sa vanité ne va pas plus loin; quant à ses plaisirs, qui ne supposent pas un esprit moins relevé, ils se bornent, comme vous pourrez

tout-à-l'heure vous en convaincre, à apprendre à nager dans cette auge de pierre, à un gros chien barbet, dont les hurlemens indiquent l'heure de la leçon, à laquelle tous les locataires ont coutume d'assister à la fenêtre.

» Le premier et le second étage sur la rue sont occupés par des demoiselles qui tiennent beaucoup moins à l'opinion qu'à la faveur publique.

» Au-dessus de moi logent deux veuves, de mœurs différemment irréprochables : l'une, dans l'automme de l'âge, est un véritable misanthrope femelle; elle hait pourtant moins les hommes qu'elle ne les méprise. Fille d'un grand seigneur, elle épousa en premières noces un simple bourgeois, sans autre motif que de sortir d'une classe où l'égoïsme et l'orgueil lui paraissaient avoir leur source. Malheureusement, l'esprit de cette dame n'était pas moins exigeant que son cœur : la probité négative de son époux, qu'aucune force d'ame, qu'aucune instruction, qu'aucune délicatesse de goût n'accompagnaient, ne la dédommagea pas suffisamment du sacrifice qu'elle avait fait, et dont elle était près de se repentir, lorsque son mari mourut de frayeur au commencement de la révolution pour s'être vu incorporé dans un bataillon de garde nationale. Quelques années après, elle épousa en secondes noces un homme de lettres célèbre par des écrits où respiraient la philosophie la

plus pure, le patriotisme le plus éclairé; mais comme il trouvait le moyen d'accommoder la sévérité de ses principes et la noble indépendance de son caractère à tous les gouvernemens qui se succédaient dans le cours de cet orage révolutionnaire, sa femme ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y a quelque chose de plus méprisable qu'un noble sans autre mérite que sa naissance, qu'un bourgeois sans autre vertu que sa vulgaire bonhomie, et que ce pouvait bien être un bel esprit aux gages de la puissance; quelques années d'épreuves, en lui donnant les moyens de s'en assurer, lui firent supporter avec résignation la perte de ce second époux : depuis cette époque, elle a vécu solitaire au milieu de Paris et dans la maison la plus tumultueuse qu'on y puisse trouver : pour se séparer des humains, elle n'a pas même daigné les fuir.

» L'autre veuve est une jeune et jolie femme, véritable héroïne d'un roman de chevalerie. Mariée à quinze ans avec un officier de hussards, elle a fait à cheval, avec lui, les deux dernières campagnes, et ne l'a jamais quitté, même sur le champ de bataille. Dans la retraite de Moscou, elle a montré jusqu'où l'amour pouvait élever le courage, jusqu'où le dévouement et la volonté pouvaient suppléer à la force; elle a perdu son mari à Champ-Aubert, et fut blessée du coup dont il mourut. Chaque fois

que je la vois, je ne manque pas de lui faire une déclaration d'amour; elle en riait autrefois, elle n'y répond déjà plus que par un demi-sourire; s'il lui arrive de m'écouter sérieusement, c'est une affaire faite, je l'épouse.

» Le logement qui nous fait face est habité depuis plusieurs mois par des Anglais. Vous connaissez ma vieille aversion pour les gens de ce pays; l'âge, l'expérience et les événemens n'y ont rien changé. Sans égard aux traités de paix, je me suis constitué avec eux en état d'hostilité permanent. Vous ne devineriez jamais de quelle nature est la guerre que je fais à ces *pélerins* d'Albion qui sont venus se placer sous ma couleuvrine. Je m'étais aperçu qu'il y avait entre eux et les demoiselles du principal corps-de-logis un échange de regards obliques, qui manquaient leur effet par un défaut de direction dans l'emplacement des batteries; j'ai mis à la disposition de ces dames une des pièces de mon appartement, d'où elles peuvent battre de plein fouet les positions de l'ennemi. Les traits qu'elles lancent, les mines qu'elles font jouer, leur assurent une victoire qui, suivant toute apparence, coûtera cher aux vaincus.

» Le corps-de-logis au fond de la cour est occupé par un dentiste italien et par un compositeur célèbre; il n'y a pas de jour que leur voisinage ne donne lieu aux scènes les plus bouffonnes : tantôt c'est un homme, la figure

empaquetée, qui entre chez le compositeur, se jette dans un fauteuil, ouvre la bouche avec une grimace horrible, et veut absolument que le musicien visite sa mâchoire ; tantôt c'est un auteur de province qui, se trompant également d'étage, croit faire une visite au successeur de Grétry, et n'est averti de sa méprise qu'en voyant l'Esculape s'avancer sur lui le davier à la main. L'un se plaint de ne pouvoir travailler le jour sans être interrompu par les cris des gens que le docteur soulage ; celui-ci se plaint de ne pouvoir fermer l'œil pendant la nuit, parce qu'il plaît au compositeur de harceler jusqu'à deux ou trois heures du matin les touches d'un maudit piano discord pour y trouver les chants de l'opéra qu'il compose. Je ne connais rien de plus divertissant que leurs querelles journalières, auxquelles j'ai tout lieu de croire que la malice des voisins n'est pas toujours étrangère.

» Au troisième étage, et dans les mansardes, sont logés des essaims d'artistes de tout genre et de toute espèce, attachés aux différens théâtres : chanteurs, danseurs, choristes, joueurs d'instrumens ; vous ne tarderez pas à entendre la bruyante symphonie qui signale chaque matin leur réveil. »

Nous rentrâmes et continuâmes à causer dans l'appartement jusqu'à ce que les aboiemens du barbet nous avertirent que le spectacle allait commencer.

En effet, je vis successivement se montrer à la fenêtre tous les originaux que m'avait annoncés le capitaine (sauf la veuve aux deux maris, dont les persiennes restèrent constamment fermées). Un peintre aurait trouvé là des études de tête de tous les caractères possibles. Tout le monde salua de la main ou de la voix le capitaine Thomas, à l'exception des quatre Anglais, occupés à faire la guerre à l'œil avec les demoiselles, qui s'étaient déjà rendues à leur poste.

Je n'essaierai pas de donner une idée d'un tableau dont l'effet résulte de la bizarrerie et de l'incohérence d'objets qu'il me serait aussi difficile de peindre, que de noter le tintamarre résultant dans cette maison du bruit des voix, des instrumens divers, des cris de toute espèce, accompagnés des hurlemens du caniche, auquel son maître apprenait à nager à grands coups de fouet.

N° LVI. — 7 *octobre* 1816.

LES ÉLECTIONS.

What are without it (VIRTUE) *senates? Save a face*
Of consultation deep and reason free;
While the determin'd voice and heart are sold.
What boasted freedom? Save a sounding name?
And what elections? But a market vile
Of slaves self-battered.

THOMSON, poem. *Liberty*.

Sans vertu, qu'est-ce qu'un sénat? Rien qu'un simulacre de représentation où les voix et les cœurs sont à l'encan. Qu'est-ce que cette liberté vantée? Rien qu'un nom sonore. Qu'est-ce que les élections? Rien qu'un marché d'esclaves qui se vendent eux-mêmes.

QUELQUE résolution que j'aie prise de ne point m'ingérer dans les affaires politiques, où la vérité est si difficile à connaître et presque toujours si inutile à dire quand elle n'est pas dangereuse, il est cependant des circonstances où l'intérêt national et l'intérêt particulier sont tellement identiques, où l'action individuelle a tant d'influence sur l'action publique, qu'il y aurait au moins inconvenance de la part de celui qui fait état d'observer les mœurs de son tems et de son pays, de ne tenir aucun compte de ces grands mouvemens de la société. Dans

une monarchie constitutionnelle, les élections rentrent dans le domaine des mœurs nationales, et peut-être ne sait-on pas encore assez de quelle importance il est de consulter ces dernières pour établir solidement les autres.

J'ai entendu traiter, ou plutôt discuter cette grande question chez M. Binome, dans un dîner qu'il a donné la semaine dernière, avant de partir pour se rendre au collége électoral de département dont il est membre. Plusieurs électeurs se trouvaient au nombre des convives, entre autres M. de Merange * et M. le comte de Glaneuil. **

« Nous allons remplir une mission importante, dit au dessert M. Binome, après avoir fait retirer les gens; j'ai pensé qu'une conférence à ce sujet, avec quelques amis éclairés et sages, ne serait pas sans utilité pour nous : ceux qui regardent jouer, et qui sont intéressés à la partie, y voient ordinairement mieux que ceux qui tiennent les cartes.

» Si nous vous demandons des avis, continua-t-il, ce n'est pas faute de conseils; depuis huit jours j'ai reçu vingt lettres de gens qui, sans me connaître, se sont crus obligés d'éclairer ma religion d'électeur; je vous lirai les deux plus courtes :

* Voir le nº XXXII du deuxième volume de *l'Hermite de la Guiane*, page 32.

** *Idem*, nº XXXVIII, page 110.

« Je suis instruit, Monsieur, que des per-
» sonnes mal intentionnées cherchent à nuire à
» M. N*** dans l'esprit de MM. les électeurs
» du département de....., en qualifiant d'in-
» trigue son zèle infatigable; en le représen-
» tant comme un homme qui cherche dans l'in-
» violabilité temporaire attachée aux fonctions
» de député un asile contre la foule des créan-
» ciers qui le poursuivent; vous ne serez pas
» dupe de cette manœuvre de l'envie, et vous
» ne refuserez pas votre suffrage à un homme
» distingué dans tous les tems par sa courageuse
» opposition au ministère, et qui ne peut man-
» quer d'y être incessamment porté lui-même :
» en toute autre circonstance, je croirais pou-
» voir vous assurer que dans la supposition où
» M. N*** se verrait un jour forcé d'accepter
» une place où l'appelle le vœu public, il n'ou-
» blierait pas que vous n'êtes pas à la vôtre. Je
» croirais faire injure à tous deux en trahissant
» ses bonnes intentions pour vous, au moment
» où il sollicite les vôtres. Je vous supplie même
» de lui laisser ignorer une démarche que con-
» damnerait son extrême délicatesse. »

Voici la seconde lettre, dont la signature ne me paraît pas aussi authentique que la première:

« Monsieur, vous êtes électeur dans le dépar-
» tement de..... Votre nomination à la nouvelle
» chambre des députés est un point résolu parmi
» certains hommes beaucoup moins connus (fort

» heureusement pour vous) par l'attachement
» qu'ils vous portent que par la haine qu'ils ont
» vouée à M. N***, votre compétiteur. Dans
» l'impossibilité d'arriver brusquement au choix
» qui leur convient, ils croient devoir se con-
» tenter, pour le moment, de retenir la place;
» ils ont fort habilement choisi, pour cela, j'en
» conviens, un homme distingué par la modé-
» ration de ses principes, qui a trouvé le moyen
» de se concilier l'estime d'un parti sans avoir
» encouru la haine de l'autre; mais, plus je pro-
» fesse d'estime pour ce même homme, plus il
» est de mon devoir de le prévenir qu'il est, à
» son insu sans doute, l'instrument d'une fac-
» tion dont nous sommes certains de déjouer
» les projets. L'assurance formelle que je vous
» en donne doit être pour vous la preuve que
» l'élection résolue de M. N*** part de plus
» haut que le collége électoral, et qu'il y aurait
» pour vous de graves inconvéniens à permettre
» que vos amis établissent entre vous et M. N***
» une lutte, où le moindre risque que vous
» ayez à courir est de laisser dans la mémoire
» de gens qui n'oublient rien le souvenir de
» votre défaite. »

Ces deux lettres, que l'on commenta en riant, fournirent à quelques-uns de ces messieurs l'occasion de raconter les intrigues au moyen desquelles les courtiers d'élections avaient essayé de les circonvenir.

« Glaneuil et moi, dit M. de Merange, nous avons reçu la visite d'un candidat qui fait ses affaires lui-même. Ce n'est pas sa faute, si le hasard nous a mis dans le secret du double rôle qu'il joue avec un talent qui suppose un long exercice. Ce monsieur, en se présentant chez moi, revêtu de la *candidature*, s'ouvrit de la manière du monde la plus franche sur le désir et sur l'espoir qu'il avait d'être nommé député.

» Etranger à toute autre ambition qu'à celle du bien public, convaincu qu'il n'est dorénavant pour la France d'autre moyen de salut, de prospérité, de gloire, que dans l'établissement solide, il ose même dire dans le culte de la monarchie constitutionnelle, il se croit comptable envers son prince et sa patrie des principes qu'il professe, et dont quelques talens peuvent contribuer à assurer le triomphe. Ce monsieur exprimait des opinions si raisonnables avec une éloquence si persuasive, qu'il put s'apercevoir en me quittant des dispositions favorables où je me trouvais pour lui.

» — On est toujours sûr de réussir auprès de M. de Merange (reprit le jeune comte de Glaneuil), quand on lui parle de charte, d'idées libérales, de division de pouvoirs; pour moi, je l'avoue bien franchement, je déteste la révolution, et tout ce qui la rappelle de loin ou de près à mon esprit; c'est un droit que j'ai payé assez cher (continua-t-il avec un soupir) pour

qu'on ne m'en conteste pas l'exercice. Cela ne veut pourtant pas dire que je sois partisan du pouvoir absolu : je voudrais aussi la liberté politique; mais je la voudrais sous des formes françaises; et, pour vous expliquer mon idée en deux mots, au lieu de chambres haute et basse, je voudrais des états-généraux périodiques. Cette opinion, purement spéculative, n'influe cependant en rien sur ma conduite, et ne m'empêche pas de me réunir de cœur, sinon d'avis, avec ceux qui aiment leur pays d'une autre manière. Le candidat qui vint solliciter ma voix n'était bien informé que de mon aversion pour les révolutionnaires, et des cruels souvenirs qui la nourrissent : aussi ne me parla-t-il que de la nécessité d'écraser l'hydre qui lève en ce moment une *tête constitutionnelle.* «Point de demi-» mesure, me dit-il; ce n'est point avec un » filet d'eau qu'on nettoie les écuries d'Augias. » Tout ce qui n'est pas pour nous, est contre » nous, et tous les parens de la révolution, à » quelque degré que ce soit, doivent être frap-» pés du même anathême. Tout est perdu, si » le gouvernement transige avec les idées du » siècle. »

» L'homme qui me parlait ainsi est le même qui tenait la veille à M. de Merange un langage tout différent : il était encore avec moi lorsque ce dernier entra. Vous pouvez juger de la question que nous nous amusâmes à faire subir à ce

candidat aux deux visages, et des risibles efforts où nous le reduisîmes pour concilier les opinions disparates qu'il avait affichées avec chacun de nous. »

L'intention que manifesta un des convives de ne point se rendre à l'assemblée des électeurs, dont il fait partie, donna occasion au philosophe André de faire une sortie un peu vive contre l'indolence véritablement coupable des bons citoyens : « Je ne serais pas embarrassé de prouver, ajouta-t-il, que, presque tous les maux qui ont affligé la patrie depuis vingt-cinq ans ont eu leur source dans le défaut de concert et d'activité de cette foule d'honnêtes gens qui détestent le mal sans se mettre en peine de l'empêcher; qui veulent le bien à condition de ne rien faire pour l'obtenir. »

André s'étendit beaucoup sur l'importance des fonctions d'électeur, sur la nécessité de les remplir, insista sur la sagesse de la loi, qui exige la présence de la majorité absolue des membres dont se compose un collége électoral pour valider ses élections. « Par ce moyen, ajouta-t-il, on évitera les scissions d'assemblée dont certain directoire tira jadis un si bon parti pour faire nommer ses créatures : ses affidés s'apercevaient-ils, à la simple nomination des bureaux, que les élections ne seraient pas conformes aux instructions qu'ils avaient reçues, ils s'empressaient de faire scission et de *floréa-*

liser, ce qui voulait dire, infirmer les nominations faites par la majorité des colléges, en procédant, au premier cabaret voisin, à de nouvelles élections, qu'on ne manquait pas de reconnaître comme le véritable choix du peuple.

» — La loi de *floréal* avait ses inconvéniens, reprit M. Binome; mais la nouvelle n'en est pas exempte, et je pourrais appuyer de plus d'une preuve récente la justesse du petit calcul que je vais vous soumettre : Soit un collége électoral composé de deux cents membres, il en faut *cent un* pour que l'élection soit valable; retirez-en *cinquante* (et c'est le moins possible) pour les malades, les infirmes, les vieillards, et les indolens qui ne se rendent pas à leur poste, reste *cent cinquante* électeurs; maintenant, supposez une minorité turbulente de *cinquante* membres, qui se sont assurés, par la formation du bureau, que le résultat du scrutin ne sera pas conforme à leurs vœux : ils se retirent, l'assemblée ne se trouve plus composée que de *cent* membres, et l'élection ne peut avoir lieu.

» Puisque nous cherchons à nous éclairer sur les intrigues dont une assemblée électorale peut être le théâtre, je dois vous signaler encore une petite manœuvre que j'ai vu pratiquer avec succès. On veut, par exemple, attirer l'attention du collége sur un homme qui n'est bien connu que du parti qui le porte : quelques

voix s'élèvent pour contester son droit d'élection sous un prétexte quelconque, dont il lui sera facile de triompher; cet homme monte à la tribune, parle bien, se défend avec chaleur, se présente comme victime de cette même cabale dont il est l'instrument ; l'injustice est palpable; chacun veut contribuer à la réparer; et celui à qui l'on disputait le titre d'électeur est nommé député. »

M. Walker prit à son tour la parole : Il est plus aisé, dit-il, de se prémunir contre les mauvais choix que d'en faire de bons, et je vous en dirai le motif (dussiez-vous m'accuser de juger tous les hommes d'après ceux du pays dont je suis originaire) : c'est qu'il y a peu de probité qui ne cède à l'intérêt de faction ; alors on voit les choses de travers; on soutient les paradoxes les plus extraordinaires. Je connais de très-honnêtes gens qui vous diront, quand vous voudrez, qu'une immense dette publique est le plus sûr garant de la prospérité nationale; qu'il n'y a de liberté qu'en Angleterre, et que nous ne jouirons jamais de ce bienfait en France tant qu'on n'y sera pas maître d'écraser les gens de pied à la porte des spectacles, et d'y vendre sa femme au marché.

» — Je pense, répondis-je à M. Walker, que toute la difficulté consiste, dans les élections, à neutraliser l'esprit de parti, et, pour le moment, à écarter les gens qni ont de grands

intérêts révolutionnaires à défendre : bien entendu que, dans cette classe, je comprends ceux qui se vantent d'avoir tout gagné, et ceux qui se plaignent d'avoir tout perdu à la révolution : la reconnaissance des uns et la haine des autres me paraissent également à craindre : la probité, l'honneur, les vertus domestiques, l'amour de son prince et de son pays, tels doivent être les titres à vos suffrages.

» — Vous oubliez le plus important, reprit M. de Merange : le mérite et les lumières. La nation française ne sera jamais bien représentée que par des gens d'esprit; je ne crains pas de répéter après Bacon cette vérité dure : *Dans les tems corrompus, les hommes habiles sont plus nécessaires que des gens simplement vertueux*; on est bien sûr, du moins, de faire entendre à ceux-là que le prince ne doit et ne peut appartenir à aucun parti. Les factions, a dit le plus grand des publicistes, doivent effectuer leur mouvement autour du trône; mais à une grande distance, comme ces planètes secondaires qui ont un mouvement à elles, mais qu'une force supérieure retient dans l'orbite où elles sont forcées d'achever leurs cours.

N° LVII. — 14 *octobre* 1816.

LE PAQUEBOT.

Ain tu tibi hoc incommodum evenisse iter?

TÉRENCE.

Est-il bien vrai que ce voyage expose à tant d'incommodités?

UNE circonstance dont il serait trop long et trop fastidieux d'entretenir mes lecteurs, m'a forcé dernièrement de faire un voyage en Angleterre, c'est-à-dire d'aller passer vingt-quatre heures à Douvres. Je n'en prendrai pas occasion de décrire les mœurs, d'analyser la constitution, d'évaluer les finances des trois royaumes; de l'aspect de cette ville, je ne conclurai pas que les îles britanniques ne sont qu'un vilain amas de rochers arides; de l'excessif embonpoint de mon hôtesse de Douvres, de sa figure hommasse, de sa passion pour le *claret*, je ne conclurai pas que toutes les femmes anglaises pèsent de deux à trois quintaux; qu'elles s'enivrent tous les soirs, et qu'elles ont de la barbe au menton. Sans doute on me saura gré de cette retenue, pour peu qu'on ait lu tant

d'impertinentes relations de voyageurs anglais et allemands, qui prononcent, d'un ton si magistral, sur la politique, le caractère et les usages d'un peuple chez lequel ils ont séjourné huit jours. Je ne parlerai que de mon passage de Calais à Douvres, et je me bornerai à la peinture d'un paquebot, que l'on pourrait, à quelques égards, comparer à la barque de Caron.

Pressé de partir, j'avais accepté la proposition qui m'avait été faite, par la voie des *Petites-Affiches*, de voyager, à *frais communs*, avec un *particulier connu* qui se rendait en poste à Calais. Mon compagnon de voyage, que je ne connaissais encore que de correspondance, vint me prendre à cinq heures du matin; nous montons en voiture, et nous voilà en route.

La première observation que j'eus occasion de faire porta sur l'énormité du bagage que mon compagnon emportait avec lui. Indépendamment de la vache et des malles qui surchargeaient la voiture, l'intérieur était rempli d'une quantité d'objets et de provisions de toute espèce. Cette remarque me fournit l'occasion de nouer l'entretien.

« Monsieur se propose de faire un long voyage, à ce qu'il me semble? — Je suis las de la vie oisive que je mène depuis si long-tems, et, pour en varier les scènes, j'ai pris la résolution de visiter une bonne partie du globe. Je commence par l'Angleterre, sans trop savoir

pourquoi, car c'est un pays que je déteste. — Vous l'avez habité, sans doute? — Non, je sors de Paris pour la première fois; mais j'ai lu tout ce qu'on a écrit sur ces tristes contrées, où un rayon de soleil est aussi rare qu'une grappe de raisin. — Cette objection est de peu d'importance pour un voyageur, et vous trouverez là, je vous assure, beaucoup de choses faites pour exciter votre curiosité; quelques-unes même dignes de toute votre admiration. — C'est un sentiment auquel je ne suis pas sujet, et, convaincu, comme je le suis, que Paris est encore, à tout prendre, ce qu'il y a de mieux sur la terre, je ne suis pas loin de croire que j'aurais tout aussi bien fait *de rester chez moi.* »

Dans la suite de cet entretien, j'appris que celui avec qui je voyageais se nommait M. Vermenil, qu'il avait cinquante-cinq ans, qu'il était garçon, qu'il jouissait d'une soixantaine de mille livres de rente, et qu'il ne s'était jamais plus ennuyé que depuis qu'il avait été guéri de la goutte par un charlatan non patenté. « Je ne devine pas (lui dis-je pour avoir l'explication de ce dernier paradoxe) ce que vous pouviez trouver d'amusant à la goutte. — J'en avais régulièrement deux accès par an; je prévoyais le mal; je m'en occupais douloureusement pendant sa durée; j'en attendais le terme avec impatience; je jouissais des intervalles de repos qu'il me laissait; je vivais enfin. Depuis que ce

maudit docteur, avec son baume, m'a délivré de mon ennemi, je suis dans l'état d'un homme à qui l'on a enlevé une méchante femme avec laquelle il a vécu trente ans, et qui avait su lui faire un besoin du tourment qu'elle lui faisait endurer. En perdant la goutte j'ai gagné le *spleen*, et je voyage maintenant pour me guérir de cette dernière maladie. Fasse le Ciel que le remède, cette fois encore, ne soit pas pire que le mal ! »

Comme il achevait ces mots, notre postillon, qui s'obstinait à ne point céder le pavé à une berline à six chevaux qui venait au-devant de nous, l'accrocha en passant, tomba dans le débord, et nous versa sur le bas-côté de la route : « *J'aurais mieux fait de rester chez moi*, » dit M. Vermenil, en se débarrassant du milieu des paquets sous lesquels il était tombé, tandis que j'empêchais le postillon de dételer son porteur pour courir après la berline qui se sauvait au galop. Le mal n'était pas grand ; quelques paysans nous aidèrent à relever notre voiture, et, sans autre encombre, nous arrivâmes à Amiens, où nous nous arrêtâmes pour dîner.

M. Vermenil trouva tout ce qu'on nous servit détestable ; il ne fit pas même grâce au pâté, qu'il dédaigna, sans égard à la réputation qu'Amiens s'est acquise en ce genre. Je lui proposai de faire un tour dans la ville, tandis que l'on attèlerait nos chevaux ; mais il en avait assez vu

pour être en état de prononcer « qu'Amiens était une misérable ville, bâtie en bois, dont la cathédrale ne pouvait pas souffrir la comparaison avec Notre-Dame de Paris, et où l'on faisait très-mauvaise chère. »

L'avantage que j'ai d'avoir couru le monde depuis l'âge de quinze ans m'a dès long-tems familiarisé avec cette suite d'inconvéniens inséparables des voyages. En une heure de tems je suis établi, en quelque endroit que je me trouve, aussi commodément que si j'y avais passé plusieurs mois; je prends les hommes et les choses comme ils se présentent, et je fais en sorte de tirer quelque instruction ou quelque plaisir des objets au milieu desquels je me trouve placé. Il n'en était pas ainsi de mon compagnon de voyage. Dégoûté de tout, parce qu'il l'était de lui-même, voyageant sans autre but que de se fuir, et se retrouvant toujours, pour lui tout était incommodité, obstacle, *désapointement*. Il se plaignait du bruit de la voiture, des cahots, de ne savoir où placer ses jambes, où appuyer sa tête, et le refrain de son éternelle complainte, qu'il modulait sur vingt tons plus comiques l'un que l'autre, était toujours : *J'aurais mieux fait de rester chez moi.*

Je m'amusais à calculer combien de fois il le répèterait avant d'avoir achevé son tour d'Europe, lorsque nous entrâmes à Calais, au milieu d'une pluie de cartes que l'on jetait dans notre

voiture pour nous indiquer le nombre et le nom des paquebots prêts à partir.

A peine étions-nous descendus à l'ancienne et célèbre auberge de M. *Dessin*, que plusieurs capitaines vinrent eux-mêmes nous offrir leurs services. Nous nous décidâmes pour le paquebot français *l'Espérance*. Le vent était favorable ; nous devions mettre à la voile dans deux heures, et nous n'avions que le tems de faire porter et visiter nos effets à la douane (formalité que M. Vermenil trouva fort impertinente, quand il offrait de donner *sa parole* qu'il n'emportait rien qui fût soumis aux droits ; je l'attendais à la même cérémonie sur l'autre rive du canal).

Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque nous nous rendîmes au port. Le ciel était serein, la mer légèrement agitée par un vent favorable, et déjà le pont du paquebot était couvert de nombreux passagers. A la vue de la planche étroite sur laquelle il fallait passer, peu s'en fallut que mon compagnon n'abandonnât la partie. Il finit cependant par suivre, avec une courageuse résolution, l'exemple que lui donnaient des femmes et des enfans. Nous sommes à bord ; on *démarre*, au bruit de cent voix qui vont et reviennent du rivage au navire. « Adieu, ma tante! — Adieu, mon frère! — N'oubliez pas la petite provision d'aiguilles. — *My love to Nancy !* — Prenez garde que le vent n'enlève votre bonnet! — *Tell George I shall soon be in*

town! — Ne manquez pas d'aller à *Scotland-Yard.* — Ayez soin de remettre ma lettre vous-même. » Et cent autres recommandations semblables, que l'on répète encore lorsqu'on ne s'entend plus ; cependant la voile s'enfle, le rivage s'éloigne : insensiblement la côte s'abaisse, et déjà nous ne voyons plus que la tour du phare.

Je ramène alors mes regards autour de moi, et je fais la revue de nos passagers. Ils se composent, en partie à peu près égale, d'Anglais et de Français de différentes classes, parmi lesquels se distinguent une *right honorable lady*, avec ses deux petites-filles *Laure* et *Emma*, nées de pères français, et brillantes de fraîcheur, de jeunesse et de grâce : un *beau* de Londres et ses deux *grooms*, avec lesquels il est facile de le confondre; deux jeunes Parisiens, dont l'un est un modèle de bon ton, de bonnes manières, et l'autre un modèle plus reconnaissable de badauderie et de fatuité; une grosse dame d'un embonpoint qui pourra fort bien paraître suspect à la douane de Douvres, et qui ne peut être qu'une bijoutière ou une marchande de modes, à en juger par l'élégance déplacée de sa toilette, et les boucles de diamans qui pendent à ses deux oreilles. Le reste des passagers rentre dans l'ordre commun, et, par cela même, n'est susceptible d'aucune remarque.

Le premier examen achevé sur le pont, je

descendis dans la *cabine*, où je ne fus pas surpris de trouver M. Vermenil étendu sur un des lits que l'on réserve ordinairement aux dames. Il dormait déjà d'un profond sommeil, mais son repos ne fut pas de longue durée. Parvenus au milieu du canal, la lame plus longue et plus élevée ne tarda pas à imprimer au navire un mouvement de *roulis* dont presque tous les cœurs furent à-la-fois avertis par un mal-aise progressif qui s'annonçait par des symptômes différens : les uns restaient immobiles; les autres étaient pâles; ceux-ci se plaignaient d'un grand mal de tête; ceux-là, dans une espèce d'ivresse, voyaient tous les objets tourner autour d'eux. Notre homme de la *cabine* fut un des plus promptement atteints. Eveillé en sursaut par le mal de mer, tout nouveau pour lui : « Qu'est-ce que ça? s'écria-t-il....... En voici bien d'une autre! Eh bien!.... Ah! mon Dieu! je vais me trouver mal. Dites-leur donc de finir. » Quand on lui eut fait observer que cela devait se passer ainsi, et qu'il souffrirait moins sur le pont, il se hâta d'y monter, en jurant contre le capitaine, et en témoignant son regret de n'avoir pas pris un paquebot plus *solide*.

Il vint prendre place sur un banc transversal, à côté de la marchande de modes et d'un gros *shoopkeeper* à qui il avait entendu dire que la place la plus voisine du grand mât était la meilleure.

La mer grossissait toujours, et le *tangage* qui succéda au *roulis* porta bientôt au dernier degré les angoisses d'un mal dont j'étais le seul passager qui ne fût pas atteint. Vieux *loup de mer*, je me ressouvenais de mon ancien état, et j'allais de l'un à l'autre porter des consolations et des secours aux plus malades. Les deux jolies petites-filles de milady étaient principalement l'objet de mes attentions, et en pressant, par une cuillerée d'huile que je leur fis prendre, le dernier résultat du cruel tourment qu'elles éprouvaient, je parvins à leur procurer quelques momens de calme.

Quant à M. Vermeuil, il y avait quelque chose de si extravagant dans ses plaintes, de si ridicule dans ses contorsions, qu'il arrachait le rire même à ses compagnons de souffrance. « Parbleu, cria-t-il (en se tenant la tête avec les deux mains), il faut que je sois un grand coquin, un grand misérable, quand je pouvais rester tranquille chez moi au milieu de toutes les douceurs, de toutes les jouissances de la vie, de venir m'enfermer dans cette bière flottante pour y souffrir toutes les tortures!.... Aïe! aïe! je suffoque. — *And me too*, disait le marchand anglais, *I wish, to god, I was at home.* — Au diable le baragouin, reprit M. Vermenil en colère; il s'agit bien de plaisanterie. — Je ne plaisanté pas (continua l'Anglais); j'avé le droit de me plaindre comme vous. — Eh bien! plaignez-

vous poliment, reprit l'autre...... » Je ne sais jusqu'où une querelle commencée aussi raisonnablement eût été portée sans l'accident qui vint y mettre fin. Une grosse lame qui nous prit en travers renversa le banc où siégeaient les deux interlocuteurs, qui se crurent engloutis tout vifs. L'effroi fut général; mais telle est la douloureuse apathie où vous plonge le mal de mer porté au plus haut degré, que personne ne songea à se relever; le marchand anglais tomba sur le *gentleman*, et le bourgeois de Paris sur la marchande de modes. Ce ne fut qu'en changeant de position, lorsque le fort de la crise fut passé, que M. Vermenil s'aperçut, avec une colère qu'on doit maintenant pouvoir se peindre, des inconvéniens du tête-à-tête où il s'était trouvé.

Au milieu de toutes ces scènes pénibles et grotesques, nous descendîmes à Douvres, où les douaniers ne nous permirent pas même d'emporter un sac de nuit; nous fûmes reçus, en notre qualité d'étrangers, au milieu des huées d'une troupe de femmes et d'enfans qui s'étaient rassemblés sur le port pour nous voir descendre, et qui s'attachèrent particulièrement à notre badaud voyageur, lequel répondait au *french dog* qu'on faisait retentir à ses oreilles par le mot *angliche* canaille, qu'il assaisonnait de la plus singulière épithète.

Je ne manquai pas, le lendemain, de me rendre à la douane avec mon premier compagnon

de route, pour être témoin de la scène que je prévoyais.

Je ne me souviens pas d'avoir vu de ma vie un homme dans un accès de colère plus burlesque que celui dont M. Vermenil fut pris en voyant retourner tous ses coffres, éparpiller, étaler toute sa garde-robe : ce fut bien pis quand on lui signifia que tous ceux de ses effets qui n'avaient pas encore été portés devaient payer un droit au moins égal à leur valeur intrinsèque; que son argenterie ne pouvait lui être rendue qu'en morceaux; il eut beau jurer, tempêter, maudire les douaniers anglais (les créatures de cette espèce les plus odieuses, il faut l'avouer, qu'on puisse trouver sur le globe); une partie des effets fut saisie, l'argenterie fut brisée, et on le laissa maître, après avoir payé un droit exorbitant pour le reste, de partir pour se rendre à Londres.

« Que je sois pendu, s'écria-t-il, si je fais un pas de plus dans cette île maudite, que la mer puisse engloutir! je repars à l'instant même pour la France, et Dieu me préserve de jamais *sortir de chez moi*! »

Il fit en effet reporter son bagage, diminué de moitié, sur un paquebot prêt à mettre à la voile pour Calais; et quelque chose que je pusse lui dire, je n'obtins pas même qu'il retardât son voyage de vingt-quatre heures pour repartir le lendemain avec moi.

N° LVIII. — 21 *octobre* 1816.

CORRESPONDANCE.

Troyes, le 14 septembre 1816.

« Monsieur l'Hermite, vous exercez sur les mœurs une censure dont j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de constater les heureux effets; je pourrais citer plus d'un ridicule que vous avez corrigé, plus d'un abus que vous avez fait disparaître; mais je vous rends grâce surtout de la persévérance que vous avez mise à poursuivre l'anglomanie. Il faut convenir qu'il s'est fait à cet égard, depuis quelques années, de notables changemens dans les esprits, et que vous et vos dignes prédécesseurs *le Franc-Parleur* et *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, vous avez puissamment contribué à redresser l'opinion publique, que la mode, en ce pays, est si sujette à égarer. Nous n'avons cependant pas encore une ville gagnée sur tous les points : nous sommes encore dupes de l'industrie mercantile de nos voisins insulaires; on trouve encore, principalement dans la classe élevée, des gens aux yeux de qui la marque anglaise est un titre de recommandation

dans le choix des marchandises dont ils font usage; des femmes qui affectent une ridicule préférence pour les produits d'une industrie étrangère, dans les objets mêmes où depuis quelque tems nous avons acquis une incontestable supériorité.

» Ne vous serait-il pas possible, M. l'Hermite, de leur faire entendre qu'un pareil travers est une sorte de délit national ? Et comme il est encore plus facile de parler à la raison de ces gens-là qu'à leur patriotisme, ne pourriez-vous pas leur apprendre que, dans presque toutes les grandes foires de l'Europe, les produits de nos fabriques de soie, de laine et de coton, obtiennent, sous le rapport du goût et de la perfection de la main d'œuvre, la préférence sur les marchandises anglaises, dont nos voisins d'outre-mer ont maintenant beaucoup de peine à se procurer le débit, même en les livrant au-dessous du prix de fabrique? Vous l'avez dit quelque part : en fait de commerce, ce n'est point aux douanes, c'est à l'opinion publique à garder nos frontières. Depuis quelques mois elle a pris, à quelques égards, une excellente direction. Vous pouvez contribuer à l'y maintenir, en achevant de livrer au ridicule ce goût dont l'industrie française a eu si long-tems à souffrir, et dont je puis vous citer, comme témoin oculaire, un des plus honteux résultats.

» La ville d'où je vous écris possède, entre

plusieurs manufactures considérables, une fabrique d'autant plus importante qu'elle réunit différentes branches d'industrie, et qu'elle occupe un très-grand nombre de bras. Le chef de cet utile établissement avait en magasin une très-forte partie de marchandises de différente espèce, dont il ne pouvait opérer le placement sur les lieux mêmes. Il prit le parti (je dois faire observer que ce fait a déjà près de deux ans de date) d'en faire l'envoi à Paris, et de s'y rendre de sa personne pour en effectuer la vente par l'entremise d'un des plus habiles courtiers de commerce. Ce courtier, qui connaissait par expérience la prévention contre laquelle le commerce français avait encore à lutter, conseilla à son commettant d'appliquer à ses marchandises des marques semblables à celles dont les Anglais font usage. Le négociant, plus honteux pour ses concitoyens que pour lui-même d'employer une pareille supercherie, ne dédaigna cependant pas d'y avoir recours : il y trouva l'avantage de se défaire, en peu de jours, de toutes ses marchandises, à cinq ou six pour cent de bénéfice au-dessus du prix qu'il y avait d'abord fixé.

» Nous n'en sommes plus là, j'en conviens; les Anglais nous voient singulièrement refroidis sur leurs productions industrielles : mais ce n'est pas assez : il faut que l'opinion publique repousse ce que le goût réprouve ; qu'elle frappe

de discrédit les *warehouse* où se débitent les étoffes anglaises, et qu'elle crie *haro* sur ceux qui les portent.

» C'est au nom du commerce français, dont je me rends en ce moment l'interprète, que je vous vote, M. l'Hermite, des remercîmens pour la part que vous avez eue au bien qui s'est déjà opéré, et pour celle que vous obtiendrez dans le bien qui reste à faire.

» Agréez l'assurance de tous les sentimens qui vous sont dus, etc.

G...... »

Paris, ce 22 septembre 1816.

Venit ecce dives et potens : huic similiter
Impinge lapidem ; et dignum accipies præmium.
PHÈDRE, liv. III.

« MONSIEUR, vous êtes, pour moi, ce *riche* et ce *puissant* à qui je puis remettre le soin de me venger de ceux que j'ai payés pour me servir, et qui m'ont trompé. En effet, *riche* comme vous êtes en observations justes et profondes sur les mœurs parisiennes, et *puissant* en paroles pour les peindre, c'est vous que j'ai dû choisir pour me venger de ceux dont j'ai tant à me plaindre ; mais, au lieu de recevoir les *coups de pierres*, vous dirigerez vos traits contre ces impudens escrocs que je viens vous signaler, encore tout honteux d'avoir été leur dupe.

» Ce n'est pas tant le plaisir de la vengeance qui m'anime que le plaisir de réprimer un abus

qui pèse sur la classe la plus laborieuse de la société; en un mot, M. l'Hermite, c'est des *bureaux de placemens et d'agence* que je veux vous parler. Vous pouvez vous fier à des renseignemens que j'ai bien payés, et qui sont le fruit d'une amère et longue expérience.

» Il y a deux ans que je vins à Paris pour y chercher un emploi. Après beaucoup de pas et de démarches inutiles, on m'offrit une place de répétiteur dans une maison d'éducation aux environs de Paris. Je l'acceptai. Me fussé-je jeté par-dessus les ponts, une pierre de cent livres au cou! A peine entré dans cet enfer, je n'eus plus d'autre pensée que celle d'en sortir.

» Le hasard fait tomber entre mes mains le prospectus d'un bureau d'agence de la rue Dauphine; j'y cours, et je n'ai qu'à choisir la place qui me convient. Je laisse à mon fondé de pouvoirs toute la latitude convenable; j'accepterai indifféremment une place d'homme d'affaires, de commis, de secrétaire, d'intendant, etc. Je paie d'abord un léger droit d'inscription; puis un droit d'abonnement, un peu plus cher; je promets en outre une forte rétribution sur la place qu'on doit me procurer *dans le délai d'une quinzaine de jours*. Trois mois s'écoulent; le bureau change de maître avant que j'aie rien obtenu. Je renouvelle mon abonnement entre les mains du directeur, qui m'invite, pendant six mois, *à prendre patience*. Je la perds enfin;

et, sur la recommandation d'un homme payé pour recruter des dupes, je m'adresse au *bureau d'agence de la rue Tiquetonne.* Nouvel abonnement, nouveau droit d'inscription, nouvelles promesses, dont je me lasse d'attendre l'effet.

» L'an passé, à l'époque des vacances, les *Petites-Affiches* me font connaître *le bureau d'agence de la rue des Fossés-Montmartre* sous des rapports tellement avantageux, que j'aurais cru manquer ma fortune en différant à m'y rendre. Au moyen d'une somme de 15 francs, une fois payée, j'ai la certitude d'obtenir une place de douze ou quinze cents livres avant la rentrée des classes...... Je fais mes dispositions en conséquence ; je quitte la maison d'éducation où j'étais professeur ; me voilà..... sur le pavé.....

» Que vous dirai-je, M. l'Hermite? Après avoir passé par la filière de quarante-trois bureaux d'agence et de placemens ; après avoir épuisé mes petites épargnes en *abonnemens* et en *droits d'inscription*, je me vois aujourd'hui, grâce aux bureaux d'agence, dans une position cent fois pire que celle où je me trouvais en arrivant à Paris.

» L'abus dont je suis victime n'est-il pas au nombre de ceux qu'on peut déférer à l'autorité? Je vous le demande, M. l'Hermite, doit-il être permis de spéculer ainsi sur le denier de la veuve

et de l'orphelin ? Le privilége d'une odieuse industrie va-t-il jusqu'à prélever un impôt sur la confiance et la crédulité des pauvres?

» Recevez mes salutations.

MENNESSIER. »

Ferney-Voltaire, 25 septembre 1816.

« *In sylvam ne ligna feras*, dit-on. Cependant je prends la liberté de vous indiquer un sujet; ce qui me détermine, c'est qu'il m'a paru d'un grand intérêt, et qu'il n'a pas encore été traité *ex professo*. Je veux parler de l'influence qu'ont dû exercer le genre de vie et la position particulière des gens de lettres sur la composition de leurs ouvrages. Cet examen, si riche en observations, en rapprochemens de toute espèce, ne pourrait manquer de plaire au petit nombre d'amis des lettres que la France possède encore, et dont nos auteurs modernes s'occupent assez peu. Ils aimeraient à trouver dans quelqu'un de vos Discours une peinture fidèle de la vie que menaient les grands écrivains de ce beau siècle de Louis XIV, de leurs habitudes domestiques, de leurs affections, de leurs rapports entre eux, avec le monde, avec la cour. Ce tableau, où vous indiqueriez le degré d'estime qu'on faisait de leurs personnes et de leur état, le rang où l'opinion les plaçait dans la société, nous distrairait agréablement du spectacle que nous avons sous les yeux. Tout ce qui nous rappelle

le *beau siècle*, et principalement les auteurs dont il tire son principal éclat, s'empare aisément de nos esprits et de notre admiration : la simplicité de ces grands hommes dans la vie ordinaire ; leur prodigieux talent avec si peu de prétention ; leur franchise dans les démêlés littéraires, leur noble désintéressement ; cette estime de leur profession qui leur laissait prendre, sans qu'on s'avisât de le leur contester, le rang qui leur appartenait dans l'État (comme si cette conscience intime de soi-même, généralement plus près de la sagesse que de l'orgueil, leur eût fait prévoir que la postérité les placerait plus haut); toutes ces considérations, si dignes d'arrêter notre pensée, portent jusqu'à l'attendrissement le sentiment qu'elles font naître au milieu des regrets dont elles nous environnent.

» Cet examen des rapports de la vie privée avec le style et les ouvrages des écrivains du *siècle d'or* de la littérature acquerrait plus d'intérêt encore en l'opposant à cette autre époque qui ouvre le 19[e] siècle, où les derniers flambeaux de notre littérature, éteints presque à-la-fois, n'ont laissé sur l'horizon littéraire que de pâles et froids imitateurs. Vous pourriez nous montrer alors tout ce qu'ont perdu ces enfans dégénérés; en renonçant à la manière de vivre qu'avaient adoptée leurs illustres pères ; quel tort ils se sont fait en perdant avec le goût de la retraite et l'amour de la nature, l'estime d'eux-mêmes,

dont ils ne font pas plus de cas aujourd'hui que de l'estime des autres. L'esprit de coterie, d'intrigue, devait être nécessairement la suite de ce dégoût de la vie sédentaire et des affections domestiques : en supposant que quelques-uns fussent nés avec le germe du génie, pouvait-il se développer chez des hommes uniquement occupés du moment où ils vivent, dont la gloire se fonde sur la vogue éphémère du pamphlet qu'on leur commande; qui, sans soin de la noblesse originaire de leur profession, assiégent l'antichambre des grands du jour, dont ils se font les serviles adulateurs ?. .....

» Je n'ai fait que découvrir le coin d'un tableau bien vaste ; c'est à vous, M. l'Hermite, qu'il appartient de le placer dans son véritable jour.

» Il était tems que vous vinssiez des bords de l'Orénoque pour soutenir les droits de la raison et du goût.... Continuez à les défendre avec leurs propres armes, fort du zèle et de la persévérance, qui finissent toujours par assurer le succès. Faites briller la lumière aux yeux de l'erreur et de la sottise, comme on allume des feux pour écarter les loups des bergeries....

» J'ai l'honneur de vous saluer avec toute l'estime, et, j'ose le dire, avec tout l'attachement que vous m'avez inspiré.

L. C. »

Paris, le 1er octobre 1816.

« Mon cher Hermite, j'avais plusieurs projets à vous proposer : l'un, *pour prendre Gibraltar en vingt-quatre heures*, dans le cas où nous aurions le malheur de voir se rallumer la guerre ; l'autre, pour éclairer tout Paris avec *douze lampes astrales ;* un troisième, pour réduire *toutes les langues à un seul idiôme*, dont j'ai déjà composé l'alphabet. Mais un intérêt plus direct m'occupe en ce moment, et j'ai besoin d'arrêter mes idées sur ce point avant de pouvoir les reporter sur les grandes découvertes que j'ai faites. Je cherche un moyen de rétablir *le nobiliaire* français, en remplaçant, par des actes authentiques, les titres manuscrits sur lesquels se fondait l'illustration d'un si grand nombre de familles, dont l'incendie révolutionnaire a dévoré les parchemins.

» Un médecin de mes amis disait dernièrement :

« *Pour faire un gentilhomme il ne faut que*
» *deux personnes :* l'une qui dise : *Mon grand-*
» *père était noble*, et l'autre qui réponde : *Je*
» *le crois* ».

» Ce mot peut être philosophique, mais il n'est pas aussi juste qu'il le paraît; car, je connais bon nombre de gens qui devraient renoncer aux qualifications qu'ils se donnent, s'ils fondaient leur noblesse sur la seule crédulité publique.

» L'embarras où NOUS nous trouvons (ce pluriel-là n'est pas aussi singulier que celui de Rivarol, je vous prie de le croire), l'embarras, dis-je, où nous nous trouvons aujourd'hui n'existerait pas, si dès 1789 on eût adopté la motion faite à l'assemblée constituante par le célèbre comte de Mirabeau, lequel proposait de créer une noblesse *ascendante*, au lieu d'une noblesse *descendante*, et d'honorer le père d'un héros ou d'un homme célèbre, pour le récompenser d'avoir donné à l'État un grand citoyen. Ce noble député du tiers trouvait à cela trois avantages inappréciables : d'exciter les parens à soigner l'éducation de leurs enfans; d'inspirer à ceux-ci plus de respect pour leur père; et d'empêcher qu'un fat inutile ou un sot vicieux se crût un homme important, par la seule raison que son père s'était illustré. Cette proposition, accueillie avec transport par les idéologues et les libéraux, fut rejetée par le même motif de respect filial qui l'avait fait concevoir : cette foule d'enfans qui tenaient la noblesse de leurs pères craignirent de s'exposer à la leur faire perdre; et j'avoue que je fus assez modeste pour me ranger dans la majorité des bons fils qui ne voulurent pas entendre parler de noblesse *ascendante*. Grâce au ciel, il ne s'agit plus d'épiloguer sur le principe de l'illustration transmise par la naissance : il est encore une fois convenu, en fait de noblesse, qu'il vaut

mieux être le dernier que le premier de sa race. Mais on ne peut la prouver, cette race, que de deux manières : par l'histoire, ou par les titres de famille. L'histoire, comme on le sait, ne tient registre que de quelques noms éclatans ; et les titres de famille, où l'éclat des gentilshommes ordinaires se conserve dans l'ombre, ont été détruits pour la plupart. Il suit de là qu'il n'y a plus de roturiers en France que les bonnes gens qui veulent bien l'être; car ceux qui n'ont ni noblesse historique, ni noblesse nouvelle dont on peut exiger les preuves, se réfugient dans la noblesse ancienne, où ils n'ont qu'un mot à répondre : *On a brûlé mes titres.* Je ne vois qu'un moyen de remédier à cet abus, dont la conséquence immédiate est de n'avoir bientôt plus qu'une nation de *marquis*, de *vicomtes* et de *chevaliers*; c'est de créer une *commission héraldique* où l'on ne recevra pour comptant tous les papiers déclarés perdus qu'autant que l'on produira un *titre personnel*, ne fût-ce qu'une demi-douzaine de blessures reçues à l'armée, une fonction publique remplie avec honneur, un bon livre, une belle action, ou même une découverte utile en quelque genre que ce soit.

» Cette idée est fort simple (je n'en ai jamais d'autres); mais je la crois bonne et constitutionnelle. Je vous prie, mon cher Hermite, de lui donner quelque publicité.

» Je suis, avec un très-véritable attachement, votre dévoué lecteur,

CH. DE BONN..... »

Périgueux, de l'Hermitage du Rocher,
le 9 octobre 1816.

« JE suis une femme, M. l'Hermite; il n'y a point ici de tromperie; vous pouvez laisser aller votre cœur et votre imagination le train qui leur plaira. Que je sois princesse ou bergère (ce qui se ressemble beaucoup aujourd'hui), que vous importe! puisque je fais toujours partie de cette belle moitié du genre humain dont les succès ne peuvent vous porter ombrage, et dont les éloges seront toujours (même avant ceux de la renommée) votre plus douce récompense. Mais ce n'est pas d'éloges qu'il s'agit; c'est une véritable querelle que je viens vous faire. J'aimais passionnément votre prédécesseur, *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*: j'aurais pu conserver le même sentiment à *l'Hermite de la Guiane*; mais pourquoi l'indiscrétion ou l'amour-propre a-t-il détruit l'illusion où je me complaisais? Pourquoi m'avoir appris que ces *hermites* n'étaient que des êtres de fantaisie? Je suis femme, comme je vous l'ai dit; j'aime le mystère. Votre air de sibylle m'enchantait. Votre nom, qui m'est connu par d'autres ouvrages, est sans doute celui........ Mais enfin on sait qui vous êtes, et vous *seriez d'or* qu'à présent chacun a le

droit d'y mettre un titre et d'en fixer le poids.

» On vous a reproché quelquefois d'être l'auteur des jolies lettres que vous donniez au public. J'ai déjà quelques raisons pour ne point partager cette injustice, et, si vous le trouvez bon, j'en aurai bientôt de nouvelles. Je ne serai pas fâchée de causer de tems en tems avec vous, pour peu que la contradiction ne vous épouvante pas, cependant; car nous différons sur plusieurs points de politique et même de morale, et je ne serais pas fâchée de prendre le public pour juge.....

» Adieu, M. l'Hermite. Si vous acceptez ma proposition, publiez ma lettre. Vous n'avez pas d'autre moyen de me le faire savoir; car mon projet est de garder mon *incognito* beaucoup mieux que vous n'avez gardé le vôtre.

» Votre très-humble servante.

» *La Solitaire du Rocher.*

» P. S. Ah! je sens que je regretterai toute ma vie la figure de fantaisie que je vous avais donnée! »

Montargis, le 14 octobre 1816.

« Monsieur l'hermite, j'ai passé les trois quarts de ma jeunesse à composer, composer, composer; je n'ai pas dormi; mon portefeuille en fait foi. Vous seriez étonné de son volume. Je ne pense pas qu'il existe, en France, un seul

individu (sans en excepter M. Delisle de Sales et Mme de Genlis) qui ait écrit autant que moi. Mais je suis pauvre et sans crédit; mes ouvrages (que je crois bons puisque j'en suis jusqu'à ce moment le seul juge) me sont restés sur les bras. Aucun libraire n'a voulu s'en charger, et ma réputation n'est pas plus avancée que ma fortune.

» Après avoir bien réfléchi sur le parti que je pouvais en tirer pour vivre, du moins sur terre, j'ai pensé à ce *Monsieur Beaufils*, de je ne sais quelle comédie, qui achète des *conversations toutes faites*, et je me suis mis en quête de quelque riche ignorant qui veuille acheter une réputation d'auteur, tout-à-fait neuve, dont je lui ferai si bon marché, qu'il pourra se vanter de l'avoir eue pour un morceau *de pain*.

» Dans une transaction de cette nature entre le besoin et la vanité, je sens que cette dernière ne saurait prendre trop de sûretés. Aussi suis-je prêt à donner toutes celles que mon acquéreur jugera nécessaires. Je m'engagerai par serment, par écrit, pardevant notaire (pourvu que les frais de l'acte ne soient pas à ma charge), de ne jamais réclamer une syllabe des 97 volumes dont je lui ferai l'abandon.

» Ledit acquéreur ne sût-il même pas lire je me chargerai en outre (moyennant une rétribution annuelle dont nous conviendrons) non-seulement de prouver jusqu'à l'évidence, mais de faire répéter d'un bout de la France à l'autre,

que cet auteur de ma façon est une des lumières du siècle, et l'un des plus beaux génies dont s'honore notre littérature. Ce n'est pas à vous, M. l'Hermite, que j'expliquerai par quels moyens je ferai pour un homme à qui je ne suppose pas moins de 50,000 livres de rente, cent fois plus que je n'ai pu faire pour moi-même, qui n'ai qu'un petit écu à manger par jour.

» Il me semble qu'il doit être aussi facile aujourd'hui de trouver un homme riche qui ait besoin d'une réputation d'esprit, qu'un homme d'esprit qui consente, pour vivre, à passer pour un sot.

» Je vous prie de m'aider dans ma recherche, M. l'Hermite. Vous n'aurez jamais obligé quelqu'un de plus reconnaissant que votre serviteur

BONTROUX. »

Arpajon, le 14 octobre 1816.

« MONSIEUR L'HERMITE, je viens de terminer un traité de morale, intitulé *Essais sur la Tolérance*. Quand paraîtra-t-il? Comment sera-t-il reçu? Dieu le sait. En attendant, permettez-moi de vous adresser une prière : c'est de préparer le public à cet effrayant volume de *la Tolérance* par un de vos *Discours* des lundis, sur ce grave sujet. Si vous n'aviez que de l'esprit, je glisserais ici un grain d'encens à l'appui de ma demande; mais vous avez du goût, ce qui

suppose de la modestie. Je termine donc cette lettre, sans autre façon, par la petite invocation qui se trouve en tête de mon ouvrage, et qui pourra vous servir d'épigraphe, si vous l'en jugez digne :

Fille du Ciel ! aimable Tolérance,
Porte vers nous tes pas consolateurs !
Ta douce voix sait amollir les cœurs,
Et désarmer la Haine et la Vengeance.
Chez les mortels qu'éprouva le malheur
Devais-je encore invoquer ta présence?
Je te croyais sœur de l'Expérience ;
Son désaveu prouve-t-il mon erreur?

» Songez, M. l'Hermite, qu'un seul entretien sur cet important chapitre entre vous, Mme de Lorys et M. Binome, en me dispensant d'imprimer mon ouvrage, me sauvera les frais d'une lourde édition, qui pourrait fort bien rester tout entière à ma charge.

» Votre très-affectionné et très-avide lecteur,

» *Le Solitaire de la Roche-Saint-Nicolas.* »

N° LIX. — 28 *octobre* 1816.

PARIS AU CLAIR DE LA LUNE.

PREMIÈRE PROMENADE NOCTURNE.

. . . . *Insignia attenuat*
Obscura promens.

HORACE.

Il produit au grand jour ce qui se cachait dans la nuit.

Il y a des incrédules que MM. de Puységur et Faria ne convertiront jamais au *somnambulisme*; ce n'est pas à ces esprits forts que s'adresse le petit préambule que j'ai cru devoir mettre en tête de ce Discours, et qu'il faudra se rappeler en lisant tous ceux que je publierai par la suite sous ce même titre de *Promenades Nocturnes*. Je possède à un degré très-extraordinaire cette vertu *somnambulique*, dont la découverte fait tant d'honneur au siècle où nous vivons. Pour l'exciter en moi, il suffit, après m'être fortement préoccupé d'une idée quelconque, de m'endormir en me faisant magnétiser suivant une méthode systématique que j'ai inventée pour mon usage, et dont le secret doit mourir avec moi.

À peine ce sommeil artificiel s'est-il emparé de mes sens, que je me trouve transporté au milieu des objets mêmes qu'un moment auparavant je désirais examiner et connaître. Je vois, j'entends tout ce qui se fait, tout ce qui se dit autour de moi, et, par le seul effet de ma volonté, je me mets en rapport immédiat avec les choses et les personnes, et je communique avec elles. Qu'on ne me demande point compte de la possibilité du fait; qu'on ne m'interroge point sur les moyens : les résultats sont-ils positifs? les observations sont-elles justes, les détails sont-ils rigoureusement vrais? J'en appelle aux personnages mêmes qu'on verra figurer dans ces tableaux nocturnes.

Il était minuit, et, tout en tisonnant mon feu, je formais le plan d'un panorama nocturne, qui me semblait devoir compléter la galerie des *Mœurs Parisiennes* dont j'achève l'entreprise : mais comment faire? Je n'avais pas à ma disposition le démon familier de Le Sage. Le *somnambulisme* pouvait m'offrir un moyen : je veux à l'instant même en faire l'épreuve; je m'endors et je pars.

La nuit était froide : je prends ma fourrure et mon bonnet de poil que les Russes m'ont fait payer bien cher, et je me transporte au sommet de la tour méridionale de l'église Notre-Dame, sans trop savoir comment et par où j'y arrive.

Assis sur la corniche, je cherche d'abord à me rendre compte des premières impressions que je reçois et de l'effet que produit à mes regards cette masse d'objets que la lune blanchit plutôt qu'elle ne les éclaire. Mon oreille est plus promptement avertie que mes yeux : à travers je ne sais quel murmure vague, monotone, je distingue le roulement lointain des voitures, les coups de marteau que l'on frappe aux portes, les avertissemens uniformes des cochers qui rentrent avec leurs maîtres ; l'aboiement des chiens, où je démêle les cris des chiens de garde, les hurlemens des chiens égarés, et les jappemens aigus des roquets. De tous ces sons combinés résulte un bruissement confus qui porte à mon ame l'idée contradictoire d'un silence bruyant et d'un repos tumultueux. Peu-à-peu les objets s'éclaircissent ; d'un coup-d'œil j'embrasse Paris dans toute son étendue, et j'apprends sa véritable origine, qui ne remonte pas au tems de Jules-César, comme le prétend Raoul de Presles ; dont le nom ne vient pas d'un temple d'Isis, comme l'assure Sauval, et qui n'a jamais fait un grand commerce de figues, quoi qu'en dise l'empereur Julien dans son *Misopogon*. Mais comme tous ces points sont d'assez peu d'importance, qu'il faudrait écrire des volumes pour détruire des erreurs consacrées et établir des vérités qui ne sont pas utiles, je ne vois pas la nécessité de m'engager dans une pa-

reille discussion : or donc, sans m'embarrasser de savoir à quelle époque de misérables charbonniers ont donné le nom de ville à la réunion des cabanes qu'ils avaient bâties sur les bords de la Seine, sans chercher à concilier vingt historiens inconciliables pour découvrir ce qu'il importe si peu de savoir, j'accepte comme prouvé tout ce qu'ils débitent sur les antiquités de Paris, et je me contente de le bien voir tel qu'il est aujourd'hui.

Pour peu cependant qu'on tienne à connaître la date précise de la construction de l'église au haut de laquelle me voilà perché, je dirai, sur ma responsabilité personnelle, que la première pierre en fut posée en l'honneur de saint Denis, un vendredi 27 avril de l'année 365, par un officier du palais de l'empereur Valentinien Ier, sur les ruines d'un ancien temple de Jupiter Wooden (Jupiter des Bois); que le roi Childebert, fils de Clovis, répara cette église en 522, et l'augmenta d'une nouvelle basilique, qu'il dédia à *Notre-Dame;* et qu'enfin Philippe-Auguste la fit terminer en 1185.

Jusqu'à la fin du neuvième siècle, où les Normands en firent le siége, cette capitale, la plus grande, en superficie, de toutes celles qui pèsent aujourd'hui sur l'Europe, était renfermée entre les deux bras de la Seine, dans ce petit espace ovale que l'on appelle encore la Cité : c'est à cette conformation topographique, qui

ne s'éloigne pas trop de la forme d'une barque, et non pas au goût des habitans de Paris pour la navigation, qu'il faut attribuer le choix d'un vaisseau qu'ils ont adopté pour ses armoiries.

En partant du point central où je me trouve, cette ville, qui s'est agrandie de siècle en siècle par un développement à peu près circulaire, s'étend aujourd'hui, sur une surface de dix mille arpens, de *Montmartre* à *l'Observatoire*, dans la direction du nord au sud, et de la *Manufacture des glaces* au *Champ-de-Mars*, dans la direction de l'est à l'ouest.

Il est à remarquer que la circonférence de cette ville, naturellement partagée en quatre parties par deux diamètres perpendiculaires, dont l'un est tracé de l'orient à l'occident par la Seine, et l'autre du midi au septentrion par la rue Saint-Jacques et la rue Saint-Martin, qui la continue de l'autre côté des ponts; il est à remarquer, dis-je, que cette division physique correspond à une division morale, par laquelle je veux commencer mon cours d'observations.

En portant les yeux à gauche, dans cet arc de cercle compris entre Saint-Lazare et les Champs-Élysées, que j'appelle par extension le *quartier du Palais-Royal*, j'y découvre une plus grande quantité de lumières; il me semble qu'il s'y fait plus de bruit que dans tout le reste de la ville : c'est le *quartier du luxe*.

Toujours en regardant au nord, je décris de l'œil un autre arc de cercle, de l'Hospice du Nord à celui des Quinze-Vingts; il règne dans cet espace un calme parfait, une obscurité profonde : c'est le *quartier du Temple et de l'industrie*.

Je me retourne, et, réunissant la Salpétrière au Val-de-Grace, je découvre au milieu d'un épais brouillard une masse de maisons élevées, dans les greniers desquelles on voit çà et là briller quelques pâles lumières : c'est le *quartier du Jardin des Plantes*, la patrie des sciences, *le Pays Latin*.

J'achève la circonférence en conduisant une ligne courbe de la barrière d'Enfer à la Savonnerie ; ma vue se promène dans un champ plus vaste, sur des édifices modernes ou recrépis, sur lesquels les rayons de la lune se réfléchissent avec plus d'éclat : c'est le *quartier des Invalides ;* la noblesse y a plus particulièrement élu son domicile.

Après avoir achevé cette circonscription des lieux, je descendis dans le cloître Notre-Dame ; je traversai la cour des Chantres, n° 10, et je m'arrêtai à considérer deux médaillons sculptés sur la muraille. Je reconnus l'emplacement qu'occupait la maison de ce maudit Fulbert, qui joua un si vilain tour à sa nièce Héloïse; c'est là, dans cette enceinte, que le chanoine exerça sur Abeilard son infernale vengeance......

Je donnai une larme et un soupir à la mémoire de ce couple célèbre; et par une de ces brusques transitions auxquelles nous autres somnambules sommes très-sujets, je tombai, ou plutôt je m'élevai dans une vague contemplation des merveilles célestes, auxquelles la nuit et le silence prêtaient leur charme mélancolique.

Il me serait impossible de rappeler à ma mémoire cette foule d'images fugitives, cette succession de tableaux fantastiques qui s'offraient à mon esprit, et qu'on ne peut comparer qu'à ces masses de nuages diversement coloriés, auxquelles l'imagination prête à chaque instant de nouvelles formes. Descendu par degré de ces régions sublimes, mes idées devinrent insensiblement plus positives : je me retrouvai au sommet de ce temple magnifique construit sur le point le plus élevé de Paris, où Voltaire et Rousseau sont encore surpris de reposer ensemble; où Mirabeau n'eut pas la honte de mêler ses cendres à celles de Marat; où les décrets de la convention, *au nom de la patrie*, qui s'en indignait, ont placé plus d'un *grand homme* de cette époque que l'opinion publique en a fait déloger. Du haut du *Panthéon*, ou si l'on aime mieux de *Sainte-Geneviève*, je remarquai les principaux monumens dont j'étais entouré : l'*Ecole de Droit*, la vieille église de *Saint-Etienne-du-Mont*, célèbre par ses vi-

traux ; l'ancienne communauté de *Sainte-Aure*, où fut élevée Mme Dubarry, qui depuis..... ; une demi-douzaine de colléges, dont le plus ancien est celui de *Navarre*, où se trouve aujourd'hui l'*Ecole Polytechnique*, etc.

En jetant les yeux autour de moi, je remarquai, à un troisième étage, une lumière rougeâtre qui paraissait et disparaissait par intervalle. L'envie me prit de voir ce qui se passait dans cet appartement. Je dis, et me voilà sur le balcon en bois, très-peu solide, qui s'avançait en saillie sur la rue. Je touche l'espagnolette de la croisée qui s'entr'ouvre, et je me glisse dans l'appartement. Je trouve, dans une chambre très-bien meublée pour le Pays Latin, un homme de trente-cinq ans environ, dont la figure brune, les cheveux noirs, et la tournure de séminariste, me donnèrent, au premier coup d'œil, l'idée de sa profession ; il était assis devant un secrétaire à cylindre, et parcourait, avec une distraction visible, des petits carrés de papier, en marge desquels il faisait des marques.....

C'était un professeur de seconde du collége de... ; il corrigeait en ce moment la composition de ses élèves, et Dieu sait comme les pauvres enfans devaient être jugés. A chaque instant le professeur se levait, prêtait l'oreille, consultait sa pendule, et prenait sa lampe pour aller regarder à travers un petit œil-de-bœuf qui don-

nait sur l'escalier. Une table à deux couverts était dressée dans un coin de la chambre, et la manière délicate dont elle était servie me faisait naître quelques soupçons sur le sexe du second convive.

Je passai par l'œil-de-bœuf, et je descendis à tâtons l'escalier. Arrivé au rez-de-chaussée, je vis sortir, par une porte de derrière, une grosse petite femme bien fraîche : son air mystérieux trahissait encore plus d'espérance que d'inquiétude.

Je pénétrai, en traversant la chambre qu'elle quittait, et en descendant encore quelques degrés, dans une boutique de libraire, où je vis un homme en robe-de-chambre de siamoise et coiffé d'un bonnet de velours, qui s'occupait à faire de vieux livres, en rajustant des titres et en passant une couche d'huile sur des couvertures de parchemin neuf. Dans l'espace d'un quart d'heure, j'appris tous les secrets du métier de bouquiniste, et j'en prenais note lorsqu'il se leva ; et, se parlant à lui-même : « Mon locataire le professeur n'est probablement pas couché ,dit-il, je veux aller le consulter sur la date de ce *Salluste Elzevire*...... » Il alluma un petit rouleau de cire jaune, et le voilà montant l'escalier : je le précédais. Il y a long-tems qu'on répète qu'il y a un Dieu pour les buveurs : il n'est pas moins vrai qu'il y en a un pour les amans. La bougie du bonhomme s'éteint ;

il tombe, et pousse les hauts cris, bien qu'il ne se fût fait aucun mal. Le professeur l'entend et n'est pas le plus effrayé ; mais il se hâte d'éteindre sa lampe ; et, dans l'obscurité où tout le monde se trouve et dont une seule personne se plaint, chacun finit par regagner son gîte, heureux d'en être quitte pour la peur.

Tout en riant de l'aventure, je vais me placer sur une cheminée du collége de France, d'où je vois ce qui se passe dans une petite salle de la tour dite *Saint-Côme*.

Quel spectacle affreux! tout mon corps frissonne d'horreur ; je vois distinctement un homme armé d'un poignard qu'il a plongé dans la poitrine d'une femme étendue morte sur le carreau ; je cris au meurtre! à l'assassin !.... Cet homme, que je prenais pour un assassin, ne l'était pas encore ; il en attend le diplôme, et n'est encore qu'élève en médecine : c'est tout au plus à son maître qu'il faut reprocher la mort de cette femme, sur le corps de laquelle il fait en ce moment une étude d'anatomie. Le seul abus sur lequel je pourrais m'élever en cette circonstance, serait celui de dépouiller les tombeaux, et d'exposer aux outrages de la science des restes sacrés dont la religion a confié le dépôt à la terre.

Je détournai les yeux de ce tableau pénible, et, avisant une petite lucarne au sommet de la plus haute maison du quartier, j'entrai, en suivant la gouttière, dans une espèce de grenier

divisé en deux petites chambres, où il fallait être d'une taille au-dessous de la médiocrité pour se tenir debout : ce misérable réduit était habité par un jeune homme de vingt-cinq ans tout au plus, et sa vieille mère. Ecoutons-les pour les bien voir.

« Tu es rentré bien tard, mon enfant; je commençais à être inquiète. — J'avais besoin de voir la personne pour laquelle je travaille; elle était à l'Opéra, et n'est revenue qu'à minuit; mais je vous en supplie, ma mère, ne veillez pas si tard pour m'attendre, cela vous fait mal. — Mon ami, tu sais bien que je ne dormirais pas, si je ne t'avais point embrassé. — Tenez, ma mère, voilà une petite provision de sucre et de café, et un schall bien chaud que j'ai acheté pour vous. — Mon fils, tu ne penses qu'à moi, et tu te laisses manquer du nécessaire. — Le nécessaire pour moi serait de pouvoir vous procurer le superflu, et je suis bien loin d'être assez heureux pour cela. — Ah! le meilleur des êtres (ajouta cette bonne mère, en pressant son fils dans ses bras), il est impossible que tant de vertus, de talens, ne soient pas un jour récompensés. Mon Dieu, je ne vous demande que de vivre assez long-tems pour le voir. Bon soir, mon Adolphe; tu ne travailleras que jusqu'à deux heures. — Je vous le promets. — J'en suis sûr; car il n'y a d'huile dans la lampe que pour ce tems-là. » Quand

sa mère se fut retirée, Adolphe se mit à écrire.

Ce manuscrit que ce jeune homme achève, auquel il travaille depuis un mois, est un Mémoire qui va faire la plus grande sensation dans le monde littéraire et politique : il fera nommer chef du bureau, dans une administration, le commis que le chef de division en a chargé; celui-ci obtiendra la faveur de son chef qui l'en croira auteur, et ce dernier obtiendra la réputation de l'homme d'État le plus habile, et d'un de nos meilleurs écrivains. Ce chef-d'œuvre, qui fera la fortune de trois personnes, sans compter celle du libraire qui l'imprimera, n'a été payé que cent écus à l'homme de génie qui l'a composé, et que la misère assiège. — Quel argument contre la société! On n'y voit que cela; c'est partout, comme dit un philosophe moderne, *une roue de cuivre qui fait mouvoir une aiguille d'or*.

N° LX. — 4 *novembre* 1816.

LA FÊTE PATRONALE.

Non benè junctarum discordia semina rerum.
OVIDE, *Mét.*, liv. I.

Semences de choses mal assorties.

« . . . . . . Ne vous en déplaise, Madame, après la vie de sauvage, (dont l'Hermite nous a fait de si belles peintures qu'il me prend quelquefois envie d'aller occuper sa hutte au bord de l'Orénoque), celle que je préfère, c'est la vie de château. »

Cette réponse de M. Walker à la jeune comtesse d'Essenille devint le sujet d'une conversation très-animée entre dix ou douze personnes réunies, samedi dernier, à la campagne, chez Mme de Lorys. Presque toutes sont déjà connues de mes lecteurs : le philosophe André, de l'île Saint-Louis ; l'encyclopédiste Binome, mesdames d'Essenille et de Montgenet, dont j'ai dit un mot dans mes *Confidences d'une jeune fille* ; * ma cousine de Sergis, que j'ai fait connaître en parlant de *l'Ambitieux* ; ** un cheva-

* Voy. le premier volume de *l'Hermite de la Guiane*, page 266.
** *Idem*, page 172.

lier d'Arboise, ami de Mme d'Essenille ; la petite Cécile et ses jeunes compagnes, sa grand'mère, M. Walker et moi, telle était la compagnie rassemblée au château de.....

« De quelle vie de château entendez-vous parler, M. Walker ? reprit la jolie comtesse ; est-ce de celle que nous menons ici depuis vingt-quatre heures ? je suis de votre avis ; mais s'il est question de celle où je me suis condamnée les deux premières années de mon mariage, pour plaire à mon mari, je vous déclare que je ne connais rien de si insipide. — Cependant, ma nièce, interrompit Mme de Lorys, votre terre de Savigny est superbe ; j'y ai passé une partie de ma jeunesse avec votre mère, et c'était toujours avec peine que nous voyions arriver la saison qui nous rappelait à la ville. — Il faut supposer, ma tante, que, de votre tems, les offices de village n'étaient pas si longs ; que les maris qui vous forçaient d'y aller étaient plus amusans ; que vos voisins de campagne étaient moins importuns ; qu'il y avait quelques figures humaines dans les environs, et que la poste de Paris arrivait plus de deux fois par semaine. — Ces inconvéniens étaient les mêmes ; mais ils nous semblaient suffisamment compensés par la fraîcheur des eaux, la pureté de l'air, le charme des bois, la bonhomie des habitans, en un mot, par cette foule de plaisirs champêtres au milieu desquels s'écoulaient des journées que

nous trouvions toujours trop courtes, bien que nous nous levassions de grand matin. — Pour moi, je n'ai jamais conçu le plaisir que l'on pouvait trouver à voir naître votre éternelle aurore, à se griller au soleil, à dîner avec M. le curé, à courir le risque de rencontrer à chaque pas, si vous mettez le pied hors de chez vous, des paysans bien grossiers, des paysannes bien maussades; à se promener en calèche dans des chemins coupés d'ornières, au risque de verser deux ou trois fois; à rentrer chez soi fatigué ou meurtri de sa promenade, pour se coucher à onze heures, au bruit du tonnerre qui rôde toujours auprès de ce maudit château, en dépit de cinq ou six paratonnerres que M. d'Essenille a fait élever. » Ce mot de paratonnerre fit dévier l'entretien, et tira l'ami Binome de ses distractions habituelles. Il voulut absolument prouver à cette dame que la foudre n'avait pu tomber sur un château muni de flèches à pointes dorées. « C'est peut-être un crime de lèse-physique, reprit la comtesse; mais enfin il a été commis, et tous les raisonnemens du monde ne détruisent pas les faits. » J'intervins dans cette discussion épisodique, et je pris parti contre notre savant, qui fut bien aise de trouver en moi un adversaire qu'il pouvait traiter sans ménagement. « Vous avez toute raison en théorie, lui dis-je; mais ce n'est pas ma faute si la nature s'amuse quelquefois à sortir des

bornes que la physique lui prescrit. Aux exemples que madame vient de vous citer, j'en ajouterai deux autres :

» En 1789, le 6 janvier, à une heure du matin, moi présent, embarqué sur la corvette *la Badine*, commandée par le prince Victor de Rohan, environ à trois lieues de l'île de Samos, le tonnerre tomba, par distraction sans doute, sur notre mât de misaine, en cassa la vergue et blessa quatre personnes. Nous avions un paratonnerre sur chaque mât; on en fit la visite après l'accident, et notre chirurgien-major, qui les avait fait poser, eut la douleur de les trouver dans le meilleur état possible.

» Autre distraction du tonnerre : Au mois de juillet 1796, à midi précis, il tomba dans la patrie même de Franklin, au fond du Connecticut, sur la maison de M. Hurton, où je me trouvais momentanément. La maison était petite ; elle était armée de deux beaux paratonnerres ; elle fut brûlée jusqu'aux fondemens. »

Cette disgression prolongée n'aurait pas amusé ces dames; nous en revînmes à nos moutons, qui ne sont pas du goût de Mme d'Essenille. « Que voulez-vous? reprit-elle, je n'ai pas *la fibre champêtre.* L'air humide des champs fatigue ma poitrine; ce concert discordant de mille oiseaux d'assez vilains plumages, qui chantent tous plus faux les uns que les autres, est pour

mon oreille un véritable supplice, et ce pot-pourri d'odeurs vulgaires que l'on respire à la campagne, agit sur mes nerfs de la manière du monde la plus désagréable. —Madame a raison (dit notre philosophe aux douze francs par semaine,* sans trop déguiser l'ironie de son discours); en fait de campagne, parlez-moi de Paris! C'est là qu'on respire le bon air! c'est là qu'on se réveille agréablement au bruit cadencé des voitures, aux cris harmonieux des raccommodeurs de faïence et des marchands de vieux habits! C'est sur le boulevart de Gand qu'on se promène à l'aise et qu'on se couvre d'une noble poussière! C'est dans les sombres allées du feu bois de Boulogne que l'on goûtait ce calme!.... — Vous me feriez perdre le mien, interrompit la jolie Parisienne. Auriez-vous bien le front de nous vanter le calme de cette vie de château, où les coqs, les chiens, les cloches, les vaches, les chouettes et les grenouilles se relaient jour et nuit, et conspirent à l'envi contre le repos d'une pauvre femme dont le sommeil n'est pas à l'épreuve d'un pareil tintamarre? mais quand je vous accorderais que l'on peut dormir à la campagne; qu'on peut chaque jour goûter un plaisir nouveau à revoir ces bois, ces prés, ces ruisseaux qui se ressemblent tous; à entendre siffler, croasser, glapir les merles, les

* Voyez le IIe volume de *l'Hermite de la Guiane*, nº XXXII, page 35.

pies et les sansonnets ; quelque charme que l'on trouve à toutes ces belles choses, la nuit vient y mettre un terme : que faire depuis neuf heures du soir jusqu'à deux heures du matin ? — Ma chère nièce ; répondit Mme de Lorys, je pourrais vous proposer d'employer à dormir une partie de ce tems qui vous embarrasse si fort ; mais, en se couchant de bonne heure, on court risque de se lever matin, et vous avez contre l'aurore une aversion si prononcée !......

Cette conversation, qui se passait après dîner dans une salle verte du jardin, où nous prenions le café, fut interrompue par Cécile et ses jeunes compagnes, qui vinrent demander la permission d'accompagner les femmes du château à la fête patronale du village..... « On avait vu passer beaucoup de carrosses, de petites voitures....... Tout Paris y était !...... » Ce mot de *Paris* excita vivement la curiosité de Mme d'Essenille. Elle témoigna le désir d'aller passer une heure à la fête. On en fit aussitôt la partie. Le tems n'était pas assez beau pour aller à pied ; les chevaux furent mis aux *landaws*, aux calèches, et nous partîmes.

Descendus à quelque distance du village, nous marchâmes à travers deux longues files de voitures qui en occupaient les avenues, et nous nous dirigeâmes vers le lieu principal de la fête, au bruit des instrumens aigus et des éclats bruyans de la joie populaire.

A mesure que nous avancions, la foule augmentait; et chacun donnant à sa curiosité un but différent, nous ne tardâmes pas à nous séparer. Je restai seul de ma compagnie, et je repris mon rôle d'observateur. Avant de l'exercer sur les détails, je cherchai à me rendre compte de l'effet général de ce grand tableau. Je fus d'abord frappé de l'incohérence des objets, dont le mélange confus ne me présentait aucune image distincte. Ces gens-là, par leurs habits, par leur langage, par leurs amusemens, ne me semblaient appartenir ni à la ville, ni au village. Il y avait une sorte de recherche dans leur grossièreté, une sorte d'affectation dans leurs manières rustiques; la parure de ces femmes manquait de propreté, mais elle avait de l'éclat; elle brillait comme les haillons du luxe : on ne s'apercevait qu'on était à trois lieues de Paris, que pour regretter de n'en pas être plus loin.

Après avoir parcouru l'enceinte de la foire et admiré le progrès des arts dans les formes variées du pain d'épice et des mirlitons, je suivis la foule, qui se portait à l'autre extrémité du village, dans un quinconce où se trouvaient réunis tous les genres d'amusemens dont se composent, aux environs de Paris, les fêtes de village. Je m'arrêtai successivement devant les jeux de bagues, où j'entendis répéter aux spectateurs les mêmes quolibets dont j'avais ri dans

ma jeunesse; devant les bascules et les balançoires, dont on a perfectionné les formes et les dangers; devant les faiseurs de tours, beaucoup moins habiles que ceux de mon tems, et devant les parades dont les polichinelles dégénérés ont hérité de la *pratique*, sans hériter de la verve grivoise et de la gaîté de leurs pères.

Tout en prenant ma part de ces diverses récréations, j'observais avec surprise qu'elles ne réunissaient qu'un très-petit nombre de spectateurs, et que tout le monde s'amusait dans une partie du quinconce où je n'apercevais cependant aucun signe extérieur qui motivât un pareil empressement. J'approchai et je vis, dans un espace de quelques toises, une vingtaine de tables préparées pour des jeux de hasard dont les combinaisons, variées de cent manières à l'aide des dés, des chiffres et des cartes, étaient autant d'appâts offerts à la cupidité. Hommes, femmes, enfans se pressaient autour de ces tables funestes, où le moindre danger qui les attend est de perdre, en quelques minutes, le fruit de plusieurs mois de travail. La passion du jeu n'est qu'un vice pour les habitans d'une grande ville; c'est un crime pour les gens de la campagne; et de tous les fléaux c'est celui dont la contagion est pour eux le plus à craindre. S'il existait chez nous, comme à Rome, une magistrature des mœurs, et que j'en fusse temporairement revêtu, le premier usage que je ferais de mon autorité

serait de défendre les jeux de hasard sous les peines les plus sévères, et d'assurer l'exécution de cette loi dans les fètes de campagne par les mesures de la plus infatigable surveillance ; je profiterais, sur ce point, de l'exemple des Anglais, chez qui l'amour du jeu n'est ni moins commun, ni moins vif que parmi vous, et qui sont néanmoins parvenus à l'enfermer, comme la peste, dans le cordon qu'ils ont tracé autour des grandes villes. Je ferais naître, dans les fêtes de village, une plus noble émulation en y fondant un ou plusieurs prix pour ceux qui se distingueraient à la course, à la nage, ou dans l'emploi des armes à feu ; j'emprunterais ces institutions à la Suisse et à quelques contrées de l'Allemagne, où elles sont depuis long-tems en vigueur ; je n'exclurais de ces jeux que le *tir à l'oie*, divertissement cruel, où l'on s'amuse de l'agonie d'un pauvre animal.

Tandis que je me créais ainsi une édilité imaginaire, et que je reformais, sans conséquence, les abus que j'avais sous les yeux, je me trouvai tout-à-coup environné d'une foule de petits garçons et de petites filles, qui se mirent à crier : « *C'est lui ! c'est l'Hermite de la Guiane ! Il va nous payer du pain d'épice !* » Je ne concevais rien à cette explosion de célébrité ; je venais, pour la première fois, dans ce village, où je n'étais pas connu, où je ne connaissais personne. Ma vanité avait beau faire ; elle ne trou-

vait aucun parti à tirer de ces bruyantes acclamations, auxquelles je voulus en vain me soustraire. Le cortège grossissait toujours, et s'était augmenté de deux marchandes de pain d'épice ambulantes. J'aurais peut-être résisté à ces importunités, qui devenaient de moment en moment plus désagréables; mais une de ces jeunes filles, remarquable par sa grâce et sa gentillesse, s'avisa de me dire, en me prenant la main : « Bon Hermite! vous ne me refuserez pas du pain d'épice, je me nomme *Amioïa.* » Ce nom, que je n'ai jamais entendu sans éprouver la plus vive émotion, donna l'essor à ma générosité; celle qui l'avait prononcé reçut le prix du plaisir qu'elle m'avait fait. Mais au même instant cent bouches m'en procurèrent un semblable, et les deux paniers de pain d'épice furent pillés au nom d'*Amioïa*, dont je fus obligé d'acquitter la dette.

Je vidais ma bourse sans rien comprendre à cette aventure, lorsque je vis déboucher de l'enceinte réservée pour la danse toute la compagnie du château, riant aux éclats du tour qu'elle m'avait joué, et dont je n'avais pas eu l'esprit de deviner les auteurs.

La nuit approchait : nous retournâmes au château bien approvisionnés de mirlitons, au son desquels nos jeunes gens dansèrent une partie de la nuit.

N° LXI. — 11 *novembre* 1816.

DEUX SCÈNES
DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.

DEUXIÈME PROMENADE NOCTURNE.

Pudor impudentem celat, audacem quies.
SENEC., *Sent.*

La licence prend l'air de la pudeur ; et l'audace l'attitude du repos.

RETENU depuis huit jours dans mon fauteuil par une incommodité assez grave, je voulus prendre pendant la nuit l'exercice dont j'étais privé le jour. Je me fis d'abord ouvrir la colonne de la place Vendôme, et j'allai me percher sur le haut.

Quel magnifique spectacle s'offre à mes regards! Au couchant, la vaste et belle promenade des Champs-Elysées, les colonnades du Garde-Meuble, la place de Louis XV, où la statue de la liberté, transformée en déesse sanguinaire.....; mais tirons un voile sur des horreurs qui ont fait couler tant de larmes, et dont frémissent encore tous les cœurs français : au midi, le jardin des Tuileries, auquel le génie

de Le Nostre a donné le noble caractère qui sied à la demeure des rois; ce château, témoin de tant de fortunes diverses, muet dépositaire des trames mystérieuses, qui pendant quelques années, ont bouleversé l'Europe, et menacé de changer la face du monde; plus loin, ce Louvre, dont plusieurs générations de rois avaient négligé d'achever la merveille....

Au levant, sept des spectacles de la capitale dans un même aliguement, et, pour ainsi dire, sur un seul point; le Palais-Royal, demeure de nos rois pendant la minorité de Louis XIV; le marché des Jacobins, construit sur l'emplacement de cette salle fameuse où de factieux démagogues dictaient des lois de sang à cette Convention nationale qui mit le sceptre aux mains de la terreur; au nord, les boulevarts, le quartier d'Antin, naguère couvert de misérables cabanes, aujourd'hui peuplé d'hôtels et de palais; sur la gauche, l'église de la Madeleine, consacrée depuis long-tems par nos regrets; et, derrière cette église, l'humble enclos où la piété d'un citoyen conserva religieusement les dépouilles mortelles d'un roi digne de l'amour et du respect de son peuple..... De ces observations générales passant à quelque chose de plus positif, je me mis en tête de savoir ce qui se passait dans une chambre du premier étage de la belle maison, n°...., où je croyais remarquer beaucoup d'agitation.

Dans une chambre à coucher, meublée avec beaucoup de luxe, je vis une jeune femme, blonde et fraîche comme la rose, dans tout l'éclat d'une parure qui annonçait des projets pour le soir. D'un air dédaigneux, où perçait un malin sourire, elle écoutait un petit homme sec, dont le grotesque accoutrement formait le plus plaisant contraste avec le ton dur et l'air hautain qu'il affectait. Qu'on se figure ce personnage, affublé d'une chemise de femme, brodée, garnie de riches dentelles, et passée par-dessus son habit, pérorant avec véhémence, et montrant avec des gestes furieux la fatale chemise, qui paraissait être pour lui la robe du Centaure.

Voici ce que j'appris dans le cours de ce débat conjugal, dont je rapproche les diverses circonstances pour en composer mon récit, sur la fidélité duquel on peut compter.

Cet homme qui gronde est un mari; cela va sans dire : ce mari, brutal de sa nature, avare par caractère, fastueux par accès, fit, il y a peu de tems, présent à sa femme d'une douzaine de chemises, dont le prix peut donner une idée de la beauté; elles ont coûté 1000 fr. chacune. C'est une de ces chemises que le mari avait sur le corps. A cette époque, Sainclair, jeune et brillant étourdi, rendait des soins à madame, et chaque jour faisait des progrès, dirai-je, dans son cœur, dans son imagination....? N'importe! il plaisait, et cependant il languissait depuis

quinze grands jours, lorsque la sensible Emilie résolut de guérir les maux dont elle était cause.

Certain soir, une adroite soubrette introduisit l'heureux Sainclair auprès d'Emilie, qui, par une attention délicate pour son mari, fit, pour la première fois, usage du présent qu'elle en avait reçu. Le lendemain matin, Sainclair, en prenant congé de sa belle maîtresse, demanda, sollicita, obtint la précieuse tunique, gage et témoin de son triomphe, et quitta Emilie en jurant de n'aimer jamais qu'elle. Ce serment-là n'engage à rien, depuis qu'on a établi de si savantes distinctions entre l'inconstance et l'infidélité; aussi notre étourdi, qui n'a que vingt ans, amant constant, mais très-peu fidèle, ne tarda-t-il pas à donner plus d'une rivale à la dame de ses pensées.

Cependant le souvenir d'Emilie vivait dans son imagination; ses charmes étaient sans cesse présens à sa pensée, et même, en la trahissant, il ne l'oubliait jamais. Par un singulier caprice, il se plaisait à revêtir ses nouvelles conquêtes de l'heureuse batiste qui feignit, pendant quelques heures, de voiler les attraits d'Emilie; mais chaque fois il reprenait le précieux tissu, qui déjà en était à sa dixième aventure, lorsque Sainclair devint amoureux, c'est le mot convenu, d'une jeune actrice, petit diable de la plus drôle d'espèce. Sophie, instruite de la manie de Sainclair, se promit bien d'accepter

mais de ne rien restituer ; et c'est avec ce projet qu'elle vint souper chez lui. Vers la pointe du jour, pendant que le jeune homme, sans défiance, se reposait sur ses lauriers, Sophie se leva doucement, s'habilla en un clin-d'œil, sortit sur la pointe du pied, et rentra chez elle, enchantée de son espièglerie. A son réveil, Sainclair, vivemement piqué, prit d'abord la chose au sérieux; il écrivit à Sophie, qui répondit en plaisantant ; il insista ; elle se moqua de lui : se fâcher ne menait à rien ; Sainclair le sentit, et comme c'est un garçon doué du plus heureux caractère, deux heures après il avait tout oublié.

Le lendemain, le mari de la dame, qui se mêle aussi d'être galant, vit Sophie au théâtre, et lui proposa de la mener dîner à sa campagne. La petite ne se fit pas prier. Qu'on juge de la surprise du plus sensible des époux, en reconnaissant le tissu merveilleux !.... Il dissimule cependant ; et, en homme qui sait ce que vaut un caprice, il offre 50 louis du léger vêtement, dont il obtient, à ce prix, le généreux abandon.

De retour chez lui, il s'est empressé de s'en couvrir, et c'est dans ce singulier costume qu'il est venu faire une scène à sa femme. Mais, comme la *chemise* est plus discrète que certain *sopha* dont on connaît l'histoire, madame se tirera d'affaire ; tout s'apaisera, tout s'arran-

gera : les gens du bon ton ne font jamais d'esclandre pour de pareilles bagatelles ; je laisse donc les deux époux vider sans témoin ce singulier débat, et je cours savoir ce qui se passe dans ce pavillon qui donne sur le jardin de l'hôtel voisin.

Me voilà dans l'intérieur d'une antichambre, où je trouve un domestique endormi dans un fauteuil auprès du poële. La porte de la pièce suivante est fermée ; je l'ouvre, je trouve un petit salon décoré avec un goût exquis, et j'entre dans une bibliothèque où des instrumens de musique, un chevalet dressé, m'apprennent que le maître du logis aime et cultive les arts. Il est assis près d'une table éclairée par une lampe, dont le chapeau rabattu projette son ombre sur sa figure, que je ne puis encore apercevoir. Une lettre commencée est devant lui ; mais il a discontinué d'écrire ; son bras gauche, appuyé sur la table, soutient sa tête penchée dans une attitude mélancolique ; ses regards sont fixés sur une miniature charmante, qu'il porte à ses lèvres, en laissant échapper un profond soupir. L'instant d'après il se lève brusquement comme pour fuir un objet pénible. Je vis alors un jeune homme de vingt-cinq ans, grand, bien fait, d'une figure douce, noble, intéressante. Une sombre tristesse obscurcissait sa physionomie, où l'on ne remarquait toutefois ni abattement ni faiblesse. Il se promena lentement pendant

quelques minutes, les bras croisés sur la poitrine, s'approcha ensuite de la lampe, qu'il découvrit, s'arrêta devant un grand portrait de femme, dont il était la vivante image. Je conjecturai que c'était sa mère : je ne me trompais pas.

Immobile devant ce tableau, il le contemplait avec attendrissement; des larmes coulaient de ses yeux, qu'il couvrait de ses deux mains, en répétant d'une voix très-émue : « O! ma mère, ma mère!... » Après un moment de silence, il continua, mais d'un ton ferme : « Non.... La chose est impossible.... C'en est fait.... il le faut. » A ces mots, il marcha rapidement vers la table, ouvrit une grande boîte d'acajou, et saisit avec vivacité deux pistolets qu'elle renfermait.

Le jeune homme examina soigneusement ses armes, en essaya plusieurs fois les doubles détentes; il tira ensuite de la boîte la poire à poudre et les balles, et les plaça avec les pistolets dans un étui. Je compris alors qu'il s'agissait d'un duel. Cela fait, il s'approcha de la cheminée, sur laquelle je remarquai une figure en bronze; c'était le Tems, marchant à grands pas, la faux sur l'épaule gauche, et tenant une montre de la main droite; sur le socle, on lisait l'inscription suivante : *Pour jamais*. Le jeune homme répéta ces mots d'une voix émue; et, s'apercevant qu'il était près d'une heure, il revint auprès de la table, regarda de nouveau

la miniature qu'il portait dans son sein, et allait l'y replacer, lorsque, frappé d'une idée subite : « Non, dit-il, si j'étais grièvement blessé, on me déshabillerait pour me donner des secours ; on verrait ce portrait.... Cette découverte la compromettrait...... la perdrait peut-être !....» En achevant ces mots, il enveloppa la chaîne et le portrait dans une lettre qu'il avait écrite avant mon arrivée, cacheta soigneusement le paquet, et y mit l'adresse (un secret pareil n'est pas de ceux que l'on trahit). Il relut ensuite la lettre commencée. Pendant cette lecture, ses yeux se mouillèrent de pleurs qui firent couler les miens. Le jeune homme reprit la plume, et ajouta ces mots, que je lus en m'approchant : « Adieu, ô vous ! la meilleure, la plus aimée des mères : mes dernières pensées, mes derniers vœux sont pour vous; si je succombe dans la plus juste des causes, j'emporterai du moins au tombeau la consolante idée de ne vous avoir jamais causé volontairement un chagrin. Adieu !...» Il plia sa lettre, la joignit au paquet qui contenait le portrait, et renferma le tout dans une même enveloppe, sur laquelle il écrivit le nom de sa mère. Il ôta tout ce qui se trouvait sur la table, et plaça la lettre de manière à frapper les regards.

Il fit ensuite quelques tours dans la chambre, et, prenant une physionomie calme, il passa dans la pièce où son domestique était endormi.

« Pauvre garçon ! dit-il en lui frappant doucement sur l'épaule, il ne se doute de rien... » Le domestique s'éveilla en s'excusant de s'être laissé surprendre par le sommeil. « Tant mieux, Pierre, reprit le jeune homme en s'efforçant de sourire ; car il faut nous lever de grand matin ; je compte sur ton exactitude, et sur ta discrétion surtout. — Monsieur sait combien je lui suis attaché. — Oui, Pierre ; et je t'en récompenserai. Dis-moi : as-tu la clef de la porte du jardin ? — Oui, monsieur, reprit Pierre en souriant de cet air qui veut dire : je comprends qu'il s'agit d'une aventure galante. — Fort bien : à cinq heures et demie tu selleras mon cheval bai, tu le conduiras sans bruit, et tu l'attacheras près de cette porte ; tu viendras ensuite m'éveiller. Sois exact, au moins ; il y va... — De votre bonheur... (A ce mot, le jeune homme soupira). Soyez tranquille, tout sera prêt. Suivrai-je Monsieur ? — Non, mais tu partiras un quart d'heure après moi dans mon cabriolet, et tu iras m'attendre à Vincennes, près de la grande porte du château. Tu m'as bien entendu ? n'oublie rien. — A six heures, Monsieur pourra monter à cheval. — Bonsoir, Pierre. — Que le ciel conserve le meilleur des maîtres ! »

Le jeune homme passa dans sa chambre à coucher, se mit au lit, tandis que le bon Pierre resta tout habillé dans son fauteuil pour être plus tôt prêt.

P. S. Je suis certain que mes lecteurs, qui s'intéressent autant que moi au sort de ce jeune homme, apprendront avec plaisir l'issue de ce combat, dont je n'ai pas négligé de m'informer le lendemain : incapable d'avoir un tort, il avait reçu un outrage que les lois de l'honneur obligent à laver dans le sang : le sort, juste cette fois, a permis que l'insolent agresseur fût puni, et M. N. est revenu, sain et sauf, essuyer les pleurs que ses lettres avaient fait répandre.

N° LXII. — 21 *novembre* 1816.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Et sur la branche solitaire
Le rossignol était sans voix.

MILLEVOYE, *Elég.*

TOUT le monde avait quitté la campagne; madame de Lorys avait annoncé, la veille, qu'elle se disposait à retourner à Paris, et j'étais resté seul avec elle et la jeune Cécile. Je fus surpris, le lendemain matin, de ne voir aucun préparatif de départ.

« Vous ne vous attendez pas, mon vieil Hermite, à la pénitence à laquelle je vous condamne, me dit, au déjeûner, Mme de Lorys, nous avons encore trois jours à passer ici, pendant lesquels nous ne communiquerons plus avec les vivans, je vous en préviens. — C'est un régime auquel j'ai dû me préparer depuis long-tems, lui répondis-je. La pénitence dont vous me menacez ne m'effraie pas, et je suis homme à prendre pour une faveur la solitude à laquelle vous me condamnez en si bonne

compagnie. — Il est bon que vous en connaissiez toute l'étendue, reprit-elle plus sérieusement ; c'est un usage immémorial de notre famille, dans lequel j'ai été élevée, dans lequel j'ai élevé ma petite fille, de consacrer le premier et le second jour de novembre à de tendres méditations, à de pieux souvenirs, auxquels la nature, à cette époque, semble elle-même nous inviter. Je ne quitte point la campagne sans faire de tristes adieux à l'année qui se fane, et que peut-être je ne verrai pas refleurir, sans visiter, dans leur dernier asile, les objets de mes affections qui ont achevé avant moi le voyage que je termine et que ma Cécile commence. »

Je remerciai Mme de Lorys de m'avoir admis à partager sa retraite anniversaire, et je m'abandonnai sans peine à ce sentiment d'une religieuse mélancolie qui se peignait avec un charme si touchant dans les traits de l'aimable Cécile.

C'est du fond de mon âme que je plains ces esprits satiriques qui ne voient jamais l'humanité que sous le jour le plus défavorable : sans doute ses imperfections offrent une source inépuisable à leur censure ; mais je n'en suis pas moins porté à croire, pour l'honneur de la Providence et de la nature, que le mal dont ils se plaignent avec tant d'amertume est suffisamment compensé par le bien dont ils affectent de détourner leurs re-

gards. Les vices parcourent le monde ; les vertus vivent en famille. C'est dans l'intimité de la vie domestique qu'il faut chercher ces belles actions, ces nobles caractères, dont la société s'honore, et dont les exemples sont beaucoup plus communs que ne le supposent ses éternels détracteurs. Ce qui fait prédominer dans le monde l'idée du mal, c'est que l'intérêt public et l'intérêt particulier s'accordent à le mettre en évidence, à le poursuivre avec éclat. Il est, au contraire, dans la nature du bien d'agir avec une sorte de mystère ; et comme la reconnaissance particulière qu'il impose, l'admiration froide qu'il inspire, sont, en général, beaucoup moins expansives que la peur et la malignité, dont le mal est ordinairement accompagné, il s'ensuit que l'un ne sort guère de l'étroite enceinte où il s'opère, tandis que la renommée de l'autre s'étend avec fracas. On peut comparer le premier à l'encens qui brûle, sans lumière, sur l'autel qu'il parfume, et le second à la poudre qui détonne en s'embrasant, et dont le bruit, compagnon de désastre, se répète au loin dans l'espace. Cette réflexion ne m'a pas éloigné de mon sujet.

Après le déjeûner, que nous prolongeâmes dans un entretien dont la gravité ne bannissait pas l'intérêt, Mme de Lorys se fit apporter une des clés du parc, et nous partîmes pour la promenade. Le brouillard épais dont le ciel avait été couvert dans les premières heures de la ma-

tinée s'était dissipé peu-à-peu, et le soleil éclairait, sans l'échauffer, un horizon sur lequel, dans le cours de cette année entière, il ne s'est pas montré un seul jour dans tout son éclat.

En traversant les longues allées du parc, au milieu d'une pluie de feuilles détachées par le vent, nous promenions en silence nos regards autour de nous et le même sentiment s'emparait de nos cœurs à la vue de ces arbres dépouillés, de ces bosquets sans oiseaux et bientôt sans verdure, de ces prairies fanées, où Cécile découvrait encore çà et là quelques fleurs qu'elle s'amusait à cueillir.

Après avoir passé sur une petite jetée en pierre qui traverse l'étang, nous arrivâmes par une avenue de peupliers à un rond-point fermé par un saut-de-loup entre une double haie. Nous y entrâmes par la grille dont Mme de Lorys s'était fait donner la clé. « Depuis trois mois que vous parcourez ce parc en tous sens, me dit-elle, je suis sûre que vous n'aviez pas remarqué cette enceinte? — Je suis venu plusieurs fois jusque-là, répondis-je; mais les broussailles dont ce lieu était couvert pendant la belle saison ne m'ont pas donné la fantaisie d'aller plus avant. — Vous n'y voyez rien de remarquable, continua-t-elle; et vous ne devinez pas pourquoi l'on s'est donné la peine d'enfermer, avec tant de soin, quelques arbres plantés sans aucun ordre apparent. — En observant,

répliquai-je, l'isolement du lieu, le petit banc de pierre construit au pied de chacun des arbres, j'aurais pourtant supposé qu'il y avait ici quelques extraits mortuaires. — Ce sont, au contraire, poursuivit-elle, autant d'actes de naissance. Chacun des arbres que vous voyez représente un des membres de notre famille. Ce vieux *chêne*, sur lequel près de deux siècles ont déjà passé, et qui ne vit plus que dans une de ses branches, porte le nom de mon bisaïeul, à la naissance duquel il a été planté. Ce beau *tilleul* est l'arbre de mon père. Ce *platane* est de mon âge; et je n'ai pas besoin de vous dire que cet *érable*, sous lequel Cécile est allée s'asseoir, lui rappelle la plus aimable et la meilleure des mères, dont les mains ont planté ce jeune *sycomore*, en l'honneur de sa fille, doux et dernier espoir de notre maison!.... »

Nous passâmes une heure à feuilleter, pour ainsi dire, ces archives végétales, qui rappelaient à Mme de Lorys une foule d'anecdotes et des souvenirs dont ces lieux étaient en quelque sorte semés.

Le curé du village vint dîner avec nous. C'est un de ces hommes de bien que la Providence a choisis pour la représenter sur le petit coin de terre où malheureusement elle les confine. Modeste, instruit, pieux et tolérant, c'est par l'exemple de toutes les vertus qu'il prêche et fait aimer la religion dont il est le ministre, et

qu'il donne pour base à la philosophie, dont il est également l'apôtre. Je n'ai jamais vu tant de simplicité réunie à tant d'élévation, tant de sagesse sous des formes aussi aimables; et soixante ans d'une vie exemplaire se sont écoulés dans l'obscurité la plus profonde! Qu'est-ce donc que la renommée? qu'est-ce que la faveur? qu'est-ce que l'opinion publique?

La fête funéraire du lendemain (2 novembre) devint le sujet de notre entretien du soir. Le curé convint avec regret que les chrétiens sont restés, dans tout ce qui regarde le culte des morts, fort au-dessous des peuples antiques, et même des nations sauvages. Il passa rapidement en revue les cérémonies funèbres qui se pratiquaient chez les anciens Egyptiens, où les morts, avant d'être admis dans l'asile sacré, devaient subir un jugement solennel; chez les Grecs et chez les Romains, qui rendaient à la mémoire de leurs amis des devoirs si touchans et si pieux. « Peut-être, ajouta-t-il, faudrait-il reprocher aux principes d'une philosophie trop orgueilleuse dans son humilité même cet affranchissement d'un devoir où elle affecte de ne voir qu'un appareil de la vanité et de la misère humaines. De tous les biens, le seul que le trépas ne peut nous ravir, c'est la consolation de laisser après nous un nom qui soit en estime parmi les hommes. La morale publique n'est donc pas moins intéressée

que la religion à consacrer le culte des tombeaux. J'ai consigné quelques pensées sur cet important sujet dans un écrit qui peut être utile, mais que je ne publierai pas de mon vivant, de peur (ajouta-t-il en riant) qu'on ne m'accuse de vouloir augmenter mon casuel. »

A l'appui des observations du curé, je ne craignis plus d'avancer que, de tous les peuples modernes, les Français étaient celui qui avaient le moins à se glorifier de ses monumens funèbres, et j'en donnai pour preuve l'ouvrage que l'on vient de publier sur le cimetière du P. la Chaise, dont nous avions un exemplaire sous les yeux. Une observation que nous eûmes souvent occasion de faire en le parcourant, c'est que le petit nombre des mausolées qui s'y distinguent comme ouvrages de l'art appartiennent tous à des familles de la classe moyenne de la société. « Les pauvres gens, dit le curé, n'ont pas le moyen d'honorer les morts; les grands n'en ont pas le tems; les riches n'en ont pas la pensée. — Je serais tentée de croire, en lisant les épitaphes (ajouta Mme de Lorys), que les gens d'esprit ne s'en occupent pas davantage.... »

Le lendemain matin, lorsque je descendis, je remarquai que tous les gens de la maison étaient vêtus en noir; Mme de Lorys et Cécile avaient également pris des habits de deuil.

A dix heures, nous nous rendîmes tous à la

chapelle du château, où le bon curé devait dire la messe. Cette chapelle, spécialement consacrée à la sépulture de cette noble et respectable famille, ne s'ouvre que le jour des Morts : Mme de Lorys, tout le reste de l'année, se rend à l'église paroissiale.

Le sentier qui conduit à la chapelle était couvert d'une couche épaisse de feuilles mortes, sur lesquelles nos pas glissaient avec un bruit lugubre qui attristait l'oreille et l'esprit. En attendant l'office, nous descendîmes dans un caveau spacieux qu'éclairait une lampe de bronze. Tandis que Cécile et son aïeule priaient sur la tombe maternelle, j'adressais au Ciel ma prière accoutumée :

« Dieu qui m'as donné la vie, je te remercie » des longs jours que tu m'as accordés, et dont » quelques-uns n'ont peut-être pas été sans quel» que utilité pour les autres hommes ; conserve» moi jusqu'au terme inévitable, dont j'appro» che, les sentimens et les affections qui m'ont » fait sentir le prix de l'existence, en m'appre» nant à placer la vertu dans l'humanité, l'hon» neur dans le devoir, et le bonheur dans l'in» dépendance. Conserve-moi ce désir, qui » survit en moi à tous les autres, de connaître » la nature, d'en étudier le livre admirable, sur » chaque feuillet duquel je trouve l'empreinte » de ta main toute-puissante. »

La cloche nous appelait à l'office des morts.

Nous remontâmes dans la chapelle. Notre bon curé, après l'office, nous fit, sur la solennité du jour, un sermon, où toutes les vérités de la plus touchante morale, toutes les consolations de la religion la plus sublime, furent mises en usage, avec un talent dont je connais bien peu d'exemples, pour démontrer que l'hommage que l'on rend aux morts consacre la croyance de l'immortalité de l'ame, hors de laquelle il ne peut y avoir ni vertu, ni sentimens vrais, ni espérance sur la terre.

N° LXIII. — 25 *novembre* 1816.

LES MOEURS ET LA CENSURE.

L'homme de bien, régulier dans ses mœurs, pardonne aux autres comme s'il faisait tous les jours des fautes, et s'abstient d'en faire comme s'il ne pardonnait rien à personne ; il n'ajoute pas même foi aux discours scandaleux sur la réputation des autres, parce qu'il craint de leur imputer les vices dont il est capable.

NICOLE, *sur Juvénal.*

Je n'ai jamais assisté à un dîner plus bruyant que celui que nous fîmes la semaine dernière chez Mme de Lorys, où se trouvaient réunis M. et Mme de Mérange, * M. David Orioles, ** M. Binome, le misantrope André, et l'ami du genre humain, Walker. Celui-ci arriva le dernier, salua la maîtresse de la maison, et, sans dire un mot à personne, se mit à se promener de long en large dans le salon, en marmottant avec beaucoup de volubilité des phrases qu'il avait l'air d'apprendre par cœur. Plusieurs fois on voulut l'interrompre ; mais, d'un signe de

* Voy. le deuxième volume de *l'Hermite de la Guiane*, n° XXXII, page 32

** Voy. le premier volume de *l'Hermite de la Guiane*, n° V, page, 44.

la main, il priait qu'on le laissât à ses méditations; puis s'arrêtant tout-à-coup, et s'appuyant sur le dossier d'une chaise, dans l'attitude d'un orateur, il demanda la parole. Mon homme, alors, nous débita, sans reprendre haleine (en consultant de tems en tems un petit papier sur lequel il paraissait avoir pris des notes), un discours où il commença par nous assurer « que la nation française était la plus corrompue, la plus avilie, la plus malheureuse de l'Europe, que rien n'égalait l'audace de ses vices, si ce n'est l'infamie de ses mœurs; que les femmes, abjurant toutes les lois de la pudeur, toutes les vertus de leur sexe, se jouaient de la foi conjugale, dont elles trafiquaient pour un fichu de cachemire, et scandalisaient les courtisanes par leurs désordres. »

Des cris d'indignation s'élevèrent dans l'assemblée, et l'orateur n'obtint la permission de continuer qu'en affirmant qu'il ne faisait que répéter à huis-clos ce qu'il venait d'entendre dire en public, et ce que tous les journaux rediraient le lendemain.

Le terrible discoureur passant ensuite de la satire des mœurs générales à celles des différens états, redoubla, s'il se peut, d'hyperboles pour nous représenter les savans les plus distingués comme des professeurs d'athéisme, les négocians comme les vampires de l'État, les comédiens comme des empoisonneurs publics, les

architectes comme de mauvais chrétiens, et termina par une critique *acerbe* de nos lois civiles, sans épargner nos institutions politiques ; d'où il conclut, de la manière la plus consolante, que nous n'avions ni religion, ni mœurs, ni foi, ni loi ; ce qu'il était comme on voit, très-important de démontrer dans la circonstance actuelle.

Quand M. Walker eut fini de parler, et qu'il eut appelé en témoignage, sur l'inconcevable fidélité de sa mémoire, M. de Mérange, qui avait, ainsi que lui, entendu prononcer ce discours en séance publique de la bouche même de son illustre auteur, il n'y eut qu'un cri sur l'injustice, sur l'inconséquence d'une pareille diatribe. Le philosophe André seul, trop enclin à juger l'espèce humaine sur le témoignage de la haine spéculative qu'il nourrit pour elle, ne trouvait à redire à cette censure que l'application particulière que l'auteur en avait faite au peuple de l'Europe qui, de son avis même, la méritait le moins. Son sang-froid ne fit qu'animer une discussion où chacun condamnait ce discours avec toute la mesure ou toute la vivacité de son caractère.

Je n'aime point les jugemens par acclamation, dit Mme de Lorys; je ne vois ici qu'un jury fortement prévenu, et puisque personne ne se présente pour défendre l'accusé, nous devons lui nommer un défenseur d'office. » Le choix tomba sur M. André.

« Peut-être, dans l'intérêt de la défense, reprit M. Walker, cette tâche eût-elle été mieux remplie par l'Hermite, à qui l'on reproche d'avoir fourni quelques-uns *des lambeaux de critique* sur lesquels vous avez à prononcer.

» — J'ai trois raisons, répliquai-je, pour repousser une pareille accusation ; je n'en dirai qu'une. En frondant les travers, les abus et les ridicules, en attaquant les préjugés et les vices particuliers à l'époque où nous vivons, j'ai toujours fait en sorte (même en peignant nos mœurs sous le côté le plus défavorable) que les Français y trouvassent de nouveaux motifs de s'estimer eux-mêmes, d'aimer par-dessus tout leur patrie, et de respecter les femmes, que je regarde comme la plus belle partie de sa gloire : voilà mes principes. Qu'ont-ils de commun avec ceux du discours que vous venez d'entendre ?

» — On ne soupçonnera pas, reprit Mme de Lorys, que l'esprit de corps entre pour quelque chose dans l'indignation que m'a fait éprouver une satire dirigée contre un sexe auquel, à soixante-dix ans, on n'appartient plus que par les souvenirs ; je ne serai pas suspecte d'intérêt personnel en affirmant qu'en général, et quoi qu'en puisse dire le satirique, les femmes d'aujourd'hui valent mieux que celles de mon tems, à les examiner sous le triple rapport de filles, d'épouses et de mères. Les avantáges dont elles

peuvent se prévaloir dans le premier de ces états sont nés en grande partie de l'éducation domestique, substituée, pour les filles à l'éducation des couvens, d'où elles ne sortaient que pour se marier. Je suis loin de prétendre que cette époque se distingue par l'extrême sévérité des mœurs conjugales; mais il serait difficile de nier que, du moins dans les classes supérieures, les liens du mariage ne soient plus forts et plus respectés qu'ils ne l'étaient de mon tems. La seule convenance que l'on y consultait pour l'ordinaire, était celle des rangs. Il s'ensuivait que les femmes d'alors n'avaient que l'orgueil pour gardien de leur chasteté; mais, comme disait un de mes amis, « *quand la vertu » n'est gardée que par un vice, il est aisé de » gagner la sentinelle.* »

» On parle beaucoup du scandale de quelques divorces; mais pour être juste, ne faudrait-il pas en comparer le nombre, dans un même laps de tems, avec celui des séparations de corps, si communes à une époque où le célibat était tellement en honneur, qu'il s'était établi au sein même du mariage? Je ne serais pas éloigné de convenir, avec notre implacable ennemi, que le luxe des femmes, bien que dirigé par un meilleur goût, n'ait été porté trop loin dans ces derniers tems; mais on sifflerait un couplet de vaudeville où l'on oserait faire entendre que « toute vertu est à la merci d'un

cachemire.» Les femmes sont mieux élevées; presque toutes celles de mon rang et de mon âge en conviendront, chaque fois qu'elles auront une lettre à écrire, dont elles feront, ainsi que moi, corriger, par leur petite-fille, les fautes d'orthographe. Ce n'est pas seulement d'injustice qu'un Français fait preuve en calomniant aujourd'hui les femmes de son pays, c'est d'orgueil et d'ingratitude. Pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir un moment au caractère sublime, au courage sans exemple, même dans l'antiquité, que les femmes ont développé dans le cours de nos révolutions. »

M. André n'atténua que bien faiblement les torts de son client, en nous prouvant, par des exemples particuliers, qu'au milieu de grandes vertus quelques femmes avaient fait *briller* de grands vices; que plusieurs avaient fait preuve d'une inconcevable légèreté de principes, d'opinions, et même de sentimens, en nous citant le *bal des victimes*, les *salons du directoire*, les *amours de prison*, etc.

» Il en est de certains censeurs, dit à son tour M. Binome, comme du poisson connu sous le nom de la *sèche*, lequel, serré de trop près par son ennemi, trouble l'eau pour se rendre invisible. On sait fort bien qu'il existe, qu'il a existé de tout tems des hommes qui se sont prostitués au pouvoir, quel qu'il fût; qui ont successivement adopté toutes les opinions en

faveur; mais on sait aussi que ce n'est point parmi les savans qu'il faut chercher ces gens-là. Je me demande de quel avantage peuvent être pour l'Etat et pour la morale les soupçons d'athéisme, de matérialisme, que l'on élève contre des hommes uniquement occupés de recherches scientifiques, dont les travaux ont pour but unique d'éclairer le monde et d'honorer leur siècle et leur patrie? — je n'ai jamais conçu, reprit M. Orioles, ce que signifiaient ces éternelles déclamations des soi-disant moralistes sur le luxe dans un grand Etat. S'ils veulent parler de cette vanité folle et ruineuse qui entraîne celui qui en est atteint à des dépenses au-dessus de ses moyens et de sa condition, rien de mieux; que l'on s'explique seulement; mais, sous le nom de luxe, s'ils déclarent la guerre à l'industrie, au commerce; si leurs discours ont pour objet d'arrêter la circulation des richesses, de tarir les deux sources les plus fécondes de la prospérité nationale, le reproche le moins grave qu'on puisse leur faire, c'est de ne rien entendre à la question qu'ils traitent, et de tenir *mal-à-propos* à Paris des *propos* qui seraient fort bons à Zurich. Quant aux mœurs personnelles des négocians, que n'a point épargnées l'inexorable censeur, en admettant, comme il a paru l'insinuer, que ce soit d'après leur conduite, dans les troubles révolutionnaires, qu'il faille juger les hommes, il est, je crois,

facile de lui prouver que de toutes les classes de la société, celle des négocians est restée la plus étrangère aux folies, aux désordres qui ont signalé cette époque. J'ajouterais, si je ne craignais d'avoir l'air de récriminer, que c'est parmi les gens de robe, dont on nous a fait un pompeux panégyrique, qu'on peut trouver une partie des hommes qui se sont fait, à cette même époque, un nom si cruellement célèbre. »

(Je ne pris la parole, après M. Orioles, que pour affaiblir un des points de l'accusation.)

« — J'avouerai, continuai-je, que l'esprit public est encore la partie faible du caractère français, comme le prouve le discours contre lequel s'élèvent tant de clameurs ; que nous ne nous sommes pas encore entièrement défaits de cette vanité personnelle qui n'a rien de commun avec l'orgueil national ; mais, à cet égard même, il y a de l'injustice à nier nos progrès. Si le patriotisme, pris dans le véritable sens d'amour de son pays, de son prince et de la liberté publique, n'est pas encore notre vertu dominante, du moins ce sentiment devient-il chaque jour moins rare; et, sous ce rapport, on peut affirmer que le malheur n'a point été inutile à la nation, quoi qu'on puisse dire, la meilleure, la plus sociale et la plus éclairée de l'Europe. »

Le défenseur répondit à peu près en ces termes :

« Obligé de passer condamnation sur les faits, je défendrai mon client sur le droit et sur l'intention. Le plus sage des ministres du meilleur des rois, Sully, proposait d'établir *une censure publique pour refréner le désordre des mœurs*.

» Ce qu'un grand homme a proposé, un autre l'exécute : la chose est donc bonne au fond, et nous ne disputons plus que sur la forme. Je ne prétends pas justifier sur ce point une mercuriale dont la violence *passe un peu les bornes que j'y mets*. Cependant il y a cette observation à faire, que l'admiration déplacée montre à-la-fois deux dupes : celle qui parle et celle à qui l'on parle; tandis que la censure injuste n'en suppose qu'une.

» On ne peut donc rien conclure de tout ce qui vient d'être dit contre l'esprit de l'orateur; quant à l'indignation qu'il manifeste, peut-être est-elle excusable : à qui la sévérité sera-t-elle permise, si ce n'est à celui qui peut mettre le poids d'une vie irréprochable, d'une conduite exemplaire, d'un caractère inflexible, dans la balance de ses opinions? Le rang qu'on tient dans la société, ou le rôle qu'on y joue, doit nécessairement être pris par vous en considération. On ne sait pas assez que l'on contracte, à son insu, quelque chose des mœurs des gens avec qui l'on a de continuels rapports, comme on se *hâle* au grand air sans s'en apercevoir.

Une grande expérience doit rendre *décisif*; et l'habitude de ne voir la nature humaine que sous l'aspect le plus favorable, excuse, jusqu'à un certain point, l'humeur qu'elle donne et le mal qu'on en dit. En conséquence, je crois devoir proposer à l'assemblée..... »

On vint annoncer que le dîner était servi : on se mit à table ; et au dessert, lorsqu'on voulut remettre la conversation sur le même chapitre, on n'y trouva plus qu'un sujet de plaisanterie, de bons mots intarissables, que les gens sensés ne prennent pas pour des raisons, mais qui n'en sont pas moins, en certains cas, les seuls argumens qu'il convienne d'employer. L'arrêt fut rendu en chanson, sur les conclusions de Walker, et copie du jugement nous fut délivrée sous la forme de couplets intitulés : *Le Juge de Charenton.*

N° LXIV. — 2 *décembre* 1816.

LE CAFÉ DES MILLE COLONNES.

Nec pol profectò quisquam, sinè grandi malo,
Præterquam res patitur studuit elegantiæ.
PLAUTE, *le Marchand*, acte III.

Celui-là court à sa ruine, qui affiche un luxe au-dessus de ses moyens.

On a tant crié contre l'esprit, en l'accusant d'être ennemi du bon sens; on a tant dit qu'il courait les rues en France, qu'il a pris le parti de la retraite, et ne se montre maintenant qu'avec toute la réserve de la pudeur. Je ne sais pas si le bon sens est devenu plus commun qu'autrefois, mais j'affirme que l'esprit est beaucoup plus rare. En attendant que l'on me démontre ce que les mœurs y gagnent, je vois fort bien ce que la société y perd. Dans le monde, je suis frappé de la stérilité de la conversation, et l'orgueilleuse nullité des nouveaux orateurs de salon ne m'étonne pas moins que la patience imperturbable de ceux qui les écoutent. Un bon mot, aujourd'hui, fait événement dans cette capitale; on se dispute, non l'honneur de l'avoir fait, mais la gloire de l'avoir répété le premier.

Le journal qui s'en empare avant les autres vit, pendant un trimestre, sur la vogue d'emprunt qu'il lui procure, et ne triomphe pas toujours avec assez de modestie d'une bonne fortune dont il est tout au plus l'écho. Il fallait que la femme la plus spirituelle de l'Europe revînt des pays étrangers pour nous procurer le plaisir d'entendre un de ces mots charmans dont les Mirabeau, les Chamfort, les T****, étaient autrefois prodigues, et qu'ils semaient dans la conversation au profit des beaux esprits leurs successeurs, dont tout le mérite est dans la mémoire, et qu'elle mémoire encore!

Mécontent de la société, si je vais au spectacle sur la foi de l'affiche qui m'annonce un des chefs-d'œuvre de la scène tragique, comique, ou lyrique, je n'y trouve personne; et, quand je m'adresse au seul voisin qui se trouve sur ma banquette pour connaître la cause de cette inconcevable solitude, un jour où Molière, Voltaire ou Gluck fait les frais de la représentation, « Talma ne joue pas, me répond-il; Mlle Mars est absente; » ou bien, « Mlle Bigottini, qui danse ordinairement dans le ballet, est malade. » A tous les théâtres, c'est l'acteur que l'on va voir et non plus la pièce. Les vers martelés de Lafosse, le jargon de Marivaux, les platitudes lyriques de Rochon de Chabannes, exprimés par les mêmes organes, ne seront pas moins applaudis que les vers enchanteurs de Racine, que

les scènes admirables de Molière, que les chants mélodieux de Marmontel et de Piccini.

Nous n'en sommes cependant pas encore au dernier degré de la dépravation du goût, et les talens prodigieux de deux acteurs, tels que la scène n'en a peut-être pas vu, peuvent justifier, jusqu'à un certain point, l'enthousiasme exclusif qu'ils excitent, et l'illusion qu'ils produisent. L'esprit et le cœur sont encore pour quelque chose dans le triomphe qu'ils procurent à des ouvrages médiocres; mais je vois arriver le moment où, dans l'art dramatique comme dans tous les autres, comme dans les sciences, comme dans toutes les professions, il suffira d'éblouir pour attirer un moment la vogue, et d'étonner pour réussir. A cette époque très-prochaine, l'habit et les décorations, dans toutes les conditions de la vie, feront tout le mérite de la pièce et des acteurs.

On donnait *le Tartufe*, et j'avais dîné de bonne heure pour ne pas perdre un mot d'une des plus belles scènes d'exposition qui aient jamais été faites. A six heures et demie j'étais à la porte de la Comédie-Française. La sentinelle m'arrête : on n'èntrait plus. L'orchestre des musiciens était envahi, les corridors étaient pleins, les spectateurs obstruaient les coulisses: Mlle Mars jouait pour la seconde fois depuis son retour.

Je m'en allais d'assez mauvaise humeur, et

les bras croisés derrière le dos, marmottant les réflexions par lesquelles j'ai commencé ce Discours. Je suivais, les yeux en l'air, une des galeries du Palais-Royal. Une inscription plus brillante que les autres arrête mes regards. Je lis en lettres de feu : *Café des Mille Colonnes*. Je me rappelle ce que j'ai entendu dire de cet établissement, et le reproche que m'ont fait quelques-uns de mes correspondans de province de ne les avoir pas encore entretenus d'un lieu public dont on raconte tant de merveilles. Je vais pour entrer ; un gendarme me ferme le passage et m'invite poliment à me mettre *à la queue* pour attendre mon tour. Je n'avais rien de mieux à faire pour le moment. J'étais tout porté, et je calculai que je perdrais probablement à revenir un tems plus long et plus précieux que celui dont je devais faire le sacrifice. J'allai prendre ma place à deux ou trois toises de la porte d'entrée. Le hasard voulut qu'au nombre de ces curieux, dont je contribuais à augmenter la foule, je trouvasse mon ami M. Walker. Nous nous saluâmes, comme deux augures qui se rencontraient à Rome, en riant au nez l'un de l'autre. Cette bonne humeur nous aurait probablement accompagnés jusque dans le café magique, dont nous nous approchions peu-à-peu, si nous ne nous fussions aperçus que l'empressement de tant d'amateurs n'avait pas le même objet, et que quelques-uns d'eux avaient eu la curio-

sité de savoir ce que nous avions dans nos poches. Pour toute pénitence, je condamne celui qui s'est chargé de la visite des miennes à lire d'un bout à l'autre l'inconcevable discours prononcé par un président à mortier du tems de la Fronde, qu'un bibliothécaire de mes amis m'avait prêté le matin, et que mon curieux a eu la mal-adresse d'emporter avec mon mouchoir.

Nous avions enfin gagné l'escalier du café des Mille Colonnes dont le repos est décoré d'une glace si parfaitement ajustée, que j'ai failli m'y casser la tête en y cherchant un passage.

Dès l'entrée, le luxe des choses s'annonce par celui des noms : la cuisine s'appelle *office*, les salles sont des *salons*. Le premier, déjà remarquable par l'élégance et la richesse des décorations, tire néanmoins son plus beau lustre de la présence au comptoir d'une jeune et jolie personne, qu'il eût été plus convenable de placer dans la dernière pièce : le plus beau meuble ne se met pas dans l'antichambre.

Il est difficile d'imaginer rien de plus brillant, de plus somptueux, que le salon principal, qu'on appelle *la Salle du Trône*. Les colonnes en marbre vert-campan, les chapiteaux, les arabesques en or, les ornemens en bronze, en cristaux, se répètent et se multiplient dans les lambris de glace où l'œil s'égare et ne peut ni compter les objets, ni mesurer l'espace. Là, sur une estrade d'acajou massif, rehaussée

de bronze doré, siège sur un véritable trône, acheté à *l'encan* de je ne sais quel *Pertinax*, une reine limonadière, coiffée d'un diadême en pierreries, laquelle fait, avec une imperturbable majesté, les honneurs d'un autel (pour ne pas me servir du mot ignoble de comptoir) surchargé de vases de cristaux, d'argent et de vermeil, destinés aux libations.

Les desservans sont dignes du temple et de la divinité : ici, point de ces *garçons* en veste ronde et en tablier blanc, que l'on trouve dans les cafés vulgaires : les jeunes gens qui servent au café des Mille Colonnes, vêtus d'un frac élégant, en bas de soie, en culotte courte, les cheveux coupés et bouclés avec beaucoup d'art, ne dépareraient point le salon le plus brillant de la capitale; et, comme rien n'empêche de prendre pour un mouchoir de batiste la petite serviette qu'ils tiennent à la main, et dont ils dissimulent fort adroitement l'usage, j'ai vu le moment où la méprise que peut occasioner un pareil travestissement devenait funeste à mon compagnon M. Walker. Impatienté de ne pouvoir trouver où se placer, il s'adressa très-brusquement à un grand jeune homme, qu'il prit pour un *monsieur de la chambre*. Celui-ci voulait absolument prendre pour une insulte une erreur fort excusable au premier, et même au second coup-d'œil. Walker, après quelques mots d'excuse, dont ce monsieur ne croyait pas devoir se contenter,

prit le parti de lui donner un juste sujet de plainte, et l'affaire en resta là.

Après avoir guetté, pendant un quart d'heure une table vacante, nous la trouvâmes dans le *boudoir* (c'est ainsi que l'on désigne la dernière salle, beaucoup plus petite que les autres, dont la décoration est tout-à-fait dans le style de ce genre de cabinet). Nous causions en attendant le demi-bol de punch que nous avions demandé. « Voilà, disais-je à M. Walker, un nouvel établissement qui ne peut manquer de prospérer, à en juger par la foule qui s'y porte.— Je suis d'un avis tout-à-fait contraire, me répondit-il. La curiosité est, de tous les désirs, celui que l'on satisfait le plus facilement, et qui se renouvelle le moins vite : une affluence de quelques semaines suffira pour l'épuiser ; et si, comme on le dit, et comme le punch que nous buvons le prouve, les liqueurs que l'on débite ici ne se distinguent que par la beauté du vase dans lequel on les sert, après avoir admiré ce brillant magasin d'orfévrerie, chacun retournera dans le café modeste où rien n'est riche, mais où tout est bon. Je dis plus (ajouta-t-il en prenant ses tablettes), et je vais vous prouver qu'une vogue soutenue ne suffirait pas pour assurer le succès d'une entreprise où les recettes ne peuvent jamais être en proportion avec les dépenses.» Je ne crois pas devoir entrer ici dans les détails d'un raisonnement en chiffres, dont le résultat, ex-

primé dans mon épigraphe, ne promet au café des Mille Colonnes qu'une existence de très-courte durée.

» La vogue, continua-t-il, est un être bizarre qui n'a ni père ni mère; elle naît d'elle-même, comme le champignon, sans semence et sans culture : témoin tous les miracles qu'elle a opérés à Paris depuis quarante ans. C'est toujours de l'obscurité que je l'ai vue sortir pour arriver à l'éclat, qu'elle envisage comme but, mais dont il est rare qu'elle se conserve comme moyen. Presque toutes les fortunes dont la vogue a été la source n'ont pas eu d'origine plus brillante que celle du parfumeur Dulac, que les chansons de Collé ont rendu si célèbre. Une très-jolie femme et d'excellens parfums, n'avaient pu achalander sa boutique. Il s'imagina de creuser de gros navets, et d'y faire germer des oignons de jacinthe et de tubéreuse. Une femme de la cour en orna son salon. Cette *niaiserie*, accueillie d'abord par le caprice, soutenue par la mode, devint bientôt une véritable fureur : Freneuse ne suffit pas à la consommation des navets que Dulac transforma en pots de fleurs, et l'auteur de cette admirable découverte en profita fort habilement pour assurer à sa femme, à sa boutique et à ses parfums, une vogue qui l'enrichit en peu d'années. »

De l'examen de la chose nous passâmes à celui des personnes, et, sous ce rapport, le café

des Mille Colonnes a pour le moment l'avantage particulier d'offrir le mélange des différentes classes de la société qui se partagent les autres cafés de la capitale. Le *café de la Régence* est depuis soixante ans l'asile des paisibles joueurs d'échecs; les rentiers vont au *café de Foi;* les politiques au *Caveau;* les officiers à demi-solde, au *café Lemblin*; les agens de change, au *café Tortoni;* les hommes de lettres, au *café Chéron*, etc. Ailleurs, on va pour se rencontrer; ici, l'on ne vient que pour voir; et ce plaisir, à la portée de tout le monde, amène au *café des Mille Colonnes* une foule de gens de tous les états, de tous les pays, étonnés de se trouver ensemble dans un même salon.

Le tems et l'espace que j'ai donnés ou perdus à décrire le théâtre ne m'en laissent pas pour faire connaître les acteurs, et les pièces à tiroir que j'y ai vu jouer. Je regrette surtout de ne pouvoir mettre sous les yeux de mes lecteurs la scène comique d'un marchand bijoutier, qui, sans autre cérémonie, est venu reprendre sur la tête d'une dame, à la table voisine de celle où nous étions, un peigne de diamans dont elle se parait, depuis deux ans, à crédit. Peut-être les exclamations échappées à cette dame, au milieu du tumulte qu'occasiona cette action un peu brutale, m'auraient-elles suggéré quelques observations piquantes dont j'aurais pu tirer la morale de mon Discours.

N° LV. — 7 *décembre* 1816.

LA CONCIÉRGERIE.

Tunc demùm horrisono stridentes cardine sacræ
Panduntur portæ.

VIRGILE, *Enéide*, liv. VI.

Les portes redoutables s'ouvrirent en roulant sur leurs gonds avec un bruit affreux.

On explique les rêves comme on explique tout ce qui passe l'intelligence humaine, par des hypothèses que l'expérience s'amuse à démentir. On dit que les rêves sont le produit d'une impression dominante, et que les choses qui nous ont le plus frappés dans le jour apparaissent à notre ame quand elle est en repos. Je nie le fait, du moins pour ce qui me regarde : mes songes habituels n'ont presque jamais d'analogie avec mes préoccupations de la veille ; je n'y vois le plus souvent qu'un jeu de l'imagination, une affection de l'esprit, nés d'un sentiment interne de soi-même, tout-à-fait indépendant des causes extérieures. Cette théorie (que je ne pousse cependant pas au point de croire qu'il y ait quelque chose de divin dans les songes) me conduit néanmoins à y chercher, au lieu de l'image

confuse et réfléchie du passé, une sorte d'inspiration pour l'avenir.

Souvent ce que j'ai rêvé me décide sur ce que je dois faire, et profitant de la disposition d'esprit où je me trouve en m'éveillant, l'occupation de ma journée n'est quelquefois que la conséquence d'un songe. Peut-être dira-t-on qu'on s'en aperçoit : la raillerie s'empare plus facilement du mot que de la pensée.

Quoi qu'il en soit, dimanche, après une soirée très-agréable, passée au milieu de femmes charmantes et d'hommes d'esprit, où l'on n'avait ni médit ni *politiqué*, je m'étais couché fort tard, et, sans aucune transition naturelle, mon esprit se trouva tout-à-coup assailli, en songe, des idées les plus graves et des images les plus tristes. Je ne sais en quel lieu ni à quel titre je me mis à pérorer devant un nombreux auditoire sur la jurisprudence *criminelle*. J'insistais particulièrement sur le supplice *préalable* de la prison qu'entraîne le soupçon du crime, et qui ne tombe, par conséquent que sur l'innocence, puisque tout prévenu doit être réputé innocent jusqu'à ce qu'il ait été jugé coupable. Comme on raisonne fort aisément en rêve, je prouvais, d'une manière irréfragable, que la preuve négative ou positive de presque tous les délits pouvait s'obtenir en trois jours, et qu'au moyen d'*assises* et de *jury* permanens il n'y aurait peut-être de nécessaire, dans les plus

grandes villes, qu'une simple prison de dépôt.

En me rappelant les idées que m'avait suggérées le sommeil, je les trouvai susceptibles d'un examen sérieux dont les développemens, par cela même qu'ils pourront me fournir la matière d'un volume, ne sauraient trouver ici leur place.

Ce projet de travail me fit naître le désir de visiter les prisons, en commençant par la seule que je consentisse à conserver avec la même destination qu'elle a aujourd'hui, c'est-à-dire comme maison de dépôt. Un autre motif d'un intérêt moins idéal me conduisit lundi matin à cette prison de la *Conciergerie*, dont le nom seul réveille de si profonds, de si terribles souvenirs. Je ne répéterai pas, sur l'origine de ce monument élevé sur les débris de l'ancien palais des rois, les observations déjà faites par *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin;* * et, sans m'arrêter dans le parvis du temple de la justice, je me présente à l'entrée formidable du gouffre où gémissent, en attendant, ses victimes.

Les terribles portes se sont ouvertes; j'ai courbé mon corps pour passer sous leur voûte, et me voilà, entre *ces deux guichets* où commence pour les condamnés l'empire de la mort. J'exhibe la permission dont je suis porteur, et l'un des gardiens de ce Tartare, armé d'un

* Voyez *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, t. IV. page 240.

trousseau de clefs énormes, s'offre pour me servir de guide à travers l'épouvantable labyrinthe.

Une grille de fer, en s'ébranlant avec effort, nous livre à regret le passage : nous parcourons un long corridor que des lampes éclairent aux deux extrémités, et qui nous conduit au *parloir*, où les personnes de l'extérieur sont admises à communiquer verbalement avec ceux des prisonniers qui ne sont point *au secret*. Que la justice des hommes est étrangère à la pitié! qu'elle est ingénieuse dans les moyens d'assurer sa vengeance! En accordant à un père, à un fils, à une épouse, la faveur de voir, d'entendre, pour la dernière fois souvent, le malheureux sur la tête duquel le glaive des lois est suspendu, on a multiplié les précautions d'une surveillance rigoureuse que la société réclame moins impérieusement peut-être que la nature ne les désavoue. L'espace grillé qui sépare les prisonniers des amis dont ils reçoivent la visite est tel qu'ils ont de la peine à distinguer leurs traits, qu'ils ne peuvent entendre leurs soupirs, et que l'expression la plus tendre et la plus secrète de leur sentiment doit en quelque sorte emprunter la voix publique pour arriver jusqu'à eux.

La chapelle, où tous les prisonniers se rassemblent le dimanche pour assister au service divin, est reconstruite à neuf; les femmes occupent une tribune grillée dans la partie supé-

rieure de la chapelle; les bancs des hommes sont distribués des deux côtés de la nef. Je ne pense pas que des armoiries, même celles de France, soient l'ornement le plus convenable qu'on ait pu choisir pour décorer l'autel.

Derrière cet autel, qu'assiégent les vœux tardifs du repentir, et qu'ont trop souvent arrosé les larmes de l'innocence, une espèce de portique, en voûte surbaissée, forme l'entrée d'un cachot consacré par le plus grand et le plus déplorable souvenir. C'est là que l'auguste Marie-Antoinette, précipitée du premier trône du monde, et victime des fureurs révolutionnaires, dont quelques lâches voudraient en vain rendre responsable la nation, qui les a pleurées en larmes de sang; c'est là, dis-je, que Marie-Antoinette vécut *soixante-deux jours*, en attendant l'arrêt exécrable d'un tribunal de bourreaux, aux yeux de qui tout était crime, excepté le crime lui-même.

Je n'examine point si la religion des souvenirs ne prescrivait pas de conserver à ce lieu sa primitive horreur; si le sentiment pieux qui doit y conduire ne regrette pas ce lit de sangles adossé contre une muraille humide, cette chaise de paille, cette table grossière, cette lucarne où venait expirer un rayon de jour, et jusqu'à ce modeste paravent qui séparait l'illustre prisonnière de cette troupe de gardiens chargés d'épier jusqu'à ses soupirs. Je contemple cette

étroite enceinte dans l'état où elle s'offre maintenant aux regards.

Les murailles, peintes en marbre gris, sont semées de larmes d'argent; vis-à-vis l'arcade par laquelle on entre s'élève un petit cénotaphe en marbre blanc, dont une des corniches en saillie sert d'autel pour dire la messe anniversaire du 16 *octobre*. L'une des inscriptions, écrite en latin, indique l'objet du monument, l'époque à laquelle il fut érigé, et le crime dont il retrace la mémoire; l'autre est un extrait de la lettre que la Reine écrivit à Mme Elisabeth la veille de sa mort.

Au fond du cachot, à l'endroit même où se trouvait placé le lit de l'infortunée princesse, on voit un portrait en pied de la Reine, en habit de deuil, aux deux côtés duquel sont déjà placés des cadres ovales qui paraissent destinés à recevoir les portraits de Louis XVI et de son angélique sœur. On a fermé l'ouverture qui communiquait à la salle dite du *Conseil*, où se tenaient les gardiens, et la fenêtre, agrandie, est maintenant ornée de vitraux de couleur, dont les reflets mélancoliques éclairent cette triste enceinte du jour le plus convenable.

Quels nobles et douloureux souvenirs viennent en ces lieux accabler ma pensée! Comment payer à la mémoire d'une auguste victime le tribut de regrets qu'elle impose à tous les cœurs? Comment évoquer cette ombre illustre sans lui donner pour cortége cette foule géné-

reuse des femmes qui l'ont précédée ou suivie sous ces horribles voûtes, où le même démon des discordes civiles les avait conduites? Je vois apparaître à-la-fois l'héroïque Charlotte Corday, la courageuse épouse du faible ministre Roland, la jeune et belle princesse Joseph de Monaco, la vénérable maréchale de Mouchy, la vertueuse sœur du libraire Gatey, modèle de dévouement et d'amitié fraternelle; l'épouse charmante du fougueux Camille-Desmoulins; l'intéressante Cécile Renaud; cette adorable famille de l'immortel Malesherbes, Mmes de Sénosan, de Rosambo, de Chateaubriand, et tant d'autres femmes, éternel honneur d'un sexe dont l'admiration et la reconnaissance des Français doivent à jamais consacrer les vertus.

En continant à parcourir, avec mon guide, les détours de cet antre de la justice où l'on peut pénétrer impunément, il me montra la porte de fer de ces cachots connus sous le nom de *Grand-César*, et qu'on ne peut comparer, d'après sa description, qu'à la boîte de Pandore, dont on n'aurait laissé sortir que l'*espérance.*

J'ai peut-être vécu trop long-tems hors de la société pour bien apprécier ses droits; mais il me semble que ceux de la nature sont plus sacrés encore; il me semble que la justice elle-même ne devrait pas être étrangère à la pitié, à ce mouvement du cœur aussi naturel que ce-

lui qui le fait battre et palpiter. Nous ne paraissons quelquefois supporter les maux des autres que parce que nous n'en avons pas l'idée. Quel homme sensible, instruit des souffrances physiques et morales qu'endure un prisonnier détenu sur la prévention d'un crime capital, pourrait ne pas croire qu'il a déjà subi sa peine (s'il est reconnu coupable) au moment où il reçoit sa condamnation ? Que sera-ce donc, s'il est innocent ? Quels dédommagemens recevra-t-il pour ces heures, pour ces siècles d'angoisses, pour ces tortures de l'esprit et du corps auxquelles il s'est vu dévoué, et dont sa conscience irréprochable ne lui permet encore d'envisager le terme qu'en tremblant ? On a représenté la justice tenant un glaive d'une main et une balance de l'autre ; hélas ! si le glaive épouvante le criminel, la balance n'effraie pas moins l'innocent : en effet, combien n'a-t-on pas vu de juges plus coupables que les accusés, et de condamnations plus criminelles que les délits ? Combien de fois la justice ne s'est-elle pas méprise en saisissant sa proie ?....

Ces tristes réflexions, qui se présentaient si naturellement à mes esprits à l'aspect des objets dont j'étais environné, ne sauraient cependant m'empêcher de convenir (lorsque je compare ce que j'ai vu jadis à ce que je vois aujourd'hui) que le régime des prisons, en général, et particulièrement celui de la Conciergerie, n'ait subi

d'heureuses réformes; que les progrès de la raison et de l'humanité (qui ne sont autres que ceux des lumières) ne s'y fassent sentir, à plusieurs égards : de monstrueux abus ont été détruits; la justice s'y montre sous des formes moins effrayantes, et ses derniers agens eux-mêmes n'ajoutent plus à la rigueur de leurs fonctions cette brutale férocité qu'ils mettaient à les remplir. Là, comme ailleurs, sans doute, beaucoup de bien reste à faire; il se fera : ce qu'un siècle commence, un autre l'achève. Si les institutions humaines se perfectionnent quand les mœurs ne font que changer, c'est que les premières ont pour elles le bénéfice du tems qui manque aux autres. » Les malheurs de la vertu et les succès du vice (ai-je lu quelque part) ne prouvent qu'une chose : la brièveté de la vie. Donnez du tems à l'homme vertueux et au scélérat, chacun recevra, même sur la terre, sa récompense ou sa punition. »

N° LXVI. — 16 *décembre* 1816.

PARIS DANS UN SALON.

..... *Veras hinc discere voces.*
HOR., *Art poét.*

Faites parler à chacun son langage.

« MADAME, je suis très-vieux; j'ai beaucoup voyagé; cependant, j'ai rencontré dans mes courses peu de choses et encore moins de gens extraordinaires. Vous êtes sur la liste des curiosités qui me restent à voir : je vous demande donc la permission de me présenter chez vous. J'aurais pu m'y prendre, pour l'obtenir, d'une façon un peu plus conforme à l'usage; mais je crains les lenteurs, et j'ai de bonnes raisons pour ne pas remettre mes plaisirs au lendemain.

» J'ai l'honneur de vous saluer. »

L'HERMITE DE LA GUIANE.

Lundi, 9 décembre.

« MONSIEUR, je ne suis pas moins curieuse que vous et vous étiez aussi sur ma liste. Un homme qui a vécu si long-tems parmi les sauvages a peut-être trouvé le secret de réunir

en société cinq ou six gens de bien qui se conviennent : c'est une question sur laquelle je serais bien aise d'avoir votre avis. Je suis chez moi tous les soirs jusqu'à onze heures : j'aurai beaucoup de plaisir à vous y recevoir. »

ADOLPHINE DE VOLSANGE.

Mardi matin, 10 décembre.

Il y avait long-tems que j'avais le désir de connaître Mme de Volsange. Un de ses parens m'avait promis de me présenter chez elle; mais il différait toujours. J'ai craint que cette dame, qui ne tient pas en place, ne quittât Paris, un beau jour en me laissant le regret d'avoir perdu une occasion difficile à trouver pour qui n'a pas le tems de l'attendre. Je pris en conséquence le parti d'écrire le billet que l'on vient de lire. La réponse que je reçus le lendemain me permit de faire ma visite le jour suivant.

J'allais voir une femme que je regarde comme la merveille de son sexe, et je m'étais fait une si haute idée de son esprit, que je devais être naturellement en défiance du mien. Je me souvins fort à propos de mon rôle d'observateur, et je me promis de me retrancher, au besoin, dans cette gravité silencieuse dont on se sert assez souvent comme plus d'une femme se sert de certain *corset menteur* pour voiler, en les supposant, des charmes qui n'existent pas.

J'arrivai au moment où l'on sortait de table;

Mme de Volsange causait bas avec quelqu'un, dans l'embrasure d'une croisée, et avant qu'elle se fût aperçue de ma présence, j'eus tout le tems de me rendre compte de la première impression que me faisait la sienne. Je la trouvai, de sa personne, tout autre qu'elle ne m'avait été représentée, et je me confirmai dans l'opinion que l'envie prend ses dédommagemens où elle peut, et qu'elle abuse étrangement des concessions qu'on est quelquefois obligé de lui faire. Comme la peinture commence par fixer les traits qu'elle imite, il est probable que le portrait de Mme de Volsange ne serait pas celui d'une jolie femme; mais il y a des figures qu'on ne peut, sans les rendre méconnaissables, séparer du mouvement qui les recompose, et des gens, comme dit Addisson, *qu'il faut entendre pour les voir*. Mme de Volsange est de ce nombre.

Elle me fit un accueil plein d'obligeance, et parut oublier pour un moment l'espèce d'antipathie qu'elle a pour la vieillesse. Le cercle n'était encore composé que de cinq ou six personnes, toutes intimes, à l'exception de moi. Après quelques complimens d'usage, auxquels je répondis avec une gaucherie que mon âge et mon caractère pouvaient heureusement faire prendre pour de la franchise, Mme de Volsange me parla de mes voyages, et m'engagea, sans que je m'en aperçusse, dans le récit de mes aventures. Je n'ai jamais vu écouter avec tant d'es-

prit. J'échappai néanmoins au piége qu'elle tendait, avec beaucoup d'art, à mon amour-propre; et par quelques propositions mal sonnantes à mon oreille, sur les limites de l'esprit humain, je l'amenai à s'emparer de la conversation, dont elle me faisait trop généreusement les honneurs. « Je vous entends, me dit-elle, vous placez notre ame dans notre corps, comme un écureuil dans sa cage, où il croit faire d'autant plus de chemin qu'il va plus vite, et ne s'aperçoit pas qu'il se fatigue sans changer de place. — C'est ce que je pensais, Madame, sans pouvoir l'exprimer aussi bien. Il me semble qu'en tout genre, les idées utiles ont été les premières connues, et je suis bien tenté de croire qu'il n'existe, au-delà, que singularité, écart d'imagination, erreur, et tout au plus raffinement frivole. — D'où il suivrait, reprit Mme de Volsange avec vivacité, que les premières sociétés seraient les plus parfaites, que les premiers essais en tout genre atteindraient la perfection à laquelle il est permis aux hommes de prétendre, et que les habitans de Paris ou de Londres n'ont, sur la plus misérable peuplade de la Nouvelle-Hollande, que l'avantage de quelques *raffinemens frivoles*. Ce raisonnement, je vous en fais juge, M. l'Hermite, ne vous paraît-il pas à vous-même un peu sauvage? »

Je ne cédai le terrain que pied à pied, pour me ménager un plaisir dont je jouissais pour la

première fois, celui d'entendre une femme discuter avec une force de logique entraînante, avec une éloquence pleine de charme et de conviction, les questions de la plus haute philosophie, qu'elle traitait véritablement, en paraissant les effleurer.

On parla successivement de littérature, d'arts et de spectacle; sur tous ces points, Mme de Volsange professe une doctrine *insolite*, où son esprit la sert mieux qne sa raison. En partant du principe général d'une perfectibilité sans bornes, on arrive nécessairement, de conséquence en conséquence, à regarder les règles comme ces fossés dont on entoure une prairie, pour y enfermer les troupeaux. Les bœufs, les moutons y restent; mais l'obstacle n'arrête pas le coursier qui le franchit. La discussion qui s'éleva sur ce sujet a long-tems occupé les esprits des deux côtés du Rhin; depuis trois ans de plus graves intérêts ont occupé l'Europe, et la querelle littéraire des *réguliers* avec les *romantiques* a été abandonnée pour des débats plus sérieux : il serait à souhaiter que le moment fût arrivé de la faire revivre !

Quoi qu'il en soit, cet entretien, qui me donna de Mme de Volsange une idée supérieure encore à celle que j'en avais conçue, fut interrompue par l'arrivée successive de personnes de tout rang, de tout état, de toute opinion, que cette dame a trouvé le moyen, sinon

de réunir, du moins de rassembler chez elle, par un charme directement opposé à celui qu'on éprouvait en entrant dans le château d'*un certain baron* de la connaissance de Voltaire : les fous deviennent presque raisonnables en entrant dans le salon de Mme de Volsange.

La première personne que l'on annonça, ou plutôt qui s'annonça elle-même par le contraste de son titre et de sa figure, était ce M. de Villejuif, qui n'a d'autre raison de se croire appelé à tout, que d'avoir l'impudence de tout entreprendre : on n'a cependant pas encore déterminé bien au juste s'il entre plus d'orgueil que d'ignorance dans son ambition. Mme de Volsange l'appelle le *Sosie des négociations*, parce qu'il y marche dans l'ombre, sa lanterne sourde à la main, et qu'il finit toujours par se ranger du côté de *l'Amphytrion où l'on dîne.*

Un moment après lui se présenta (en jetant une fourrure sur le bras d'un grand homme qui venait derrière elle, et qui n'était pas son laquais) une petite dame, d'une laideur à prétention : je l'entendis nommer Mme Nosaguet, et je m'aperçus qu'on se mit à chuchoter en la voyant paraître.

« Eh bien! ma chère (dit-elle pour premier mot à la maîtresse de la maison, à qui ce ton familier ne parut faire aucun plaisir), où en sommes-nous de la politique ? — C'est à vous qu'il faut faire cette question, répondit Mme de

Volsange; car vous en changez quelquefois. Je dois croire cependant que vous êtes enfin fixée, et que je vous retrouve aujourd'hui telle que je vous ai vue, il y a quinze jours, bonne et franche royaliste. — Eh bien! point du tout; je suis *ultrà*, ma chère, puisqu'il faut vous le dire. — C'est étonnant; je croyais M. Dorneuil si raisonnable!... — Bah! voilà plus d'un mois qu'il ne vient plus bâiller chez moi! » La petite dame feignit de se méprendre sur la cause du rire général qu'avait excité la réflexion de Mme de Volsange, et que sa réponse avait fait redoubler.

Partout ailleurs on eût été surpris de voir arriver ensemble deux hommes de goûts, de mœurs, d'opinions, de langage aussi différens que MM. d'Amblère et Sannin. Le premier, taillé en pleine roche féodale, ne parlant qu'avec respect de lui-même, et convaincu, par tradition, que l'épée *de chevet* qu'il porte à son côté, les jours de gala, est de la même trempe que celle de Charlemagne; l'autre, ennemi des préjugés gothiques qu'il poursuit quelquefois jusque dans l'asile où ils se retranchent avec le plus de confiance; toujours au moment d'abuser des avantages que lui donnent ses adversaires lesquels peuvent à leur tour se faire contre lui une arme de l'exagération où il se laisse trop facilement emporter.

En voyant apparaître comme deux fantômes

M. de Monteauroche et sa longue épouse, je me demandai à quel pays, à quelle époque appartenaient ces deux figures, dont les analogues ne pourraient se retrouver qu'au Musée de la rue des Petits-Augustins. Il y avait dans la réception qu'on leur fit quelque chose qui tenait du sentiment qu'on éprouve à l'aspect de ces gravois amoncelés dans un jardin de mauvais goût, pour y figurer de nobles ruines.

Pour en faire mieux ressortir l'étrange ridicule, arriva, presqu'en même tems, la brillante comtesse de Flavière, parée de toutes les grâces, de tous les charmes de l'esprit et de la figure; en un mot, modèle achevé des Françaises, telles qu'on aime à se les représenter les jours où le hasard ne vous a pas offert trop d'exceptions.

Parmi les hommes introduits dans cette maison, sous le nom d'hommes de lettres, deux ou trois devraient se contenter du titre d'hommes de plumes; du moins, tout en blâmant l'usage qu'ils en font, ne pourrait-on pas nier le parti qu'ils en tirent?

Si, depuis long-tems, je n'étais bien convaincu que toutes les opinions sincères sont respectables, j'aurais été forcé de reconnaître cette vérité, après avoir entendu la profession de foi politique de deux hommes, également estimables par le rang qu'ils occupent dans le monde, par la noblesse de leur caractère et l'intégrité de leur vie. L'un (M. de Florency),

profondément affligé des malheurs publics et particuliers qu'ont produits nos discordes civiles (dont il s'obstine à voir la source dans les principes d'une sage philosophie, qu'il a professés lui-même autrefois), se déclare maintenant l'apôtre du pouvoir absolu et de l'intolérance religieuse ; en vain lui montrez-vous, à d'autres époques, des crimes, des désastres plus terribles que ceux qu'il déplore, engendrés par ces mêmes pouvoirs qu'il invoque : tel est l'empire de certaines erreurs sur ce vertueux fauteur du despotisme, qu'elles éteignent sa raison et le rendent incapable de reconnaître et d'entendre la vérité.

Son antagoniste, au contraire, a passé stoïquement à travers les débris sanglans dont la révolution a semé sa route. Victime de toutes les factions, descendu par miracle de deux échafauds où il devait laisser sa tête, à peine peut-on lui arracher l'aveu que la liberté a ses abus, que la démocratie a ses bornes. M. Desparville ne sort jamais de la république idéale qu'il s'est créée, où tout est beau, tout est bon, tout est juste : il est fâcheux qu'il n'en donne que lui pour preuve. Chaque fois que Mme de Volsange le voit, elle lui demande des nouvelles de son utopie.

Après avoir introduit sur cette scène brillante quelques-uns des principaux personnages, je m'aperçois que l'espace me manque pour faire

agir et parler cet différens interlocuteurs : je regrette surtout de ne pouvoir, en rappelant les divers sujets de conversation que l'on effleura dans cette soirée, donner nne idée des vérités, des erreurs, des préjugés, des travers et des préventions aujourd'hui le plus à la mode. J'aurais voulu surtout montrer au milieu d'un cercle d'hommes distingués pour la plupart, une femme non moins supérieure par l'étendue de ses lumières, par la variété de ses connaissances, que par l'originalité piquante et la grâce irrésistible de son esprit.

N° LXVII. — 25 *décembre* 1816.

ÊTRE ET PARAITRE.

TROISIÈME PROMENADE NOCTURNE.

. . . . . *Ætatem aliam, aliud factum convenit.*
PLAUTE, *le Marchand.*

Conduisez-vous selon votre âge.

Il était minuit : je suivais en dormant le boulevart Caumartin, lorsque j'avisai une fort belle maison, brillamment éclairée. Une fenêtre ouverte laissait voir l'intérieur d'un salon où je remarquais beaucoup de mouvement : on y jouait, on y faisait de la musique, et on y dansait tout à-la-fois.

Le maître de ce logis est sans doute un de ces heureux du jour pour qui le plaisir est la grande affaire de la vie, et qui ne sont occupés que des moyens de dépenser une fortune immense dont ils n'ont eu que la peine d'hériter : c'est ce dont je m'assurerai dans un instant. Dans une assemblée où je ne comptais pas moins de vingt hommes dans la fleur de l'âge, j'étais un peu surpris de voir une douzaine de jeunes personnes

charmantes, réduites, faute de danseurs, à former entre elles une maussade contredanse qui n'avait que des vieillards pour spectateurs. Que faisaient donc les jeunes gens? Ils jouaient; ils se pressaient autour d'une table d'*écarté* (jeu d'antichambre que la mode, depuis quatre ou cinq ans, a introduit dans le grand monde.)

Je m'étais approché d'une table de *reversi*, dont chacun des joueurs me donnait une idée différente et pourtant complète de la figure sous laquelle on pourrait peindre la passion du jeu.

Cette partie se composait d'un seul homme et de trois femmes. L'une d'elles, la plus grande, était placée de manière à communiquer avec trois tables : elle jouait au *reversi* à l'une, elle pariait à l'*écarté* à l'autre, et conseillait au *whist* à la troisième; elle avait pour *vis-à-vis* une petite dame qui ne connaît, à ce qu'elle assure, que l'amour maternel que l'on puisse raisonnablement comparer à l'amour du jeu. La vue d'un *quinola* fait sur elle l'effet qu'*Hippolyte* produisait sur *Phèdre*; à son aspect elle se sent à-la-fois *et transir et brûler*; il est douteux que la personne qu'elle a le plus aimée au monde ait jamais obtenu d'elle un regard aussi tendre que celui qu'elle jette sur cet adorable *valet de cœur*, s'il se présente convenablement accompagné. La troisième, que je reconnus pour la maîtresse de la maison, pouvait se comparer à César (*dictant à quatre en*

style différent) : elle avait à-la-fois le cœur au jeu, l'œil à la danse, l'oreille à la musique, et l'esprit à la conversation.

Ces personnes se disaient amies intimes; à l'amertume de leurs réparties, au plaisir que la peine de l'une causait aux autres, aux témoignages de malveillance qu'elles se donnaient réciproquement, j'aurais pu les croire ennemies mortelles. Dans cette partie, la fortune s'était déclarée pour le trio féminin, qui ne se piquait pas de générosité pour le vaincu : celui-ci, dont le sang-froid apparent était le dernier effort de la politesse, se contentait de répéter avec une humeur d'autant plus risible qu'elle était plus concentrée : « *Je n'aurai certainement plus l'honneur de faire la partie de ces dames.* »

J'avais fait vingt fois le tour du salon sans pouvoir deviner quel était le maître de la maison, lorsque je m'avisai de monter un petit escalier qui me conduisit dans un corps-de-logis séparé, dont chaque pièce, tapissée de registres, m'apprit que j'étais chez un négociant; à l'extrémité du couloir qui sépare les bureaux, que je traversai, je trouvai dans un modeste cabinet, faiblement éclairé par une lampe couverte, le chef de cette grande maison, en robe de chambre, achevant son courrier du lendemain. Je m'aperçus alors que je n'étais pas chez *un de ces heureux du jour, pour qui le plaisir est l'unique affaire :* cet habile commerçant, dont

l'active industrie devient une source de richesse pour l'état, est l'artisan d'une fortune acquise par le travail, augmentée par l'économie, garantie par la probité : il fait jouir tout ce qui l'entoure d'une opulence dont il connaît tout le prix, et dont il réserve aux autres les avantages.

Je sortis de cette maison par le jardin, et, de terrasse en terrasse, j'arrivai en face d'un hôtel, où s'arrêtait une voiture élégante : un laquais en livrée descend, frappe doucement à la porte, et vient ouvrir la portière de la voiture : j'en vois sortir, appuyé sur le bras de son laquais, un petit-maître suranné, en faveur duquel *Acerbi*, *Léger* et *Caron* avaient employé leurs talens et réuni leurs efforts,

Pour réparer du tems l'irréparable outrage.

Une fois en équilibre sur le pavé, l'Adonis majeur dit quelques mots à l'oreille de son domestique, passa le plus vite qu'il put devant la loge du portier, et trouva au bas de l'escalier son valet de chambre qui l'aida à monter dans son appartement; je le suivis de près, et j'entrai *incognito* sur ses talons.

Il se jeta dans une bergère, et, sans parler, fit signe à son valet de chambre de lui donner à boire : celui-ci avait eu soin de préparer le verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, qu'il s'empressa de présenter à son maître.

Pendant que M. de Florville buvait tout dou-

cement en reprenant haleine, mons Germain, véritable valet de comédie, lui disait en procédant à la toilette de nuit : « Monsieur a passé une bonne journée, je le parie? Je lui trouve la physionomie rayonnante, le regard vif, un certain air de triomphe. — Vraiment, tu trouves, Germain? cependant, mon rhumatisme me fait horriblement souffrir. — Monsieur ne se ménage pas assez ; il abuse des dons que la nature lui a prodigués. — Tu as peut-être raison, Germain; mais que diable veux-tu? un souper exquis, des vins parfaits, des femmes charmantes!..... La comtesse de V***, belle à miracle! un jeu d'enfer!.... comment résister à tout cela?.... Ce pauvre Dorlange crève de jalousie..... Donne-moi mes pastilles; tu feras bassiner mon lit. Si j'allais avoir ma fluxion!...... Germain, du coton pour mettre dans mes oreilles!.... Je sens ma douleur!.... — Monsieur a peut-être oublié qu'il avait ce soir un rendez-vous chez Eugénie, la petite danseuse? — Ecoute donc, Germain; on n'est pas de fer, et puis..... je n'étais pas en fonds...... Trois cents louis que j'ai perdus me gênent un peu; mais, comme j'avais confié ma bonne fortune à dix ou douze amis intimes, j'ai pris mes précautions contre la médisance. Eugénie demeure à quelques portes de la maison où je viens de souper avec Dorlange, Belmont et Forlis : en rentrant, j'ai donné ordre à mon cocher d'aller se placer

à la porte d'Eugénie ; Lafleur a ses instructions; et quand ces messieurs l'interrogeraient, les choses n'en iraient que mieux. — Supérieurement imaginé, Monsieur !.. . » Pendant ce dialogue, Germain avait achevé de déshabiller son maître; une calotte de flanelle, entourée d'un madras, remplaçait la perruque à la Titus ; revêtu d'une robe de chambre et d'un large pantalon de molleton, monsieur avait ôté le vêtement nécessaire dans lequel était restée une partie de son embonpoint. Dans cet état, notre homme à bonnes fortunes me parut un homme de soixante ans au moins, à en juger par ses yeux éteints, son teint livide, et la subite alliance de son nez avec sa lèvre inférieure, causée par je ne sais quel déplacement.

Tout étant terminé, le merveilleux Florville ressemblait parfaitement à Don Quichotte en déshabillé; il passa de son cabinet de toilette dans sa chambre à coucher, et se mit dans son lit bien chaud, en recommandant à Germain de répondre à tout venant, le lendemain matin, de manière à faire croire qu'il n'était pas rentré de la nuit, et lui ordonna surtout de ne laisser pénétrer personne avant que sa toilette fût complètement achevée. Florville a beau faire, me disais-je, on n'est plus dupe de son manége; il n'y a plus que lui qui ne sache pas son âge......

En sortant de chez ce ci-devant jeune homme,

je vis descendre une échelle de corde d'une fenêtre qu'on avait ouverte avec une précipitation mystérieuse. Me voilà dans la chambre à coucher d'un beau jeune homme de vingt ans, aux trois quarts déshabillé, qui se hâte de fixer l'échelle à son balcon, et referme doucement la fenêtre, parce qu'il entend quelqu'un approcher; sa porte s'ouvre, et je vois paraître un vieux domestique, porteur de la physionomie la plus honnête. Notre jeune homme s'assied, pose sa tête dans ses deux mains, en se plaignant de la violence de sa migraine. « Monsieur, voici du thé que madame votre mère vous envoie, dit le bon vieillard en mettant un plateau sur la table; dans un instant elle viendra savoir comment vous vous trouvez. — Qu'elle n'en fasse rien, mon cher Bertrand, je tombe de sommeil; je vais prendre une tasse de thé et me mettre au lit. » (En disant cela il se couche). « Bertrand, va dire à ma bonne mère de ne pas s'inquiéter, et surtout de ne pas troubler mon repos. » A ce mot de repos, Bertrand sourit d'un air malin, présente une seconde tasse de thé au jeune homme, et se dispose à sortir. « Bonsoir, mon ami, laisse-moi dormir maintenant. — Si je veillais auprès de vous? — A quoi bon? interrompt le jeune homme avec impatience. — Qui sait, Monsieur... — Me laisserez-vous dormir, enfin? — Bonne nuit, Monsieur... » En disant ces mots,

le malin vieillard sort en fermant la porte à double tour.

« Ferme, ferme la porte, dit le jeune homme en se précipitant de son lit et en poussant le verrou, moi je sortirai par la fenêtre. La nuit est sombre..... superbe, en vérité! on n'y voit rien à dix pas. Heureusement, je n'ai eu besoin de confier mon secret à personne. Oh! ma belle maîtresse, rien ne peut compromettre ton repos ni troubler mon bonheur! »

Dire ces mots, faire une toilette de circonstance, mettre une épée sous son bras, s'envelopper d'un manteau, descendre ou plutôt franchir en trois sauts l'échelle de corde, tout cela fut l'affaire d'un moment. Je fus aussi leste que lui. Je remarquai dans ce moment un joli épagneul, qui, sans japper, vint caresser le jeune homme, et repartit en courant comme un messager de bonne nouvelle. Le silence de ce chien si bien instruit, son manége, sa course subite, tout me fit présumer que ce n'était pas la première fois que l'échelle jouait son rôle. Marchant avec précaution et retenant son haleine, le jeune homme se coula doucement le long d'une charmille élevée qui aboutissait à un superbe rez-de-chaussée, dont toutes les persiennes paraissaient fermées. Au travers de l'une d'elles, on apercevait cependant une faible lumière; le jeune homme s'approcha, et la persienne, cédant sans résistance et sans bruit,

me laissa voir. . . . .

« Quel contraste! me disais-je en reprenant le chemin de mon logement, dont je n'étais sorti qu'en idée. Florville se donne autant de mal pour faire croire à ses bonnes fortunes, que ce jeune homme pour cacher la sienne. Ce dernier a trop d'amour pour songer aux jouissances de l'amour-propre. »

N° LXVIII. — 1er *janvier* 1817.

LES HOMMES ET LES MAISONS.

L'immortalité est une espèce de vie que nous acquérons dans la mémoire des hommes.

DIDEROT.

Un redoutable instant nous détruit sans réserve ;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir :
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.

Mad. DESHOULIÈRES.

CAMPOS ubi Troja fuit (les champs où fut Troie). Il y a dans ces mots si simples un charme mélancolique qu'on ne peut définir, mais que l'on sent naître, pour ainsi dire, avec les pensées de gloire et de destruction qu'ils réveillent. Le tems travaille sans relâche à détruire la mémoire des êtres que la sagesse humaine doit tendre à conserver. L'homme est certainement une faible créature ; mais cette créature est susceptible de perfectionnement et de tous les moyens que l'on peut employer pour la rendre meilleure, le plus sûr est de lui mettre incessamment sous les yeux les exemples qu'elle doit suivre, et même ceux qu'elle doit éviter. Rappeler de grands noms, c'est exhumer de grands

talens, de grandes vertus, ou de grands crimes : la renommée est le miroir des âges ; elle réfléchit l'image des hommes illustres et *les met* (comme disait un célèbre aveugle de naissance) *en relief hors de la tombe ;* mais l'imagination elle-même est dans la dépendance des sens. Comme la flamme, elle s'éteint dans le vide et cherche à s'attacher à quelque objet matériel qui l'alimente : la pierre du tombeau qui renferme la cendre d'un héros, la maison qui fut habitée par un grand homme, le meuble dont il fit usage, en disent plus à la pensée que tous les monumens historiques élevés à sa mémoire...

Le besoin de conférer, avant d'entamer un procès, avec un très-haut et jadis très-puissant seigneur, avait conduit mon ami Walker à Auteuil, où M. le comte D*** s'est retiré depuis quelque tems pour faire pièce à la cour, qui n'a pas l'air de s'en apercevoir. J'avais accompagné Walker dans sa course *extrà muros :* depuis une demi-heure nous arpentions le village d'un bout à l'autre, en nous étonnant de ne pouvoir trouver une personne dont le nom a figuré avec tant d'éclat dans *l'Almanach Royal.* Fatigués de nos recherches, nous leur donnâmes un autre but, et nous allâmes visiter la maison de Boileau. Le premier paysan à qui nous nous étions adressés nous l'avait indiquée, sous le n° 8, dans la rue qui porte son nom.

Cette maison de campagne est maintenant

occupée par une famille étrangère. (Je connais un pays où il serait plus facile à un Français de louer le palais de Kensington que la petite maison de Stratford, où naquit et mourut Shakespeare.)

Les maîtres n'étaient point encore levés; le jardinier, qui s'appelle encore *Antoine*, nous permit de faire le tour du jardin,

> *Où son prédécesseur*, industrieux génie,
> Sut si bien exercer l'art de la Quintinie.

Nous nous arrêtâmes au pied de quelques arbres contemporains du poète, et nous croyions le voir

> Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
> De paroles en l'air, par élans envolées,
> Effrayer les oiseaux perchés dans ses allées.

Une cloche qui se fit entendre fut pour nous le signal d'une retraite précipitée; nous sortîmes en regrettant de ne pouvoir examiner plus en détail ce Tivoli de l'Horace français.

En retournant à Paris, nous trouvâmes dans le petit pélerinage que nous venions de faire le sujet d'un entretien inépuisable.

« Les lieux qu'ont habités les hommes célèbres (disais-je à mon compagnon de route) excitent les grandes pensées, les nobles souvenirs; on a fort bien comparé la renommée qu'ils laissent après eux à ces précieuses essences qui remplissent l'espace et s'évaporent difficilement.

» — Je partagerais plus volontiers votre en-

thousiasme, me répondit-il, si j'avais remarqué que vos hommes célèbres fussent un peu plus souvent nés pour le bonheur de l'humanité ; mais en songeant qu'une grande partie d'entre eux n'ont de célébrité que celle de *Sylla*, d'*Alcibiade*, ou d'*Erostrate ;* que la plupart de autres ont mis leurs vices sous la sauve-garde de leurs talens; je ne sais pas, à vous parler franchement, si l'on ne ferait pas tout aussi bien d'enterrer avec eux leur mémoire : les exemples d'*Alexandre* et de *César* ont fait beaucoup de conquérans ; combien compte-t-on de sages, de monarques, formés sur les modèles de *Socrate* et de *Marc-Aurèle*? — Je suis d'un avis tout-à-fait contraire au vôtre : le bon usage du passé est le patrimoine du présent ; je vois qu'on se trompe rarement aux réputations qui ont passé au creuset de la tombe ; les vertus en sortent plus pures, les talens plus brillans, les vices plus odieux. On a vu quelquefois chercher des excuses parmi ces derniers ; mais c'est toujours parmi les autres qu'on cherche des modèles ; et comme on peut être impunément juste avec les morts, il n'y a, dans la mémoire des hommes, de prescription ni pour le crime, ni pour la vertu ; d'où je conclus qu'il n'y a de dangereux que les mauvais exemples vivans..... »

Cette discussion pouvait suffire à une route beaucoup plus longue. Quand nous arrivâmes à Paris, nous étions cependant tombés d'accord

sur ce premier point, qu'on peut assigner avec assez de justesse le degré de gloire auquel une nation est parvenue, ou peut parvenir, par le respect qu'elle porte à la mémoire de ses grands hommes.

M. Walker a renoué hier matin, d'une manière assez plaisante, cet entretien, dont j'avais depuis deux mois oublié totalement l'objet. Il est venu me prendre en voiture pour faire des visites indispensables à *des gens de connaissance;* et, sans vouloir s'expliquer davantage, il m'a invité, en riant, à me munir de cartes de visite, attendu qu'il était probable que nous ne trouverions personne au logis. « Il est juste que nous commencions par les gens de cour, » ajouta-t-il en donnant l'ordre à son cocher de nous conduire au faubourg Saint-Antoine, dans la rue du *Petit-Musc*. Je n'entendais encore rien à cette plaisanterie; elle me fut expliquée lorsque nous descendîmes de voiture, en face de l'ancien couvent des Célestins. « Nous voilà, me dit-il, au *Palais Saint-Paul*, que Charles V appelait *l'hôtel solennel des grands ébatemens.* » Nous n'avions qu'un pas à faire pour nous trouver à la Place-Royale, sur l'emplacement de ce *palais des Tournelles*, où Jean, *duc de Bedfort*, sous le nom de régent, suscitait, au profit de l'Angleterre, les troubles des Armagnacs et des Bourguignons, qui désolaient alors la France. Henri II fut le dernier roi qui habita le palais

des Tournelles, que Charles IX fit démolir.

Walker, qui sait par cœur son *Sauval* et son *Piganiol de la Force*, m'a montré, au coin de la rue des Tournelles, l'endroit où se battirent en duel *Quélus*, *Maugiron* et *Livarotte*, contre d'*Entraignes*, *Riberac* et *Schomberg* : je lui sais plus de gré de m'avoir fait voir, dans la même rue, à peu de distance l'un de l'autre, les hôtels qu'ont habités Mme *de Sévigné* et *Ninon de l'Enclos*.

Il m'a fait remarquer dans la rue de *Lesdiguières*, en face de la rue de la Cerisaie, les deux maisons bâties sur l'emplacement de l'hôtel du connétable Lesdiguières, où logea le czar *Pierre-le-Grand*, en 1717, lors de son voyage en France.

Je dois me contenter, pour le moment, de transcrire ici, sans suite et sans ordre, quelques notes que j'ai recueillies dans le cours de cette *promenade pittoresque*, dont je sens qu'il serait facile, après beaucoup de courses et de recherches, de faire un livre d'un grand intérêt.

— C'est dans la maison n° 9, rue *Basse-des-Ursins*, en la Cité, que demeurait le poète Racan, dont *les Bergeries* ne sont pas sans mérite, au jugement du sévère Boileau.

— *Diane de Poitiers* habitait l'hôtel *Barbette*, sur le terrain duquel on a bâti la rue qui porte aujourd'hui le nom des *Trois-Pavillons*.

— On montre encore dans une grande et vieille masure, près la rue des fossés-Saint-Ger-

main, au coin des rues Jean-Tison et Bailleul, la chambre qu'occupait la belle *Gabrielle*.

— Le savant et malheureux *La Ramée* (que l'on s'obstine à appeler *Ramus*), l'une des *trente mille victimes* de la Saint-Barthélemy, demeurait au collége de Lizieux, rue *Saint-Jean-de-Beauvais*.

— Le thaumaturge *Nicolas Flamelle* est mort (et ressuscité, s'il faut en croire Paul Lucas) dans la rue des *Boucheries-Saint-Germain*.

— Le célèbre amant d'*Héloïse* avait, pour la forme, un appartement rue du *Fouarre*; mais on était plus sûr de le trouver dans le cloître Notre-Dame, où le chanoine Fulbert logeait avec sa nièce.

— *Jeanne d'Arc* fut blessée à la butte Saint-Roch.

Philippe-le-Bon, roi de Navarre, et *Charles-le-Mauvais*, duc de Bourgogne, avaient leurs hôtels dans la rue des *Quatre-Vents*, qui se nommait alors rue de *Combalet*.

— Le fameux bureau d'esprit, connu sous le nom d'*hôtel Rambouillet*, se tenait rue *Saint-Thomas-du-Louvre*.

— Le maréchal de *Turenne* avait sa demeure à l'hôtel de la Rochefoucauld, bâti par Marguerite de Valois, dans la rue de *Seine*.

— C'est dans la rue de *Varennes* qu'habitait le maréchal de *Biron*, que l'amitié de Henri IV ne put sauver de l'échafaud.

—*Scarron* et *sa femme*, depuis Mme de Maintenon, occupaient deux petites chambres au second étage de la maison n° 27 de la rue de *la Tisseranderie*.

— Tout le monde sait, *grâce à M. Cailhava*, que c'est dans la seconde maison des Piliers des Halles, à gauche, en entrant par la rue Saint-Honoré, qu'est né le prince des auteurs comiques, ce divin Molière, dont quelque marchande de poissons foule aujourd'hui la cendre au marché Saint-Joseph. L'auteur du *Tartufe* n'a pas été de l'Académie, les arts ne lui ont pas élevé de tombeau; et nous parlons de gloire nationale, et nous nous vantons de notre haute civilisation!!!

— On voit encore dans la rue du *Bouloy*, quelques débris de l'ancien hôtel des Fermes, où naquit le prince *Eugène*, compagnon d'armes de Marlborough.

— On ne passe jamais dans la rue de *la Ferronnerie* sans regarder en frémissant la maison devant laquelle fut assassiné *notre Henri IV*, le plus grand des rois, et le meilleur des hommes.

— *Coligny*, trente-huit ans auparavant, avait été frappé du même poignard dans la rue *Bétizy*, où son hôtel, n° 20, porte aujourd'hui le nom de Montbazon.

—L'auteur du livre de *la Sagesse*, *Charron*, a demeuré presque toute sa vie dans le *Cloître Sainte-Hélène*.

— *Lulli* travaillait à la manufacture de Sèvres, dans le pavillon du *Réservoir*.

— On montre encore au collége du *Plessis* la lucarne de la *chartreuse* qu'occupait *Gresset*, et qu'il a si bien décrite.

— Le nom de *Rollin* est inscrit sur la porte de la chambre qu'a si long-tems occupée, au collége *Beauvais*, le bon et célèbre *Rollin*.

— *Gluck* a composé son *Armide* dans une maison de la rue *Chabanais*, au coin de la rue Sainte-Anne.

— *J. J. Rousseau* a long-tems habité une chambre au troisième, dans une maison n° 2 de la rue qui a porté pendant trente ans son nom, et à laquelle on voudrait en vain restituer son nom welche de *Plâtrière*.

— C'est à peu près à la même époque que l'on a substitué au nom de *quai des Théatins* celui de *quai Voltaire*, en l'honneur de cet homme éternellement célèbre; lequel mourut, le 30 mai 1778, dans la maison appartenante alors à M. de Villette, au coin de la rue de Beaune, sur le quai, n° 23.

— *Racine* a demeuré fort long-tems dans la rue des *Maçons*. On croit que sa maison subsiste encore, mais aucun indice ne peut la faire reconnaître.

— On sait seulement que Pascal fut enterré à *Saint-Etienne-du-Mont*.

— *Diderot* demeurait rue Tarane; d'*Alembert*, au Louvre.

— *Le Kain*, né rue de *Vaugirard*, est mort rue *Française*.

— L'auteur des *Essais sur Paris*, *Saint-Foix*, demeurait rue *Saint-Victor*.

— *Piron*, pendant qu'il travaillait pour la Foire, demeurait chez un marchand de vin, rue *Grenier-Saint-Lazare*; après avoir fait *la Métromanie*, il est venu loger rue *Saint-Thomas-du-Louvre*.

Ce nom de *Piron* me rappelle que ce grand poète est né dans cette même ville de *Dijon*, si fertile en grands hommes; dans cette ville qui s'honore d'avoir donné à la France *Bossuet*, *Vauban*, *La Monnaie*, *Rameau*, *Buffon*, etc., etc.

Dijon, si justement célèbre, a voulu consacrer ses titres de gloire, en donnant à ses rues principales le nom d'un des illustres citoyens qu'elle a vus naître.

A Genève, toute maison illustrée par la naissance ou le séjour d'un grand homme est signalée par une pierre de marbre, sur laquelle son nom est inscrit. *

Pourquoi Paris, qui aurait dû le donner, n'adopterait-il pas un semblable exemple? Pour-

* C'est une note à recueillir dans les annales de cette ville, que la résolution prise et exécutée en l'an de grâce 1817, d'effacer l'inscription de la maison de J. J. Rousseau, et de faire disparaître son buste de la promenade publique.

quoi n'en pas faire un moyen d'éloge, ou de blâme public? Pourquoi une pierre, placée à cette maison de la rue Saint-Honoré, en face de la rue Saint-Florentin, ne nous indiquerait-elle pas, en caractères de sang et de boue, qu'un Robespierre a vécu dans cet endroit? Qui ne s'arrêterait avec un sentiment de vénération devant l'inscription placée devant la rue *Jacob*, laquelle indiquerait, près de l'ancien couvent des Petits-Augustins, le lieu qu'habitait l'illustre chancelier de *Lhôpital?*

N° LXIX. — 8 *janvier* 1817.

AMOUR ET SAGESSE,

INTRIGUE ET PRÉJUGÉ.

QUATRIÈME PROMENADE NOCTURNE.

De vices, de vertus, quel bizarre assemblage!
J.

Me voici au Marais : quel silence ! quelle solitude! Je viens rarement de jour dans ce quartier où l'herbe croît dans quelques rues, et je n'y viens jamais le soir : qu'y ferais-je? Passé dix heures, on ne trouve plus à qui parler; tout le monde est couché...... Autres tems, autres mœurs. Ce quartier fut jadis le séjour des rois; il n'y a pas plus d'un siècle et demi qu'il était encore habité par l'élite de la société : vers l'extrémité du faubourg, à l'hôtel de Rambouillet, chez la belle Julie d'Angennes, se réunissaient les beaux esprits du tems; je vois la maison de Ninon, rue des Tournelles, et l'hôtel de la marquise de Sévigné, rue Culture-Sainte-Catherine. Le grand Corneille, dans ses premières comédies, a choisi pour le lieu de la scène la Place-Royale,

alors le quartier de Paris par excellence, la Chaussée-d'Antin du dix-septième siècle!....

Depuis, le Louvre, le Palais-Royal, le château des Tuileries, ont attiré dans leur voisinage les courtisans et leur suite brillante; le Marais, abandonné, se transformait en désert sans les gens de robe, qui vinrent y fonder une espèce de colonie dont la Place-Royale était la métropole. La révolution, qui a tout bouleversé, a détruit ou dispersé les colons, dont quelques-uns, cependant, échappés comme par miracle aux orages politiques et à la faux du tems, sont restés fidèles à leurs pénates, et, semblables à ces ruines antiques qui subsistent encore au milieu de nos villes modernes, sont la tradition vivante d'une classe de la société qui n'existe plus que sous une autre forme.

La population actuelle du Marais se compose en grande partie de rentiers, de jansénistes, et de quelques philosophes amis de la retraite et du silence. Tout le monde, ici, dort depuis deux heures au moins : je suis curieux de connaître les personnes qui habitent actuellement la maison de la célèbre Ninon de Lenclos.

J'entre dans l'appartement formant le premier étage de cette maison. Dans l'antichambre, un vieux domestique, les cheveux poudrés, en veste de ratine grise, faisait un cent de piquet avec une femme-de-chambre, vêtue d'un déshabillé d'indienne à grand ramage, et coiffée d'un

de ces bonnets à papillons dont on ne retrouve plus le modèle que sur la tête de quelques antiques ouvreuses de loges du Théâtre-Français. Personne au salon; dans la chambre à coucher, une femme de cinquante ans, dont la physionomie, belle encore, porte l'expression de la douceur et de la bonté, cause avec un homme d'environ soixante ans, dont l'air ouvert, la noble figure et les cheveux blancs inspirent le respect et la confiance. Leur toilette est recherchée sans affectation, élégante avec simplicité; l'un et l'autre ont trouvé le secret difficile de concilier l'usage ancien avec la mode du jour, et d'appartenir à-la-fois, sans ridicule, au tems présent et au tems passé.

Quand j'arrivai, il était tard pour le Marais, et la conversation venait de finir. On s'embrassa tendrement; on se souhaita le bonsoir, et le jeune vieillard monta dans son appartement, situé au second. Je me mets en rapport avec ces deux personnages, en qui je découvre les débris de deux amans *qui ont brûlé des mêmes feux, et qui crachent aujourd'hui sur les mêmes tisons*, comme disait Mlle Arnoult.

M. de Melcourt est un ancien militaire qui parle rarement de ses campagnes; il a sagement pris sa retraite, et fait place à ceux que la jeunesse et la force rendent plus propres à un service actif; mais, plein d'amour pour son pays et de dévouement à son Roi, il est prêt, au pre-

mier signal, à sacrifier le reste d'un sang qu'il a versé plus d'une fois dans les combats. Pendant le cours de sa carrière militaire, il a cultivé les lettres et les arts; doué d'un esprit fin, d'un caractère aimable et indulgent, il est estimé des vieillards, respecté par les hommes d'un âge mûr, et recherché par la jeunesse. A trente ans il était l'amant de Mme de Solange : il est aujourd'hui son ami le plus dévoué, le plus tendre. Cette liaison, depuis long-tems à l'abri des orages des passions, ne peut être troublée désormais par aucun nuage, et durera jusqu'à ce que la mort vienne rompre un lien qui a fait le bonheur de leur vie entière.

Personne n'est plus digne que Mme de Solange d'inspirer un pareil attachement. On voit encore qu'elle a été l'une des plus jolies femmes de Paris, où l'on en trouverait difficilement une plus aimable. Sa tête est aussi froide, aussi calme, que son cœur est tendre et sensible : spirituelle sans malice, instruite sans pédanterie, étrangère à toute espèce de prétentions, réservée sans pruderie, jadis on la citait parmi les jeunes femmes pour la raison, l'esprit et les talens; on la cite aujourd'hui, parmi les femmes âgées, pour la grâce et l'amabilité.

Avec un tel caractère on n'aime qu'une fois, et pour la vie. Melcourt fut le premier, l'unique choix de Mme de Solange. Jamais aucun nuage n'a troublé une union si bien assortie, et qu'ils

embellissent maintenant par le charme de l'amitié, une estime mutuelle, et le souvenir du plus tendre amour. De pareils exemples ne sont pas communs, me disais-je à moi-même en traversant la rue Saint-Louis.... Les sons discordans de deux voix aigries par une dispute attirèrent mon attention ; ils partaient d'une maison à moitié construite en briques, et dont les fenêtres étaient garnies de vitres de six pouces.

Ici, la scène change. Voyons un peu ce dont il s'agit. Guidé par le bruit des voix, je traverse une salle à manger, où le couvert, qu'on achève d'enlever, atteste que les maîtres du logis sont restés fidèles à l'usage du souper. Je passe dans le salon : un petit vieillard de cinq pieds tout juste, le visage enluminé par la colère, et fort ressemblant au Ragotin du *Roman Comique*, crie, gesticule et se démène comme un possédé ; une vieille, rabougrie par *soixante-dix neiges* au moins, rassemble le peu de forces qui lui restent pour tenir tête à son adversaire. On va peut-être croire qu'il s'agit de politique? Point du tout. Madame est moliniste, Monsieur est janséniste; on dispute sur les miracles du diacre Pâris : ce sont des souvenirs de jeunesse. Bon Dieu ! quel contraste ! Ce doit être un enfer que ce ménage-là. Ceux que j'avais pris pour mari et femme au premier coup-d'œil, n'étaient pourtant que frère et sœur ; le premier est un ancien conseiller au parlement, chez lequel fer-

mente un reste de levain de la Ligue. Il est encore furieux contre le parlement Maupeou; à ce nom, sa colère s'allume, et quand on se plaint des malheurs et des crimes enfantés par la révolution, il s'écrie : « Voilà ce qu'a produit l'exil du parlement !... » Plein de cette idée, il achève depuis trente ans un Mémoire contre ce pauvre chancelier, que sa haine poursuit jusque dans la tombe. Janséniste outré, il déteste la bulle *unigenitus* à l'égal du chancelier, et prétend que le salut de la France est attaché au triomphe du jansénisme.

Sur ce dernier article, sa sœur n'entend pas raison; méchante, hargneuse et bigote, elle a pour confesseur un vieux disciple de Molina, qui n'a jamais pu parvenir à changer le caractère acariâtre de sa pénitente. Tous deux célibataires, le frère et la sœur vivent, ou plutôt se disputent ensemble depuis soixante ans, et je prédis qu'ils mourront d'un accès de colère, en disputant sur le *congruïsme* et *la grâce efficace*.

En les quittant, je vis un homme qui descendait de cabriolet, et rentrait chez lui à une heure du matin (chose miraculeuse au Marais) : je le suivis et pénétrai avec lui jusqu'au boudoir de la maîtresse du logis, qui, dans le déshabillé du mauvais goût le plus élégant, semblait l'attendre avec impatience. « Bonne nouvelle, mon ami; la place est accordée! — Bonne nouvelle, ma chère amie; la banque gagne aujour-

d'hui plus de cent cinquante mille francs! — Je toucherai cent louis quand le travail sera signé. — Nous aurons ce mois-ci un bénéfice considérable, grâce à quelques joueurs qui croient avoir trouvé une *martingale sûre* et qui *sauteront* comme les autres. — Quant à moi, j'ai plus d'une affaire en train; voilà celle de Dorlis terminée; j'ai passé ce matin au ministère des finances pour la créance de Saint-Charles; au ministère de la marine, pour la commission de Courval; à la chancellerie, pour empêcher, s'il est possible, la révocation du procureur-général de la cour royale de..... : tout va bien. — Ma chère Eugénie, vous êtes une femme universelle : convenez maintenant que j'ai bien fait de vous loger au Marais : personne ici ne se doute que, pendant six heures de la journée, je taille au trente-un. On ne joue, dans ce quartier, qu'au boston, au reversi; et je ne suis pas exposé à rencontrer à tout moment, comme dans les environs du Palais-Royal, des joueurs de mauvaise humeur qui imputent à ma figure les caprices de la fortune. — J'en tombe d'accord; quoique cet arrangement m'ait fort éloigné du centre de mes affaires, nous y avons trouvé d'autres avantages, et j'ai pris mon parti.

» — A propos, mon ami, demain je mène Léonie chez Mme Dorbelle; il y a concert et bal; le comte Menzikoff, l'ambassadeur de....., le lord Lowers, y seront, j'en ai la certitude, et

je ne veux pas manquer une si belle occasion. Léonie n'a pas encore quinze ans ; mais elle est très-formée pour son âge ; elle peut soutenir la conversation en anglais et en italien ; elle joue de la harpe en perfection ; elle chante à ravir, et danse comme les fées : je suis curieuse de voir l'impression qu'elle produira sur cette illustre et brillante assemblée ; car enfin il faudra bien qu'elle nous dédommage un jour des frais énormes que nous a coûté son éducation. Dernièrement, le prince de **** en a paru charmé ; je sais qu'il en parle avec un enthousiasme qui donne de vives alarmes à sa femme, naturellement jalouse : mais bientôt elle doit faire un voyage à Bagnères, et le prince pourra venir alors dans le Marais, sans avoir à redouter une scène conjugale... » J'allais connaître à fond les projets de cette *excellente mère*, lorsqu'un bruit soudain se fit entendre. Une femme-de-chambre, le teint pâle et l'œil égaré, vient annoncer à madame, d'une voix à peine intelligible, que Mlle Léonie n'était pas dans sa chambre, et qu'on ne la trouvait pas dans la maison. Grande rumeur ! on va, on vient, on cherche, on appelle ; le tout en vain. Ils ne trouveront rien : les oiseaux sont dénichés. Mlle Léonie, fidèle aux *sages instructions* de sa mère, et docile *à ses bons conseils*, au lieu de se coucher, est partie avec son maître de danse, jeune homme d'une charmante figure, et d'un

talent divin. Il s'est emparé de la jeune personne autant par spéculation que par amour, et il la conduit à Londres, où il espère tirer également parti des attraits et des talens de son écolière. Il a pris pour elle et pour lui un engagement au grand théâtre; et, sans doute, quelque lord réalisera, au profit du danseur, les projets que formait la prévoyante mère de Léonie. Je suis ravi de son *désapointement*, et je vais me coucher satisfait.

N° LXX. — 15 *janvier* 1817.

MACÉDOINE.

Amiens, 26 octobre 1816.

MONSIEUR L'HERMITE, après vingt-cinq campagnes dans un régiment de hussards, je me suis retiré dans le petit manoir de mes pères, où j'ai pour société mon vieux maréchal-des-logis *Valdner*, ma pipe, le *Mercure de France*, et le souvenir d'une centaine de combats où j'ai assisté.

Je m'entretiens souvent, avec mon ancien compagnon d'armes, de la gloire française, des faits mémorables qui honorent ma patrie, et nous terminons toujours par faire des vœux pour sa prospérité et pour la conservation d'un Roi juste et bienfaisant.

Sans être jaloux de la gloire des autres nations, même de celle de nos rivaux insulaires, j'aime à prouver à ceux-ci, quand l'occasion s'en présente, que nous sommes en tout leurs aînés, et tout au moins leurs égaux. Je choisis pour cela le moment où ils sont moins que jamais disposés à le reconnaître.

» Je possède quelques centaines de bouquins, qui, réunis à l'aise sur trois ou quatre tablettes, forment ce que j'appelle emphatiquement *ma bibliothèque :* de tems en tems nous en tirons un volume pour égayer nos soirées d'hiver. Henri IV est mon héros, et je ne me lasse jamais de relire ce qui a trait au règne de cet excellent roi. Mon vieil hussard et moi nous savons par cœur toutes les actions de sa vie, ses harangues, ses bons-mots, ses lettres où se peignent la plus belle ame et le plus beau caractère dont aucun monarque ait jamais été doué. Nous ne tarissons pas sur son intrépide valeur et sur cette adorable clémence qui en fait un roi à part dans l'histoire du monde.

» Dernièrement le hasard me fit tomber entre les mains le 10e volume de *l'Abrégé Chronologique* de Mézeray. J'arrive bien vite à mon règne favori, et j'en fais solennellement la lecture. Jugez de ma surprise et de ma joie, mon cher Hermite, en lisant, à la page 358, le passage suivant :

An 1609. — « Quelques pirates s'étaient
» retirés à Tunis et à Alger, où ils avaient tant
» recueilli de leurs semblables, qu'ils tenaient le
» détroit de Gibraltar comme bouché, et osaient
» bien attaquer des flottes entières. Les Malouins
» ne pouvant souffrir ce brigandage, armèrent
» quelques navires pour leur courir sus. Le ca-
» pitaine Beaulieu, qui les commandait, ayant

» rêvé au moyen de ruiner tout d'un coup les » forces de ces voleurs, conçut *le plus hardi des-* » *sein qu'on puisse imaginer*. Il résolut d'aller » brûler leurs vaisseaux, dans le port même de » Tunis, au-dessus du fort de la Goulette. Les » Espagnols l'ayant joint avec huit gros galions, » se mirent de la partie pour le seconder en sa » généreuse entreprise. Quand le vent fut bon, » Beaulieu se mit bravement à l'avant-garde, » entra dans le havre en plein midi, *passa sous* » *l'artillerie du fort*, contre lequel il fit tirer » 150 volées de canon; puis, comme il vit que » ses vaisseaux ne pouvaient approcher plus » près, il *sauta* dans une barque avec *quarante* » *hommes* seulement, et passant à travers une » tempête continuelle de *quarante-cinq* pièces » qui tiraient du fort, *il alla mettre le feu au* » *plus grand vaisseau*, *d'où il se porta ensuite* » *à tous les autres*, et en consuma 30, dont il » y en avait 16 armés en guerre. »

(*Mézeray*, 10e *vol.*, *pag.* 358 *et* 359.—*Année* 1609. Edit. de M. DCC. XII.)

» Personne ne contestera la gloire que s'est acquise lord Exmouth dans son expédition d'Alger; mais il doit nous être permis de réclamer dans cette circonstance, comme dans mille autres, le mérite de l'invention, et d'opposer, avec tout l'avantage de la priorité, la gloire du capitaine français à celle de l'amiral anglais.

» Ce qui vous étonnera, sans doute, c'est l'in-

concevable ressemblance de ces deux mémorables actions.

» Vous avez combattu sur mer, mon cher Hermite, et je suis bien sûr du plaisir que je vous fais en vous rappelant un trait historique qui honore notre pavillon et cette vieille patrie, idole de votre cœur et du mien.

» Recevez, bon Hermite, mes remercîmens et ceux de mon hussard, pour l'utile et agréable délassement que me procurent vos Discours, où nous aimons tant à reconnaître l'observateur fidèle et le Français éminemment ami de son pays et de la gloire de ses compatriotes. »

DE MIRNE,
lieutenant-colonel de hussards.

B....., le 8 octobre 1816.

« En attendant, vénérable Hermite, que vous fassiez quelques excursions dans les départemens pour en faire connaître les mœurs qui diffèrent plus ou moins de celles de la capitale, permettez-moi de vous communiquer les observations que j'ai recueillies, dans l'exercice des fonctions de juré, à la cour d'assises de mon département.

» L'institution du jury (ce palladium de la liberté civile), a été consacrée par toutes les constitutions données depuis vingt-cinq ans au peuple français : la charte constitutionnelle en a fait une institution vraiment nationale; il est

donc dans les vues du gouvernement, autant que dans l'intérêt du peuple, de l'entourer de respect et de considération.

» Vous allez juger si ces intentions sont remplies. Les jurés, au nombre desquels je me trouvais, s'étaient rendus à la cour d'assises de mon département, à l'heure indiquée par la convocation. Nous nous trouvâmes réunis dans un local froid, humide, ouvert à tous les vents, sur le pavé duquel le balai ne s'était pas promené depuis les dernières assises. Je ne dirai pas qu'il était entièrement dénué de meubles, car nous étions les maîtres de nous asseoir sur quelques bancs vermoulus, au risque de voir s'écrouler sous notre poids les supports chancelans qui en maintenaient encore l'équilibre.

» A onze heures, un greffier de la cour parut, et fit l'appel des jurés comme un piqueur fait l'appel des manœuvres qu'il emploie.

» Vers midi, le jury composé, on fit avancer le prévenu, et on procéda au tirage au sort pour la réduction des douze jurés qui devaient juger dans cette affaire.

» La loi accorde au procureur royal, ainsi qu'au prévenu, la faculté de récuser les trois quarts des jurés : il est rare que l'accusé s'en prévaille; mais le ministère public use largement de son droit. Je connais tels jurés qui se sont vus récusés, dans le cours de la session, autant de fois que leurs noms sont sortis de l'urne impartiale.

» Si la loi ne dit pas expressément que les récusations du ministère public doivent être motivées, la raison et la justice ne devraient-elles pas interpréter son silence ?

» Les douze jurés nommés par le sort allèrent prendre place sur des chaises d'église au-dessous des juges, lesquels occupent des fauteuils exhaussés sur une estrade recouverte d'un beau tapis.

» Je ne veux point chicaner sur des bagatelles; mais il est des cas où de simples inconvenances, considérées dans leur résultat, prennent un caractère de gravité qui permet du moins d'en faire remarquer les suites.

» Les jurés, dans une cour d'assises, sont les véritables juges : il importe de les entourer de cette considération qui doit relever encore à leurs propres yeux le terrible ministère qu'ils exercent.

» Je pense donc qu'il serait convenable que dans le lieu où se tient la cour d'assises, dans chaque département, il y eût comme à Paris, une salle de réunion pour les jurés, meublée avec décence, et chauffée pendant l'hiver.

» Je conviendrai que, cette fois, j'en parle un peu par envie, et j'ai sur le cœur les deux heures que j'ai passées dans la salle publique à souffler dans mes doigts, ainsi que mes collègues, tandis que les membres du tribunal, retirés dans leur salon, attendaient autour d'un bon foyer l'ouverture de la séance.

» Je voudrais que les juges réprimandassent un peu moins durement les jurés qui ont quelquefois le tort de se faire attendre, et qu'ils ne parussent pas saisir avec trop d'empressement l'occasion de mortifier les jurés, comme pour les punir d'oser quelquefois n'être pas de leur avis.

» Au lieu de cet appel humiliant, dont je me plains, où serait l'inconvénient d'ouvrir un registre dans la salle d'audience, dont le greffier serait dépositaire, et dans lequel les jurés, en arrivant, seraient tenus d'inscrire leurs noms?

» Je voudrais encore que le doyen des jurés en fût le président, et qu'il fût chargé, dans chaque affaire, de diriger le tirage au sort.

» La police de l'audience doit, sans contredit appartenir au président de la cour; mais, je le répète, les jurés ne doivent pas être placés d'une manière qui contrarie l'égalité que je réclame entre eux.

» Un inconvénient plus grave, et qui tient à la forme de l'instruction, c'est la présentation des questions sur lesquelles les jurés ont à prononcer. La contexture et l'énoncé de ces questions lient trop souvent le jury, et le forcent à décider contre son opinion, pour ne point prononcer contre sa conscience. Cette forme est tellement vicieuse, que, dans une des affaires où je fus appelé, on fut obligé de changer la série des questions pour que la déclaration du

jury n'impliquât pas la plus étrange et la plus manifeste contradiction.

» Ne trouvez-vous pas, M. l'Hermite, qu'il résulte de tous ces faits qu'on ne parviendra jamais à placer l'institution du jury au rang sublime qu'elle doit occuper, si l'on ne détruit les vieux abus qui l'ont assiégée dès sa naissance, et si les jurés sont maintenus dans une position qui ne s'accorde ni avec la dignité, ni avec l'importance de leurs fonctions?

» J'ai l'honneur d'être, avec considération, votre assidu lecteur. »

PIERRE DEM.... DE B....

Paris, 15 décembre 1816.

« O vous qui attaquez, avec autant d'esprit que de grâce, les folies, les travers, et même les vices de la société; vous qui démasquez les ridicules, et dénoncez les inconséquences au tribunal du bon goût; vous qui pénétrez également dans les palais des grands et sous les toits des chaumières, comment, avec votre expérience, votre finesse, et vos aperçus universels, avez-vous pu négliger de retracer dans vos tableaux domestiques des scènes d'une tyrannie malheureusement trop commune, tyrannie dont une mère jalouse est l'auteur, les filles victimes, et le mari *spectateur aveugle*, ou instrument passif? Je crois rendre un service essentiel à la France, à l'Europe, à la postérité (car j'éprouve

pour les générations futures un intérêt assez vif pour désirer les garantir des malheurs dont j'ai moi-même tant à souffrir), en livrant à votre critique des prétentions dont l'injustice fait tout le ridicule, et dont le ridicule est cause des maux que je vais dépeindre.

» Me voici arrivée au point où j'ai voulu vous amener dès la première ligne de ma lettre. Je vous dirai donc, M. l'Hermite, que la confiance que vos écrits m'inspirent ; que cette sensibilité qui se peint dans vos ouvrages d'une manière si simple et si ingénue, m'ont fait naître l'idée de vous parler avec un entier abandon de mes peines journalières, de ces peines frivoles en apparence, mais qui, renouvelées à tous les instans, deviennent réellement insupportables, par cela même qu'elles sont continuelles.

» Je ne vous nommerai point les lieux de ma naissance, car je désire rester inconnue. Je vous dirai seulement que je suis *étrangère ;* j'ajouterai aussi que la Providence, voulant sans doute me dédommager par le patriotisme des rigueurs de la nature, me fit naître compatriote d'un peuple libre et fier, et me donna une ame assez élevée pour reconnaître dans la gloire immortelle de mon pays le plus grand bienfait du Créateur.

» Vous saurez encore que j'ai des sœurs, qui toutes ainsi que moi souffrent du despotisme de

celle qui nous gouverne. Il est inutile de vous en dire le nombre, je dois éviter tout ce qui pourrait me trahir.

» Je vous ai déjà dit que je suis *étrangère* ; je le répète ici, parce que je crois que vous accueillerez ma lettre avec plus d'indulgence, quand vous saurez que je vous écris dans une langue qui n'est pas la mienne. D'ailleurs j'aurai peut-être plus d'une fois occasion de blesser votre patriotisme par ce qu'il vous plaira d'appeler mes préjugés, mot de convention qui signifie, à ce qu'il me semble, un attachement *trop fort* à des opinions qui, croissant avec nous, s'identifient en quelque sorte avec notre être. *Celle que je ne veux pas nommer* fut entraînée fort jeune encore hors de son pays, et livrée avec peu de sensibilité, beaucoup de coquetterie, et encore plus de vanité, aux séductions d'un monde tout nouveau pour elle. Des coutumes revêtues de toute la dignité d'une longue suite de siècles, confinaient les femmes d'un peuple sage aux soins domestiques. Faire du bonheur conjugal et des devoirs de la maternité l'occupation de la vie entière, voilà en deux mots l'histoire des femmes de mon pays. Heureuses celles qui suivent ainsi la route douce et facile que la nature leur a tracée ! De ce nombre ne fut point *celle que je ne veux pas nommer*. Le plaisir (je ne prends pas ce mot dans son acception la plus frivole) lui offrit des

charmes auxquels elle se mit peu en peine de résister. Comment le désir lui en serait-il venu? elle était en France! Pardon, M. l'Hermite, vous êtes Français.......

» Je parlerai peu d'une enfance qui n'eut que cela de remarquable, qu'à l'âge où l'on aime le plus ceux dont la nature ou les circonstances nous font dépendre, une conduite froide, austère et dépourvue de toute apparence de sensibilité, en avait déjà aliéné nos affections. Reléguées dans un appartement éloigné, confiées aux soins d'une femme-de-chambre, n'ayant pour toute société que des domestiques, il est étonnant que nos sentimens et nos idées aient conservé cette sorte d'élévation que la naissance donne quelquefois, mais que l'éducation perfectionne toujours. J'avais eu, dès l'âge le plus tendre, beaucoup de disposition à étudier, et un goût très-vif pour la lecture, que fortifiaient encore les difficultés que je trouvais à me procurer des livres, même les meilleurs et les plus instructifs; car la froide insouciance de *celle* qui aurait dû surveiller mes études retardait sans cesse mes progrès. En dépit de tous les obstacles, je parvins néanmoins à beaucoup lire; mais le hasard décidant seul du choix de mes lectures, il en a résulté un amalgame assez bizarre. Ces livres, que je dévorais dans un âge où le cœur devine par une sorte d'instinct ce que l'esprit est encore trop

faible pour saisir, ont achevé d'exalter mon imagination, naturellement *romanesque* ; erreur qu'on m'a quelquefois reprochée, mais dont je n'ai garde de me plaindre ; car ce n'est qu'en mettant presque toujours l'illusion à la place de la réalité, que je suis parvenue à supporter sans désespoir une existence sur laquelle l'insensibilité et l'égoïsme ont répandu tant d'amertume.

» Au milieu de cette excessive négligence, *celle que je ne veux pas nommer*, à force de répéter des phrases spirituelles sur l'éducation, de parler des sacrifices qu'on doit aux enfans qu'on élève soi-même, de mettre en évidence la plus belle théorie du monde, était parvenue à faire croire qu'elle la mettait aussi en pratique; et chacun fut bientôt convaincu que des jeunes personnes élevées sous une pareille tutrice devaient être des prodiges en tout genre. *On* nous fit enfin paraître. Je ne sais si notre début répondit à cette attente : je ne veux être ni trop modeste, ni trop vaine ; je me rappelle seulement que l'amitié de plusieurs de nos amis date de cette époque.

» A l'instant où une personne de notre sexe prend dans le monde le rôle respectable de *chaperon*, elle abdique tous ses droits au titre de *jolie femme* ; et il faut avouer que ce moment-là en est un terrible pour l'amour-propre. Quant à moi, il m'a toujours paru que c'est

pour se prémunir contre ce moment redoutable que la raison nous a été donnée, et que l'éducation la plus vicieuse est sans contredit, celle qui, tout en développant nos moyens de plaire, en assurant nos succès de jeunesse dans le monde, nous laisse sans force et sans consolation contre le malheur de vieillir.

» Jusqu'au tems où nous parûmes dans le monde, nous avions toujours été traitées en *enfans*. Il me semblait cependant que depuis longtems déjà je ne l'étais plus. Mes pensées, mes désirs, mes espérances surtout, avaient déjà pris un essor qui m'entraînait avec rapidité bien loin des années que je laissais derrière moi. Dès que les hommages des jeunes gens s'adressèrent à nous, dès que notre tutrice ne reçut de la part des hommes que ces attentions qu'il est du bon ton, peut-être même de *nécessité*, d'offrir aux chaperons, *celle que je ne veux pas nommer* se rappela tout-à-coup que nous n'étions plus de la *première jeunesse*. C'est ainsi, M. l'Hermite, que notre famille donna au monde le spectacle d'un prodige inouï jusqu'à nos jours. Je me souviens d'avoir lu, dans la Bible, que nos premiers pères n'avaient point eu d'enfance; mais il n'était réservé qu'à mes sœurs et à moi de passer tout d'un coup de l'*enfance* à l'*âge mûr*; cette transition subite, dont je me serais volontiers passée, m'effraya d'abord; mais je me rassurai bientôt, en remarquant que

celle que je ne veux pas nommer était la seule qui s'en fût aperçue.

» Depuis ce jour, il n'est sorte de dégoûts et de peines que nous n'ayons eus à essuyer pour expier le tort involontaire d'une jeunesse bien triste et bien inutile; traitées avec une sévérité aussi injuste que ridicule, et qui va en augmentant; toujours renfermées, gênées, contrariées sans cesse, notre vie s'écoule dans une triste et pénible uniformité. Mais je vous épargne des détails minutieux d'un despotisme qui pèse sur toutes nos actions. Ah! M. l'Hermite, le moyen de sortir d'esclavage, si nous restons toujours renfermées? Voilà cependant un sujet d'inquiétude bien fondé. Je vous avoue que plus d'une fois, lasse de tant d'oppression, en voyant une foule d'êtres passer gaîment sous mes croisées, j'ai été au moment de m'écrier :

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours!

» Vous devinez sans peine que le but d'une pareille confidence est de trouver moyen de faire sentir à notre tutrice combien sa conduite envers nous est injuste et bizarre. C'est à vous que je désire confier cette tâche délicate. Dites-lui de la manière la plus aimable (car il faut commencer par plaire lorsqu'on veut persuader, et c'est une vérité dont une expérience journalière a dû vous convaincre depuis long-tems);

dites-lui donc qu'une femme rivale de ses *élèves* est une inconséquence absurde ; que cette rivalité ne saurait exister, par une raison toute simple, c'est qu'une vieille femme ne peut conserver aucun des charmes qui assurent des conquêtes. Dites-lui que l'envie enlaidit la beauté et rend la vieillesse hideuse. »

A. P.

N° LXXI. — 22 *janvier* 1817.

LABEUR ET INDUSTRIE.

CINQUIÈME PROMENADE NOCTURNE.

J'estime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie,
. . . .
Que le métier de ces obscurs Frérons.

VOLTAIRE, *le Pauvre Diable.*

. . . . . Le travail gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

Idem.

J'ACHÈVE ma tournée dans la partie orientale de la ville, en parcourant aujourd'hui le faubourg Saint-Antoine. J'aperçois, dans une maison d'une hauteur prodigieuse, plusieurs lucarnes éclairées; j'entends un grand bruit de voix, des éclats de rire, des chants : dans ce quartier-ci, donne-t-on le bal au septième étage? Je m'introduis dans le lieu de la scène par une des lucarnes ouvertes pour donner de l'air à ce vaste grenier : aux deux côtés d'une table étroite et longue, posée sur des tréteaux chancelans, sont rangés une soixantaine d'Auverguats et de Savoyards, qui s'apprêtent à fes-

toyer d'énormes gamelles garnies de ces mets communs qui ne préviennent pas, mais qui satisfont l'appétit; leur air de santé, leur naïve et franche gaîté, exciteraient l'envie de ces favoris de la fortune qui, blasés sur toutes les jouissances de la vie, assis à ces banquets où sont prodiguées les plus rares productions des deux mondes, s'ennuient, bâillent, et dînent silencieusement, à moins que la satire, la médisance, ou l'esprit de parti, n'alimente la conversation.

Ici le même désir est dans tous les cœurs; les mêmes propos sont dans toutes les bouches; on parle du pays, de l'espoir d'y retourner bientôt jouir du fruit de ses travaux : celui-ci doit retrouver Claudine, qui lui a promis sa main; il ne doute pas un moment de sa fidélité; celui-là va fermer les yeux de son vieux père, et finir à son tour sa vie dans l'humble chaumière qui a servi d'asile à cinq ou six générations de la même famille; cet autre qui, à force d'économie et d'industrie, a ramassé la somme immense de deux mille francs (succès bien rare), et cela sans exciter la jalousie de ses camarades (chose plus rare encore), va marier ses deux sœurs; il doit revenir ensuite pour gagner aussi sa dot. Tel était le sujet de toutes les conversations; partout de l'abandon, de la fraternité, du désintéressement, enfin tout ce qui manque dans *la bonne compagnie*.

Au milieu de la joie générale, je remarquai un enfant de sept à huit ans qui pleurait : un de ses camarades, d'une dixaine d'années plus vieux, semblait occupé à le consoler ; je m'approchai. « Pourquoi pleurer, mon petit Jacques, disait le plus âgé ; n'ai-je pas commencé comme toi ? — Mon dieu, que vais-je devenir, mon frère, quand tu seras parti ? — Tu feras comme moi, tu travailleras, tu seras sage, tu gagneras de l'argent, comme ça, vois-tu ! (Il lui montrait son sac qui contenait une centaine de pistoles.) — Oh ! je n'en aurai jamais tant. — Pourquoi donc ? je suis parti de plus loin que toi ; je n'avais que douze sous dans ma poche quand je suis arrivé à Paris : je te laisse douze francs, ma racloire, mes genouillères, ma défroque pour faire raccommoder ton habit de travail ; je t'en ai donné un tout neuf pour les dimanches ; il n'y a pas parmi nous un enfant de ton âge qui possède la moitié de ton avoir. — Allons, frère, je prendrai courage ; mais tu vas bien me manquer. — Oh ! que non ; voilà déjà quinze jours que tu es ici ; je t'ai promené dans toute la ville ; tu sais ton chemin à présent tout aussi bien que moi ; tu as fait connaissance avec nos camarades, et je te laisse sans crainte, car tu retrouveras en eux autant d'amis, de frères, de protecteurs. — Tu es toujours décidé à partir demain pour le pays ? — Oui, à trois heures du matin. — Mon bon Dieu, protégez-moi, dit

le petit Jacques en laissant échapper encore une larme. » Son frère l'embrassa, et, appelant un camarade : « Maurice, tu es mon ami depuis dix ans ; je compte sur toi pour mon petit Jacques. — Je ferai en sorte qu'il ne s'aperçoive pas de ton départ ; viens, petit, viens coucher auprès de moi, laissons ton frère achever ses préparatifs. — Non, non, M. Maurice, je veux rester près de lui jusqu'au moment de notre séparation ; j'ai d'ailleurs bien des choses à lui dire encore et des commissions à lui donner pour le pays. — Allons, comme tu voudras ; bonsoir, mes amis ; bon voyage, Pierre. — Bonne nuit, mon cher Maurice. »

Pendant cette conversation, on avait achevé de souper ; une longue file de paillasses avait été établie des deux côtés du grenier, et chacun s'était couché à sa place accoutumée ; bientôt le sommeil, si avare de ses pavots sous les lambris dorés, vint les répandre à pleines mains sur ces hommes de bien et de peine, et leur rendre les forces nécessaires pour les travaux du lendemain.

Laissons reposer paisiblement ces laborieux enfans des montagnes, et, du haut de leur dortoir, jetons un coup-d'œil sur la grande rue du faubourg. Un groupe nombreux d'ouvriers rassemblés devant la porte d'une manufacture attire mon attention ; ils paraissent tristes, inquiets, abattus.

J'entre dans la maison pour en savoir davantage; je traverse de vastes magasins, d'immenses ateliers, où tout annonce les progrès et la perfection de l'industrie française, et j'arrive au cabinet particulier du négociant propriétaire de ce riche établissement. Il est entouré de ses chefs d'atelier; l'un d'eux, vieux serviteur, parlait en ces termes : « Enfin, M. Leblanc, si vous cessez vos travaux, six cents ouvriers, pères de famille, manquent d'ouvrage et deux mille personnes sont livrées à la misère. — Mais considérez donc, mes amis, que, si je les continue dans l'état où sont les choses, ma ruine est infaillible. — C'est un grand malheur, M. Leblanc; car enfin deux mille personnes réduites à mourir de faim!.... Peut-on calculer le mal..... — Cette idée est horrible, mes amis; voyons s'il est quelque moyen de vous servir sans ruiner ma famille. J'aime mon pays et mon roi; pour le prouver, j'ai déjà fait plus d'un sacrifice, et je veux tenter encore un effort : nous allons continuer nos travaux, et si les droits que le gouvernement se propose d'établir nous mettent en état de soutenir seulement la concurrence avec l'étranger, rien ne sera changé ni au nombre de mes ouvriers, ni au prix de leurs journées; si des mesures qui seront adoptées, il résulte une diminution forcée dans les objets de mon commerce, vous subirez tous une réduction proportionnée à ces pertes et au

salaire que vous recevez; quant à moi, je ne demande que la simple rentrée de mes capitaux. Vous connaissez tous aussi bien que moi le prix des matières premières; c'est une avance que je vous ferai; vous travaillerez, et tout le bénéfice vous appartiendra; voilà tout ce que je peux vous promettre; allez, mes enfans, allez annoncer cette nouvelle à vos camarades, et les tranquilliser sur le sort de leur famille. »

Pendant ce discours, des larmes de reconnaissance coulaient de tous les yeux, et chacun baisait les mains de l'homme bienfaisant. Quiconque aurait vu dans ce moment la figure de ce respectable négociant ne se représenterait plus l'honneur et la probité sous d'autres traits.

Cependant les chefs d'ateliers sortirent, et je les suivis : avec quel air d'anxiété ils étaient attendus! La joie brillait sur leur visage; à peine aussi les eut-on aperçus qu'on cria de tous côtés : *vive M. Leblanc! vive notre père!*... Long-tems les acclamations répétées empêchèrent les chefs de s'acquitter de leur mission; ils y parvinrent enfin, et les bénédictions recommencèrent de nouveau. Quelques-uns des ouvriers se détachèrent et revinrent bientôt munis d'un énorme bouquet qu'ils offrirent à M. Leblanc. Des ménétriers qui se rendaient à leur gîte furent arrêtés par ces bonnes gens, qui, dans l'ivresse de leur joie, se mirent à danser en chantant des couplets faits deux mois avant, à l'occasion de la fête de

cet excellent homme. Je ne connais pas de plus honorable ni de plus utile profession que le commerce, quand elle est exercée de cette manière; je n'en connais pas surtout qui puisse procurer de plus douces jouissances..... Deux mille personnes qui vous doivent l'existence, qui vous bénissent, qui vous aiment!..... Je préférerais, je crois, le bouquet de M. Leblanc à tous les lauriers du monde.

Pendant que je faisais cette réflexion, je vis s'élancer d'un cabriolet très-élégant un jeune homme enveloppé d'une large et longue redingote, et le chapeau rabattu sur les yeux; il se glissa mystérieusement dans une allée sombre, et ressortit le moment d'après vêtu d'un pantalon et d'une veste de coutil, sous lesquels il conservait néanmoins une tournure assez distinguée; il remit sa redingote à son domestique, et lui ordonna de s'éloigner promptement. Ceci présage quelque aventure, et je suis déjà tenté de croire que les maris du faubourg Saint-Antoine ne sont pas plus exempts de certains accidens que les maris de la Chaussée-d'Antin. Je veux voir le denouèment de cette aventure. Je suivis alors notre jeune homme, en riant de la peine inutile qu'il se donnait pour imiter les gestes et la démarche d'un naturel du faubourg. Il entra dans le magasin d'un fabricant de meubles, chez lequel je pénétrai en même tems que lui. A son aspect, le marchand fronça le sour-

cil, et lui adressa une vive semonce sur ce qu'il rentrait tard : sa femme, jeune comme Hébé, fraîche comme la rose, jolie!..... oh! jolie comme l'amour, et dont les yeux languissans s'étaient animés d'un feu subit à l'apparition du jeune homme, interrompit son mari, et lui imposa silence, en disant qu'elle avait chargé M. Charles d'une commission, et soudain M. Charles tira de dessous sa veste un paquet qu'il remit à la dame : un coup-d'œil, un serrement de main, le remercièrent d'une commission d'autant mieux faite qu'on ne lui en avait donné aucune. Le mari, fâché de ne pouvoir gronder tout à son aise, se retira en recommandant à Charles d'être le lendemain de bonne heure à l'ouvrage. « Vous vous levez trop tard, ajouta-t-il, et si cela continue, je ne vous garderai pas. — Renvoyer le plus adroit tourneur du faubourg! Cela vous plaît à dire, M. Dupont, je ne vous laisserai pas faire une pareille sottise (s'écria la petite femme, qui trouvait sans doute que Charles ne se levait pas trop tard). » Le mari sortit sans réplique; mais on l'entendait répéter en gagnant sa chambre à coucher : « Nous verrons...... nous verrons; c'est une chose incroyable; car, enfin, ne suis-je pas le maître?..... »

L'instant d'après, la jeune femme et M. Charles sortirent chacun de leur côté, avec l'air de gens qui ne se quittaient pas. Il est bon de savoir

un peu de tout : sans son talent de tourneur, jamais, probablement, le jeune Dorval n'aurait fait cette jolie conquête ; mais dans ce quartier on prend quelquefois les choses au tragique, et l'exemple de Mme Michelin me fait trembler pour Mme Dupont.

N° LXXII. — 29 *janvier* 1817.

DICTIONNAIRE
DES GENS DU GRAND MONDE.

Quæ nunc sunt in honore vocabula.
HORACE, *Art poét.*

Mots qui sont maintenant en honneur.

Je continue le travail de mon *Dictionnaire des gens du grand monde*, dont j'ai donné quelques extraits dans mon XXVIIme numéro. * A mesure que j'avance dans mon travail, je m'aperçois que cet appendice, destiné, dans le principe, à mon seul usage, pourra, par la suite, devenir très-utile à ceux qui voudront étudier l'histoire de nos mœurs actuelles dans les Mémoires contemporains.

AMBITION. Divinité qu'adorent, avec la même ferveur, et presque dans les mêmes termes, les héros et les voleurs de grands chemins, les ministres et les jongleurs, les filous et les traitans, les sacristains et les prélats. En échange des biens qu'elle promet, le premier sacrifice

* Voir le premier volume de *l'Hermite de la Guiane*, page 280.

qu'elle exige est celui de la liberté. Qui dit *ambitieux*, dit *esclave.* Ce mot, en parlant de soi, se prend en bonne part, et toujours en mauvaise en parlant des autres. On a l'*ambition* des rangs, des honneurs, de l'argent, et surtout des places, ce qui fait que chacun courant après celle des autres, personne n'est à la sienne. De toutes les *ambitions*, la plus commune est celle du pouvoir; la plus rare est celle de la vertu. — Une jolie femme est plus souvent un moyen qu'un objet d'*ambition.*

Affaires. *Faire des affaires :* c'est l'état des gens qui n'en ont point, et la réponse la plus honnête à cette question, si souvent indiscrète : « Comment cet homme a-t-il amassé tant de fortune en si peu de tems? » *Il a fait des affaires.* — Ce n'est, pour l'ordinaire, qu'à ses propres dépens qu'on parvient à savoir au juste ce que signifient ces façons de parler que certaines gens, ont sans cesse à la bouche : *Il entend les affaires ; il entreprend des affaires ; il s'est jeté dans les affaires ; il se connaît en affaires.* Il y a des hommes et des femmes d'*affaires.* Ceux-là ont cent cordes à leur arc; celles-ci n'en ont qu'une : c'est dans ce sens que le *bel Amazan* appelait les demoiselles d'Opéra *des filles d'affaires.* *

Caractère. C'était jadis la physionomie de l'esprit; c'en est aujourd'hui la grimace. Cléon *a du caractère.* Vous pourriez croire qu'il a des

* Voltaire, *Princesse de Babylone.*

principes arrêtés, d'après lesquels il se conduit vers un but honorable; détrompez-vous : Cléon n'est qu'un instrument aveugle; c'est un bâton sec et dur, avec lequel on frappe d'autant plus fort, qu'il ne plie pas. Le *caractère* de Cléon n'est que la persévérance d'un sot.

CHARME. *Avoir du charme :* expression très à la mode dans un monde élégant, où l'on a presque toujours de bonnes raisons pour jeter du vague, ou plutôt du louche, sur sa pensée. Cette femme n'est ni jolie, ni gracieuse, ni bonne, ni spirituelle; mais *elle a du charme.* Insistez-vous pour savoir ce qu'on entend par-là, on sourit malignement, sans vous répondre.

COULEUR. *Ce discours a de la couleur; cette musique manque de couleur; cette actrice est sans couleur; cette vérité commence à prendre couleur :* autant de phrases en jargon du jour qui dispensent ceux qui s'en servent de savoir ce qu'ils disent, et ceux qui les écoutent de leur répondre.

DÉLATEUR, DÉNONCIATEUR. On affecte depuis quelque tems de confondre ces deux mots, de significations aussi différentes qu'*assassin* et *guerrier.* La délation, qui se dirige contre l'individu, qui frappe dans l'ombre, est toujours une lâcheté, alors même qu'elle n'est pas un crime; la dénonciation, qui suppose la publicité et qui ne porte jamais que sur la chose, est encore un acte de courage, alors même qu'elle est

répréhensible. Dans tout pays où un délateur connu n'est pas écrasé sous le mépris public, où l'on est exposé à se trouver à table à côté d'un pareil homme, ne craignez pas de prononcer que la corruption est au comble, et que la société touche à sa ruine. La *délation* est, de tous les crimes, celui qui répugne le plus au caractère français. Je persiste à croire que les exemples en sont rares, quoique l'accusation en devienne chaque jour plus commune.

Faiblesse. Ce mot est du petit nombre de ceux qui changent totalement d'acception, suivant qu'ils s'appliquent à un sexe ou à l'autre. On parle avec mépris de la *faiblesse* d'un homme; et avec une indulgence qui ressemble quelquefois à l'éloge, de la *faiblesse* ou même des *faiblesses* d'une femme. On a tout dit d'un homme, quand on a prononcé qu'il est faible; car si la *faiblesse* n'est pas un crime, elle est l'occasion de tous les crimes. L'homme méchant ne fait que le mal qu'il veut; l'homme faible fait tout le mal qu'il peut et que les autres veulent. Il est des *faiblesses* dont les sots ont le privilége exclusif, et d'autres qui sont si naturellement le partage des hommes supérieurs, qu'on ne peut les avouer sans s'exposer au reproche de manquer de modestie.

Faquin. On laisse perdre ce mot, qu'on ne remplace qu'imparfaitement par une accumulation d'épithètes. Damon n'est pas précisément

un fat, un sot, un *impertinent;* c'est un mélange de tout cela, assaisonné de prétentions de grand seigneur et de manières de parvenu; en un mot, c'est un *faquin.*

Fort. Ne s'entend plus qu'au figuré, dans un certain monde; c'est le synonyme à la mode d'*habile*, *capable*, *propre aux affaires.* Des gens qui n'ont que le souffle, et qui assiégent toutes les places, vous disent, en branlant la tête, que le gouvernement ne doit employer que des hommes *forts.* J'entendais hier une petite fille de quinze ans qui déclarait, devant une nombreuse et brillante compagnie, qu'elle n'épouserait jamais qu'un *homme fort.*

Grandiose. Mot emprunté de l'italien, à l'usage des gens qui ne savent pas le français. Quelques écrivains de journaux s'en servent comme de complément ou de supplément à leurs idées. Une sorte de satisfaction d'eux-mêmes perce dans chaque phrase où ils parviennent à introduire cet admirable *grandiose*, qui *dit plus qu'il n'est gros*, comme le *quoi qu'on die* de Trissotin. Qu'est-ce qu'un *style grandiose*, une *attitude grandiose*, un *projet grandiose*, et même un *traité grandiose?* Je n'en sais rien; personne n'en sait rien; ces messieurs n'en savent pas davantage. N'importe : il en est de certains mots étrangers, comme de certains voyageurs, qui se donnent de l'importance à la faveur de l'incognito dont ils couvrent leur obscurité.

Honnêtes gens. Ceux qui ont précisément les mêmes opinions politiques. Vous pouvez être mauvais fils, mauvais époux, mauvais père; vous pouvez avoir outragé, calomnié, persécuté vos bienfaiteurs; vous n'en figurez pas moins sur la liste des *honnêtes gens*, chez tel ou tel homme en place, ou hors de place, dont vous partagez les répugnances ou les affections politiques. Sous le nom d'*honnêtes gens*, on pourrait faire l'histoire de tous ceux qui désolent ou qui ont désolé la France depuis vingt-cinq ans.

Liberté. Si l'on voulait convenir, une fois pour toutes, que la liberté n'est autre chose que la dépendance sous l'empire des lois, on ne s'autoriserait pas de son nom pour justifier tous les genres de tyrannie. En convenant qu'en France on n'en a connu que l'ombre, on se *cotiserait*, si j'ose m'exprimer ainsi, pour jouir en commun de la liberté à l'ombre du trône dont elle émane, et des lois qui en garantissent à tous le bienfait. Dans ce pays, tout le monde veut la *liberté*; mais chacun la veut pour soi. C'est une vérité qu'on se disait depuis long-tems à l'oreille; quelqu'un s'est chargé d'en faire l'aveu public.

Modérés. On devait croire qu'on ne reverrait jamais ce tems de désordre et de folie, où l'exagération était portée jusqu'à faire un crime de la modération. Quelques hommes, qui ne

diffèrent des révolutionnaires que par l'application qu'ils font de leurs principes, se déchaînent aujourd'hui contre les *modérés*. J'en connais un à qui je témoignais mon étonnement de sa rupture avec son plus ancien ami : *Que voulez-vous ?* me dit-il, *cet homme a la rage de la modération*.

Moitié. Expression conjugale passée de mode, même dans la plus petite bourgeoisie. Un mari ne s'expose plus à appeler sa femme *sa moitié* devant un tiers.

Nerfs. Siége de toutes les passions, de tous les vices, de toutes les vertus des femmes comme il faut. Je crains cette musique, *elle me porte sur les nerfs* ; la *voix de cet homme m'agace les nerfs* ; la *présence d'Alphonse agit sur mes nerfs* ; les *maux de nerfs* ont remplacé les *vapeurs*. Les médecins et les amans n'y ont rien perdu.

Probité. Vertu bourgeoise. Du tems de Juvénal, la *probité* menait du moins à l'hôpital ; aujourd'hui, elle ne mène à rien. La *probité* ne tire point à conséquence, et c'est, de toutes les concessions, celle que la haine et l'envie font le plus volontiers. — *Probité*. Voyez Duperie.

Prôneurs. Espèces d'oiseaux criards, instruits à répéter : *Psaphon est un dieu !* Les *prôneurs*, formés en jurande, font aujourd'hui le monopole des réputations ; les journalistes ont un gros intérêt dans l'entreprise.

Romantique. Terme de jargon sentimental,

dont quelques écrivains se sont servis pour caractériser une nouvelle école de littérature germanique. La première condition qu'on y exige des élèves, c'est de reconnaître que nos Molière, nos Racine, nos Voltaire, sont de petits génies, empêtrés dans les règles, qui n'ont pu s'élever à la hauteur du beau idéal dont la recherche est l'objet du *genre romantique*. Ce mot envahisseur n'a d'abord été admis qu'à la suite et dans le sens du mot *pittoresque*, dont on aurait peut-être dû se contenter ; mais il a passé tout-à-coup du domaine descriptif, qui lui était assigné, dans les espaces de l'imagination.

On vous parle le plus sérieusement du monde de *pensées*, *d'intentions romantiques ;* on *aime à se perdre dans le vague romantique*. L'exaltation *romantique* vous conduit à l'extase *mélancolique*, d'où vous n'avez plus qu'un pas à faire pour arriver aux *Petites-Maisons*.

VERTU. « J'en serai bientôt réduit, comme le philosophe grec, à m'envelopper dans *ma vertu*, disait hier N*** à Mme D***, sa parente. — Vous serez bien indécemment vêtu, lui répondit cette dame. »

Je ne pense pas qu'on ait aujourd'hui plus de *vertu* qu'autrefois ; mais on en parle moins : c'est toujours cela de gagné. Je n'ai jamais entendu citer la *vertu* d'un jeune homme, ni la *vertu* d'une vieille femme.

VIERGE. Tout à-la-fois le synonyme et l'op-

posé de *fille*. Depuis quelques années, ce mot a passé de la poésie dans la prose *romantique*. On nous avait déjà parlé de la *Vierge des Amours*, et cette alliance de mots avait paru passablement étrange à ces grammairiens pointilleux qui demandent aux mots un compte exact de la pensée; mais cette expression est suffisamment justifiée par la définition du mot *vierge* que nous a donnée, la semaine dernière, un journal français. *Une vierge* (s'il faut en croire cette autorité grammaticale) *est une princesse qui se marie en seconde noces.*

N° LXXIII. — 5 *février* 1817.

FAVEUR ET DISGRACE.

SIXIÈME PROMENADE NOCTURNE.

Les hommes en place ont peu d'amis et ne s'en embarrassent pas.... Ils ont l'expérience de la désertion que leurs pareils ont éprouvée dans la disgrace.

DUCLOS.

COMMENT le caprice et la mode ont-ils pu faire abandonner le superbe quartier que je parcours en ce moment? Ces rues si larges et si bien alignées, ces hôtels si vastes et d'une si noble architecture, ces jardins qui font jouir au sein de la capitale de l'aspect et du charme de la campagne? Pourquoi le faubourg Saint-Germain s'est-il trouvé quelque tems désert, et pourquoi se repeuple-t-il si difficilement? Triste effet du règne des souverains à bonnets rouges qui regardaient l'honneur et la vertu comme une conspiration, un nom illustre comme une tache, la richesse comme un crime : au nom du salut public ils promenèrent quelques mois le niveau révolutionnaire sur la France, et principalement sur le faubourg Saint-Germain,

habité par les citoyens les plus distingués par la fortune et la naissance. La plupart de ceux qu'une fuite prévoyante ne mit pas à couvert, payèrent de leur vie leur funeste sécurité : leurs somptueux hôtels furent abandonnés, et les grands du jour, ou plutôt du moment, n'osèrent profaner des demeures où ils craignaient sans doute de ne pas trouver le sommeil. Sans quelques administrations et l'essaim de leurs employés, le faubourg Saint-Germain, à cette époque, serait devenu une véritable Thébaïde. Quand le règne de la terreur cessa, sans ramener la confiance, quelques personnes avaient acquis d'immenses richesses ; mais elles craignaient de les afficher en habitant ces vastes hôtels : d'ailleurs, le luxe avait pris une autre route, et s'était fixé, avec son nouveau cortége, sur l'autre rive de la Seine. A cette époque, on louait un hôtel entier, au faubourg Saint-Germain, pour le prix d'un appartement au troisième dans la rue Cérutti.

Depuis quelques années, cependant, on commence à revenir dans ce beau quartier, et je ne doute pas qu'il ne redevienne aussi brillant, aussi peuplé qu'il le fut autrefois. Je serais charmé de voir renaître à leur splendeur première des lieux où nos rois ont déployé une magnificence si noble, si grande et si utile à-la-fois. L'hôtel des Invalides et l'Ecole Militaire en sont le plus bel ornement : l'une était le berceau des guerriers des-

tinés à soutenir la gloire du nom français ; l'autre est toujours l'asile des guerriers mutilés pour la défense de la patrie. Ne rendra-t-on pas l'Ecole Militaire à sa première destination ? assez d'autres édifices pourront servir de casernes....

Quel bruit !... quelle affluence de voitures !... Mes souhaits seraient-ils déjà réalisés ? Le ministre **** reçoit aujourd'hui. Si je pouvais pénétrer dans ce salon !.... Avant de monter, faisons une station près de ce vestibule ; j'ai deux mots à dire sur quelques-uns des personnages qui vont descendre de voiture. On ouvre une portière. Quel est cet homme pâle, jaune et maigre, à la physionomie dure et hautaine, au ton brusque ? Malgré son front ridé, ses yeux caves, son teint safrané, il est jeune encore ; mais il ne dort plus depuis qu'il a conçu l'idée d'arriver au ministère. Parvenu aux fonctions de conseiller d'état, il a fait la moitié du chemin ; je doute pourtant qu'il franchisse jamais la distance qui le sépare du but auquel il aspire : chargé plus d'une fois de soutenir, dans la discussion des chambres, les projets du gouvernement, il tourne en ridicule, dans son salon, les plans qu'il défend à la tribune avec aigreur et rudesse. Monsieur est ministériel le matin, et le soir de l'opposition. Jusqu'à présent, ce petit manége n'a réussi qu'à lui faire des ennemis dans les deux partis ; on l'estime peu, et malgré les beaux sentimens qu'il affiche, le souvenir du

passé inspire une grande méfiance sur son compte; je pourrais dire jusqu'à quel point elle est fondée; mais pourquoi lui ôter son masque? il tombera de lui-même à la première occasion.... Il est déjà tombé pour moi : je connais l'homme, et je ne doute pas qu'il ne prêtât volontiers foi et hommage à quiconque lui fraierait le chemin du pouvoir.

Cette femme élégante, jeune encore et d'une physionomie si vive et si piquante, porte un assez beau nom, c'est la marquise de****. Immensément riche avant la révolution, elle cherche à réparer de son mieux les torts de la fortune; solliciter est son état; elle use de ses connaissances nombreuses, de ses protections, de son esprit, de ses grâces, en un mot de tous ses moyens pour faire réussir ses protégés; elle sert avec chaleur, mais non pas avec désintéressement. Par un traité secret, sur chacun des emplois qu'elle fait obtenir, elle se réserve *des épingles*, et je lui connais un revenu considérable qui n'a pas d'autre source ; elle vient ce soir tenter un dernier effort pour enlever une nomination importante; elle touche au moment du succès..... Quel *désapointement !*

Ce pauvre diable dont l'habit noir, rapé, mais propre, est pourtant l'habit de représentation, vient de causer un moment dans la loge du suisse; il dit bonsoir aux laquais en passant sous le vestibule, et va donner une prise de tabac à

l'huissier; il fait sa cour à tout le monde, sans oublier le chien du logis : cet homme est un entrepreneur de découvertes qui n'a pu découvrir encore le moyen de ne pas mourir de faim, bien qu'il soit porteur de dix à douze brevets d'invention. Il vient présenter ce soir au ministre un nouveau projet, au moyen duquel il propose, moyennant un prix très-modique, de nourrir, chauffer, blanchir, éclairer tous les prisonniers de l'Etat; il ne dit pas encore son secret, mais je puis le révéler; il prétend faire tout cela avec des marrons d'Inde qui lui fourniront, à ce qu'il assure, de la fécule nutritive préférable au froment, de l'huile, du savon et des mottes à brûler. Grâce au ciel, les prisonniers ne tâteront pas de sa cuisine, et le ministre s'en débarrassera avec un nouveau brevet d'invention.

Diable! voici un équipage qui s'annonce avec bien du fracas : deux laquais, un chasseur, des chevaux superbes, les plus riches harnais, la voiture la plus élégante.... Quel est donc le propriétaire de tout cela? Vraiment, c'est le comte de... Que vient-il faire ici? lui, l'ennemi juré du ministre qu'il cherche à renverser, auquel même il se flatte de succéder? Il n'est pas tems; continuons notre revue.

D'où vient l'horreur dont je suis saisi à la vue de cet homme au regard oblique, à l'air faux et sournois? Comme il regarde, comme il écoute; c'est encore un entrepreneur de découvertes,

mais dans un genre moins innocent que le premier : on rit de l'un, mais on déteste l'autre. C'est un entrepreneur de dénonciations ; il médite la ruine de plusieurs familles, et, pour prix de ses nobles travaux, il se flatte d'occuper la place d'une de ses victimes. J'espère qu'il ne l'obtiendra pas.

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

Le joli jeune homme et le joli cabriolet ! c'est un papillon sur une feuille de rose. Il y a sans doute bal chez le ministre ; cela ne me paraît bon qu'à figurer dans une contre-danse. Chut ! ce petit personnage si ridicule a cinquante mille livres de rente, un hôtel superbe et un excellent cuisinier ; recherché dans la société, protégé par les femmes, sur le point de faire un mariage qui va doubler sa fortune, il ne peut manquer de faire son chemin, puisqu'il a tout, excepté le sens commun ; je ne sais même s'il aura l'esprit de sentir son insuffisance, et de savoir choisir un bon secrétaire. Il a cependant la promesse d'une place très-importante, et vient voir si le travail est signé.

Quel contraste avec cet autre jeune homme qui descend d'un fiacre à la porte extérieure, et qui s'avance vers moi ! Sa physionomie spirituelle et douce, ses manières affables, son air modeste, son noble maintien, préviennent en sa faveur : plein de connaissances et de talens,

parlant presque toutes les langues de l'Europe, depuis plusieurs années il languit dans une place subalterne, dont il consacre le modique traitement au soutien de sa famille : je voudrais être ministre vingt-quatre heures seulement pour donner à ce jeune homme un emploi convenable à ses talens; je serais sûr d'avoir rendu un véritable service à l'Etat.

Je vois entrer un homme qui passe rapidement et d'un air consterné. C'est Clairval, l'intime confident du ministre; il arrive de la cour, et rapporte sans doute quelque mauvaise nouvelle à son noble ami. Notre homme, parfaitement connu dans la maison, se glisse mystérieusement sans être annoncé. Attention! la scène commence. Deux personnes seules, le ministre et le comte de M***, ont remarqué l'entrée de Clairval. Le premier devient visiblement inquiet en remarquant l'abattement de son confident, le second sourit malignement, et se réjouit d'avance de son propre triomphe et de la perte de son rival. Le ministre a trouvé moyen d'écarter la foule qui l'environne, il a pris Clairval à part; chacun s'éloigne avec respect; mais tous les regards sont fixés sur eux. Dans ce moment, Clairval apprend au ministre qu'il a cessé de l'être, et que son successeur est le duc de C***; le ministre tressaille, mais il se remet promptement, fait bonne contenance, parle à l'un, sourit à l'autre, fait un compliment à celui-ci, et

donne des espérances à celui-là. Sa marche le conduit auprès du comte de M*** qui, d'un air ironiquement poli, lui demande des nouvelles de sa santé, altérée par les veilles et le travail. « Elle sera bientôt parfaite, M. le comte, je vais goûter enfin les douceurs d'un repos auquel j'aspire depuis long-tems ; le Roi consent à recevoir ma démission, et cède à mes désirs en me donnant pour successeur le duc de C*** ; c'est un choix qui doit vous plaire, car vous êtes l'ami du duc de C*** autant que le mien. » A ce nom fatal, le comte de M*** pâlit ; il se trouble, il balbutie ; le ministre jouit de son embarras, et l'humiliation de son ennemi lui rend du moins l'apparence de la gaîté.

Cependant quelques personnes ont entendu cette conversation ; on chuchotte, on se regarde, la nouvelle se répand dans toute l'assemblée avec la rapidité de l'éclair ; ceux qui avaient des espérances deviennent tristes ; ceux qui avaient perdu l'espoir de réussir se flattent d'un plus heureux succès auprès du nouveau ministre ; en un instant toutes les figures ont changé d'expression, et la moitié de l'assemblée s'est écoulée. Je sors aussi.

Du salon, la nouvelle a passé dans l'antichambre, de l'antichambre chez le suisse ; chacun intrigue et fait déjà ses arrangemens en conséquence du changement.

Au moment où j'allais quitter l'hôtel, la

voiture de M. le baron D***, conseiller d'état, entrait dans la cour; il est tard, aussi le baron se hâte-t-il de monter, lorsque son laquais, à qui le suisse a conté la nouvelle, court après lui, l'arrête à moitié de l'escalier, et lui dit deux mots à l'oreille. Le baron descend encore plus vîte qu'il n'était monté, s'élance dans sa voiture, et ordonne qu'on le conduise chez le duc de C***. Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de tems.

Cependant le reste de la société se retire, et l'ordre est donné au suisse de ne plus laisser entrer personne. Je délibérais pour savoir si je remonterais. Dans un pareil moment, un ministre est bon à voir dans son intérieur; un grand coup frappé à la porte de l'hôtel attire mon attention.

Un laquais à riche livrée se présente chez le suisse, et retourne annoncer à son maître que le ministre ne reçoit pas : « C'est cependant aujourd'hui son jour; serait-il malade? Je veux m'en informer, et m'écrire moi-même sur sa liste. » Il descend, et entre chez le suisse.

« Fritz, comment va son excellence? » Fritz répond par un hochement de tête. « Ne puis-je le voir un moment? vous savez que je suis son ami. — Impossible, M. le marquis. — En ce cas, je veux lui écrire un mot; je veux qu'il sache que je suis venu et combien sa position m'inquiète. » Fritz approche un siége, donne du

papier, une plume, de l'encre : le marquis s'assied et commence. Après la première phrase, il s'interrompt pour dire à Fritz : « J'ai vu le ministre hier, il était parfaitement bien ; cela est donc arrivé subitement ? — Ce soir même, M. le marquis. — Fermer sa porte un jour de réception ! il est donc bien malade ? — Il n'est plus ministre. — Eh ! que ne le disiez-vous sur-le-champ ? Peste soit de l'imbécille ! » ajouta le marquis, qui se hâte de sortir de peur qu'on ne le voie chez le suisse d'un ministre disgracié. Il se lève brusquement, déchire son billet, et s'esquive. « Que dirai-je à votre ami, lui crie Fritz en ricanant ? — Va-t-en au diable, lui répond le marquis en se jetant dans sa voiture. » Je suis curieux de savoir où va cet homme en sortant d'ici.

La journée est finie pour l'intrigue et les courbettes ; il va maintenant, suivant sa coutume journalière, passer le reste de la nuit au jeu, dans une maison où la maîtresse perdit mille louis dans la dernière séance. Je veux l'y suivre.......

Me voilà dans un beau salon, où quinze personnes, assises autour d'un tapis vert, suivent d'un œil avide et inquiet le dé qui s'échappe du cornet, roule et va décider de leur sort : soit force, soit habitude, soit indifférence, les hommes dissimulent mieux leurs impressions ; c'est sur le visage, dans la contenance des femmes,

que l'avarice et la cupidité exercent et développent leur hideuse influence. L'œil allumé, la bouche desséchée, les doigts contractés, le sein palpitant, respirant à peine, elles attendent leur arrêt avec une douloureuse anxiété; le dé s'arrête, la chance est fixée, le banquier gagne, et le râteau ramène vers lui les masses d'or placées devant *les pontes*, dont la figure altérée laisse percer les angoisses intérieures, en dépit de tous leurs efforts.

Cette jolie femme vient de perdre un coup de cent louis : quel dommage que la funeste passion du jeu l'ait fait renoncer à tous les avantages qu'elle a reçus de la nature! Spirituelle, aimable, pleine de grâce, elle flétrit sa beauté, dédaigne son esprit, néglige ses talens, et semble ne plus exister quand elle n'a pas les dés ou les cartes à la main. Qu'elle laisse cette misérable ressource à celles qui ne peuvent en avoir d'autre; à ces deux femmes, par exemple, dont la figure et le maintien forment un si parfait contraste : l'une, décorée du titre de ladi, semblable à la dame Bouvillon du *Roman Comique*, a peine à loger son énorme corpulence dans une vaste bergère; à tout moment son mouchoir essuie la sueur que l'avarice et la colère font couler de son front, elle s'agite, elle se plaint hautement, elle gronde, elle injurie presque les gens qui gagnent son argent, et rit aux éclats quand le sort la favorise. L'autre, pâle,

mince, exiguë, froide et silencieuse, joue, perd ou gagne avec un calme imperturbable : il est vrai qu'il ne lui en coûte rien ; le jeune homme placé derrière elle n'est pas si tranquille ; je devine pourquoi ; c'est lui qui fournit les fonds.

J'observe cet homme dont la physionomie conserve toujours son expression ouverte et riante ; c'est ce qu'on appelle dans le monde un beau joueur. Cette qualité, faussement attribuée à la force d'ame, à la générosité, au désintéressement, est, au contraire, le signe ordinaire d'un caractère usé par l'habitude des émotions violentes et blasé sur tous les plaisirs. Jouer est pour sir Poll un état dans le monde, une ressource contre le désœuvrement, une nécessité enfin ; au sortir de ce salon, à deux heures du matin, il se rendra au Cercle, jouera jusqu'à huit ou neuf heures, se lèvera à quatre, dînera à six, et recommencera demain ce qu'il a fait aujourd'hui. Ce M. N*** tient en ce moment la corne ; voyons un peu comment le sort le traitera. Fort bien, j'en suis sûr ; il joue ordinairement avec un bonheur qui n'est surpassé que par son amour-propre. Où diable l'amour-propre va-t-il se nicher ? Partout, M. de C*** a des connaissances, de l'esprit, une mémoire prodigieuse ; il cause avec agrément, raconte d'une manière piquante ; eh bien ! je crois, en vérité, qu'il fait plus de cas de son talent au trictrac,

au whist et à l'écarté, que de tout cela. Sa manière de vivre n'est pas moins originale : possesseur de cent mille livres de rente, il n'a pas de maison, dîne chez les autres les trois quarts de l'année, court tout Paris à pied la plus part du tems, fait dix visites par soirée, joue toute la nuit, et dort la moitié du jour. Plus il est heureux au jeu, moins il veut le paraître; quand vous le rencontrez, il a toujours à vous dire qu'il a perdu la veille quelques centaines de louis : si l'on additionnait toutes ses prétendues pertes, il n'en serait pas quitte pour cinq cent mille francs par an. J'avais raison; la fortune le traite bien; il a passé sept fois, l'or s'amoncelle devant lui, tandis qu'il disparaît et fond dans les mains de la maîtresse de la maison; elle doit perdre énormément : cette femme n'a donc ni enfans, ni mari? Au contraire, mais la passion du jeu étouffe tous les sentimens : les enfans sont oubliés, le mari n'est pas écouté ; il prie, il se plaint, il s'afflige; mais il est subjugué, il est trop tard pour parler en maître.

N° LXXIV. — 16 *février* 1817.

LA VEILLE DE SAINT-VALENTIN

EN ANGLETERRE. *

Ergo eat, et blandis peraretur littera verbis.
OVIDE.

Qu'il courre, ce billet, et qu'il les abuse par des paroles trompeuses.

SI l'usage dont il est question dans cette lettre est, par le fond, étranger à nos mœurs, il m'a paru être encore plus étranger par la forme aux mœurs de nos voisins, chez lesquels il se pratique. J'y trouve je ne sais quelle fleur de galanterie qui décèle une origine française dont je me suis assuré par des recherches dont je fais grâce à mes lecteurs; j'ai pensé qu'ils liraient avec plus de plaisir la lettre que l'on m'écrit à ce sujet, que la dissertation que j'avais eu d'abord l'envie d'y substituer.

Londres, 13 février 1816.

« J'AVAIS aujourd'hui beaucoup de courses à faire dans différens quartiers de Londres : j'étais

* Cet article est extrait d'une lettre adressée à l'Hermite par l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Quinze Jours à Londres.*

sorti de très-bonne heure; j'avais dîné dans un quartier éloigné du mien, et, pendant toute la journée, j'avais remarqué dans les rues un mouvement extraordinaire parmi les facteurs de la petite poste; je les voyais courir de maison en maison d'un air affairé : à peine existait-il une porte à laquelle ils n'allassent frapper leurs deux coups (signal qui avertit de l'arrivée du facteur, comme un seul coup annonce un domestique ou un ouvrier, et les coups plus ou moins multipliés une visite plus ou moins importante). J'avais observé aussi un assez grand nombre de domestiques et de commissionnaires portant de grandes lettres sous enveloppe, qui me paraissaient pliées et cachetées d'une façon particulière.

» Mon attention ne tarda pas à être appelée plus particulièrement sur cet objet.

» Il était presque nuit quand j'entrai dans la superbe rue d'Oxford pour prendre ensuite celle de Portland, et regagner mon logement. Non loin de moi cheminait un domestique tenant à la main une lettre semblable à celles dont j'avais déjà vu un grand nombre. Au détour d'une rue, un petit garçon la lui arracha, et disparut en courant à toutes jambes, tandis que ses camarades, poussant des cris de joie, entouraient le domestique, qui s'écria, *Dam the little rogue! my Valentine is lost* (le diable emporte le petit coquin! ma Valentine est perdue), et il se mit à la poursuite du voleur. L'attrapa-t-il?

ne l'attrapa-t-il pas ? C'est de quoi probablement vous vous inquiétez aussi peu que moi-même.

» Je réfléchissais encore à cette aventure (qui me paraissait liée par quelque rapport à la distribution extraordinaire de lettres dont j'avais été le témoin), lorsque j'arrivai à mon logis. Le propriétaire était un homme veuf qui n'a qu'une fille, assez jolie, *et de ses dix-sept ans doucement tourmentée* ; il habitait le rez-de-chaussée de la maison dont j'occupais le premier étage. J'entrai chez lui pour y prendre ma lumière, et je trouvai la petite Fanny occupée à lire une lettre de format in-folio, au haut de laquelle je remarquai une gravure en couleur, représentant *un berger offrant à sa bergère un cœur percé d'une flèche.*

» Vous avez là, ma belle demoiselle, lui dis-je en allumant ma bougie, un billet d'une belle taille. — Monsieur, c'est une valentine. — Encore une valentine!... Et pourriez-vous m'apprendre ce que c'est qu'une valentine ? — Monsieur, me dit-elle en rougissant un peu, voilà mon père : il vous répondra beaucoup mieux que moi.

» Je réitérai ma demande au père ; il me fit asseoir, et, me présentant un verre de bière : « Vous ne savez donc pas, me dit-il, que c'est aujourd'hui *la veille de Saint-Valentin* ? — Mais qu'a de commun Saint-Valentin avec la lettre que lit mademoiselle votre fille, et probable-

ment avec toutes celles que j'ai vu distribuer aujourd'hui en si grande profusion? — Saint-Valentin est le patron des amoureux. La veille de sa fête tous les amans écrivent à leurs maîtresses; toutes les maîtresses à leurs amans. C'est un usage suivi en Angleterre de tems immémorial. — Bon dieu! quelle prodigieuse consommation d'amour il doit se faire à Londres, à en juger par la quantité de lettres que l'on y distribue. — Entendons-nous : il n'est pas nécessaire d'être véritablement amoureux pour envoyer une *valentine.* (C'est le nom que l'on donne à ces lettres.) C'est une galanterie sans conséquence, qui ne signifie rien ni n'oblige à rien, et à laquelle on ne pense plus le lendemain. — A la manière dont miss Fanny lisait la sienne, je serais tenté de croire qu'elle y attache plus d'importance. — Je crois bien, c'est une valentine de son prétendu, du fils de mon plus ancien ami; un mariage arrangé (ajouta-t-il plus bas)...... Allons, ma fille, montrez votre lettre à Monsieur; qu'il voie ce que c'est qu'une valentine. »

» Elle me remit l'épître, qui contenait une chanson en cinq couplets; je l'ai traduite le moins mal qu'il *m'a été possible :*

LA MÉTAMORPHOSE.

Certain soir, à mon hermitage
Vint frapper une jeune enfant.
Dix ans semblaient former son âge :

Tout en elle était séduisant.
« Je meurs de froid, s'écria-t-elle :
» Ouvre-moi vîte, par pitié,
» Ta porte est-elle assez cruelle
» Pour se fermer à l'Amitié?

» — Je te connais, belle étrangère,
» Déjà tu règnes sur mon cœur;
» Fermé pour ton perfide frère,
» Toujours il s'ouvre pour la sœur.
» Mais, dis-moi, jeune jouvencelle,
» Comment le froid put te saisir?
» — Ce siècle, hélas ! souvent, dit-elle,
» Voit l'Amitié se refroidir. »

J'étais sans feu : comment m'y prendre
Pour réchauffer la pauvre enfant?
D'elle-même elle vint se rendre
Dans mes bras, d'un air innocent.
Sur mon cœur alors je la presse,
Je lui donne un chaste baiser;
Mais c'est moi que cette caresse
D'un feu nouveau sut embraser.

« Pourquoi mon cœur bat-il si vîte?
» Lui dis-je en lui prenant la main.
» Sens toi-même comme il palpite!
» D'où vient ce changement soudain? »
Mon œil vers la jeune étrangère
A l'instant s'étant dirigé,
La sœur avait fait place au frère,
L'enfant de sexe avait changé.

« Quoi? c'est toi, perfide vipère!
» Sors bien vîte de ma maison.
» — Non, répondit le téméraire :
» Je suis chez toi, j'y tiendrai bon.
» Rien ne peut guérir mes blessures

» Quand de ma sœur j'ai pris les traits ;
» Et pour que mes flèches soient sûres ,
» Fanny me les fabrique exprès. »

« Monsieur, me dit mon hôte quand j'eus fini ma lecture , je ne sais ce que vous penserez de la chanson; mais ce n'est pas là tout-à-fait le vrai style d'une valentine; le dernier vers doit toujours finir par *valentine* ou *Valentin*. Au surplus, vous voilà maintenant instruit de ce que vous désirez savoir. J'ajouterai seulement que, quelques jours avant cette fête, toutes les boutiques de nos papetiers sont garnies de grandes et belles feuilles de papiers, décorées d'emblêmes d'amour, et destinées à recevoir des vers amoureux, car toutes les valentines doivent être en vers. »

» Ma curiosité n'était pas pleinement satisfaite, et je voulais achever de la contenter. Mon libraire demeurait à deux pas (tous les libraires sont en même tems papetiers en Angleterre). Je courus chez lui, et le priai de me montrer des valentines; il m'en donna un paquet énorme; je remarquai, en le feuilletant, que plusieurs d'entre elles étaient déjà remplies de vers écrits à la main ; j'en demandai la raison.

» Tous les amoureux ne sont pas poètes, me dit-il, et c'est pour la commodité de ceux-là que nous tenons un assortiment de valentines toutes faites, qui ne laissent à l'amateur que l'embarras du choix. »

» Sa réponse me rappela notre abbé Pellegrin, et la lecture que je fis de quelques-unes de ces pièces me remit en mémoire les devises de nos confituriers de la rue des Lombards. On en pourra juger par cet échantillon :

Comblez mes vœux, beauté divine,
Je vous jure un amour sans fin :
Daignez être ma Valentine,
Je serai votre Valentin.

» Je vis avec plus de surprise que, parmi les vignettes très-variées qui ornaient les différentes feuilles que j'avais sous les yeux, il se trouvait des sujets burlesques et ridicules. Ici un amour affublé d'une large perruque, et armé d'un trait sans pointe, conduisait un jeune homme sec et efflanqué vers une grosse et grasse douairière assise dans un fauteuil à bras ; là, Mercure présentait une nymphe agaçante à un vieillard dont la jambe goutteuse et enveloppée de flanelle était étendue sur un tabouret, tandis que l'Amour, un doigt sur la bouche, montrait la belle à un jeune homme placé derrière le pauvre podagre. Ailleurs, une vieille femme à sa toilette cherchait

A réparer des ans l'irréparable outrage.

Mais son miroir, au lieu de lui montrer des charmes qui n'existaient plus que dans son imagination, lui offrait l'image du Tems qui semblait la menacer de sa faux.

« Que signifient de pareils emblêmes, dis-je au libraire? quel rapport peuvent-ils avoir avec une lettre d'amour? — Ce sont, me répondit-il, des *contre-valentines* que l'on envoie à pareil jour, et dont les auteurs ont grand soin de garder l'anonyme : on écrit à une femme galante que sa vertu fait le désespoir de vingt amans; à une vieille, que l'on voudrait être aimé d'elle parce qu'on n'aurait pas à craindre d'en être mordu; à un vieillard, qu'on lui envoie le portrait d'une jeune beauté qui brûle d'amour pour lui, et il trouve sur le revers de la feuille la figure d'une tête de mort qui entr'ouvre un tombeau, et mille autres plaisanteries aussi ingénieuses. »

» Je remerciai le libraire, et je lui achetai trois valentines. Je me propose de les adresser à trois des beautés de Paris le plus en vogue : qui sait si je n'aurai pas la gloire de mettre à la mode en France un des plus antiques usages de l'Angleterre? »

N° LXXV. — 19 *février* 1817.

LES FEMMES.

SEPTIÈME PROMENADE NOCTURNE.

Mulierem pudorem gerere magis decet quàm purpuram.

PLAUTE.

La pudeur chez les femmes est le plus riche des ornemens.

Il n'y a pas long-tems, me disais-je en me promenant, tout endormi, sur la terrasse d'un petit hôtel de la rue Saint-Lazare, qu'il ne se trouvait en ce lieu que des marais, et j'allais partir de cette première réflexion pour faire de savantes remarques sur l'accroissement de la population, lorsque mes yeux se dirigèrent vers une fenêtre entr'ouverte, et je ne songeai plus qu'au tableau qui s'offrait à ma vue : dans un boudoir meublé avec autant de goût que d'élégance, uniquement éclairé par des lampes d'albâtre, deux femmes et quelques hommes entouraient une table à thé; la maîtresse de la maison, jeune et belle, en faisait les honneurs avec grâce; ses grands yeux noirs lançaient, à la dé-

robée, des regards tendres et voluptueux; l'instant d'après ils se baissaient avec toute la timidité de l'innocence. En la voyant marcher, sa taille élancée me parut avoir quelque chose d'aérien; je me figurais Camille effleurant légèrement la terre, et lorsque d'une voix douce elle se plaignit qu'on la quittait trop tôt, mon cœur battit fortement, et, rajeuni de cinquante ans, lui jurait tout bas de se fixer près d'elle.

Quelle angélique créature! Attendons cependant. Les apparences sont parfois trompeuses; j'ai rencontré tant de savans sans instruction, tant de sages sans principes, tant de philosophes.....

Dans cet instant, la belle dont j'étais charmé tira brusquement le cordon de la sonnette : « Vous serez donc éternellement une bête, dit-elle au grand laquais qui se présenta : ne vous avais-je pas répété cent fois que je ne recevrais point de femmes? — J'étais en commission par ordre de monsieur. — Avant toute chose vous devez obéir aux miens; ne l'oubliez plus, ou je vous chasse. — Mademoiselle Victoire devait me remplacer. — Dites-lui de venir me parler, et ne raisonnez pas. »

La voix qui donnait cet ordre impérieux devenait progressivement aussi aigre qu'elle m'avait d'abord paru douce et affectueuse. « Pourquoi donc, Victoire, avez-vous laissé entrer Mme de ***? — Je n'ai pas osé renvoyer l'amie

de Madame. — Vous devenez chaque jour plus sotte; éteignez ces lumières, une seule suffit. — Madame lui disait il y a quelque tems, devant moi, qu'elle recevait à toute heure une amie si chère. — Enfermez le sucrier dans mon cabinet; j'ai remarqué hier.... — Je me rappelle que dimanche dernier.... — Taisez-vous, impertinente! vous m'êtes insupportable. » Ces mots furent accompagnés d'un soufflet que la nymphe aérienne laissa tomber sur la joue de la pauvre Victoire. Ah! fuyons, m'écriai-je, mon enchantement a cessé; une femme belle et méchante est une erreur de la nature. Celle-ci a l'apparence d'un ange dans le monde, et la réalité d'un démon dans son intérieur. Elle étale par vanité des porcelaines magnifiques, des coupes de vermeil; et, par avarice, elle enferme sous clef les moindres bagatelles. Cent mille écus de rente ne lui ont jamais procuré la jouissance de soulager un infortuné, et son cœur, inaccessible à la tendresse, la condamne à vivre sans amis. Fuyons, j'ai besoin d'estimer les jolies femmes : pour me raccommoder avec elles, je vais faire une visite nocturne à Mme de P***.

Dans la première antichambre, je suis frappé de la respectueuse politesse de deux vieux serviteurs dont la figure heureuse attestait de longs services récompensés par la confiance et l'attachement; tous deux regardent avec une sorte d'orgueil la foule se presser dans les salons : ils

auraient suivi leurs maîtres dans l'infortune; ils jouissent de leur prospérité.

Bons maîtres, ils ont trouvé le secret d'avoir des serviteurs fidèles. Le cercle est nombreux et peu divertissant : n'importe, Mme de P***, habituée à la représentation, n'a point le travers de paraître ennuyée des hommages qu'on lui rend; sans se départir d'une noble dignité, d'une extrême politesse, elle sait tour-à-tour adresser à chacun quelques mots obligeans ou gracieux. Je lui prédis que, si jamais son mari cesse d'être ministre, elle n'en sera pas moins recherchée avec empressement.

Je l'offre pour modèle à quelques personnes que je me dispense d'indiquer. On dirait que les gens en place, satisfaits d'avoir des créatures, ne sentent pas la nécessité de s'assurer des amis pour adoucir leur chute. Tant pis pour eux; je ne me charge pas de faire leur éducation; ils ont un exemple; qu'ils en profitent.... La foule disparaît, tout le monde sait combien il importe aux malheureux que Mme de P*** abrège ses soirées au profit de ses matinées. Je la suis dans son cabinet, où je ne vois point sans émotion la grande dame de la cour devenir mère de charité. « Madame, lui dit une femme-de-chambre d'un certain âge, la pauvre femme qui doit à vos soins la vie de son mari est accouchée ce soir; je lui ai porté... — C'est très-bien; tirez de l'armoire une layette. —

Une jeune fille tout en pleurs est venue implorer les bontés de Madame, et ne veut confier qu'à elle le chagrin qui l'accable; ce n'est pas sans peine que je lui ai fait dire sa demeure : elle habite au cinquième étage ; si Madame l'ordonne, je m'y transporterai demain matin. — Non, Mme Hubert, c'est à moi qu'elle veut parler; laissez là son adresse; préparez ma robe de toile, mes bas noirs, mon chapeau gris, ensuite vous pourrez vous retirer. — Madame ne veut pas que je la déshabille? — Je vous remercie, je ne me coucherai pas encore. » Je sors ; ma présence profanerait l'asile des pieuses méditations : demain, dès six heures du matin, madame de P*** ira visiter des malades, consoler des affligés, secourir des infortunés; prenant rapidement, à dix heures, un élégant négligé du matin, elle paraîtra au déjeûner, en se flattant de l'espoir de n'avoir pas été découverte; mais la reconnaissance, quelquefois indiscrète, depuis long-tems l'a décelée; les bénédictions du pauvre l'escortent en tous lieux, et lui assurent un respect général, une admiration méritée.

Oh! combien la bienfaisance a plus de charme, combien la pitié est plus touchante chez les femmes que chez les hommes! Sans doute : nées pour subjuguer par la douceur, leur essence est d'aimer; et le cœur de celle qui sait être, tour-à-tour, fille soumise, épouse vertueuse,

mère tendre, est sans contredit le chef-d'œuvre de la nature.

J'aperçois, à l'entrée de la rue Saint-Florentin, une jolie personne qui saute légèrement d'une élégante voiture; le jeune homme qui l'accompagne court après elle; j'aperçois leur figure au clair de la lune; elle exprime le bonheur; je veux les suivre; le couple qui m'intéresse est marié depuis six mois : la petite femme est vive, gaie, spirituelle et sensible, l'époux est franc, loyal, généreux et rangé; aucun nuage encore n'a troublé leur union. Je pénètre dans la chambre à coucher. « Cher Hippolyte le bal était délicieux; je me suis extrêmement amusée, disait la jolie personne en détachant la guirlande de roses entrelacée dans ses beaux cheveux noirs : savez-vous que j'étais mise à ravir, et qu'on m'a trouvée jolie? — Oui, mon Adèle, les louanges que tu recevais flattaient agréablement mon cœur et mon amour-propre. — Vous ne serez donc jamais jaloux? — Je m'en garderai bien : j'estime trop ce que j'aime. — Ajoutez donc, mon ami, que vous en êtes trop aimé. »

Pendant ce doux colloque, je vis la soubrette, d'un air embarrassé, tourner autour de Madame, chercher ses yeux en évitant ceux de Monsieur, et profitant d'un instant favorable, elle supplia sa maîtresse de passer dans une pièce voisine. Adèle partit d'un éclat de rire,

et disparut; l'adroite Justine la suivit, et, lui remettant mystérieusement un billet, lui dit : « Madame, il ne veut plus attendre. — Quel embarras ma chère Justine! — Il menace de faire un éclat, si vous ne terminez demain matin. — O ciel! il me perdrait! Peut-on être plus cruel, plus exigeant! Pauvre Hippolyte! quel chagrin, s'il savait.... — Mon fichu de nuit, Justine, s'écria le jeune époux; » et la prenant par le bras aussitôt qu'elle parut, il l'entraîna précipitamment à l'autre bout de la chambre, lui dit quelques mots à l'oreille, déposa une bourse dans ses mains, et revint près de la glace dénouer sa cravate. « Quelle épouvantable réunion de cœurs corrompus, m'écriai-je avec indignation : une nouvelle mariée perfide, un époux séducteur, une soubrette!... » Les jugemens téméraires que portent les somnambules se rectifient presque aussitôt. Le billet que j'avais pris pour celui d'un amant était tout simplement le compte d'un marchand qui exige le paiement de quinze cents francs qu'Adèle a dépensés pour son mari; la bourse qu'Hippolyte a remise en cachette est le prix d'une parure que sa femme désire, et qu'il veut lui offrir demain matin à son réveil. Justine est une jeune fille innocente et pure, élevée avec sa maîtresse, et faisant chaque jour des vœux pour la durée de son bonheur.

Je me croyais destiné à ne voir cette nuit que des objets agréables. Près du palais Bourbon,

dans une chambre qu'éclairait faiblement une seule veilleuse, j'aperçus deux berceaux près d'un lit où dormait sans doute une bonne : quel fut mon étonnement, lorsque je vis une jeune femme en grand habit de cour, s'approcher sur la pointe des pieds, baisser la bougie qu'elle tenait d'une main, de l'autre écarter les rideaux de taffetas vert, et contempler tour-à-tour les deux objets de sa tendresse maternelle : ensuite, déposant sa lumière, elle se prosterna, offrit ses vœux au ciel, et la sérénité de sa douce figure attestait que la vertu priait pour l'innocence.

Je m'éloignai avec respect; et, sans trop me rappeler quel chemin je suivis, je me trouvai à l'extrémité de la rue de Grenelle, dans un jardin charmant, où s'exhalait le plus doux parfum des fleurs. Je traversai une étroite allée de roses et de chèvre-feuilles, dont les contours multipliés me conduisirent en face d'une fenêtre dont la jalousie baissée, mais entr'ouverte, me laissa voir un délicieux petit cabinet parfaitement régulier, garni tout autour d'un divan gris de lin couvert de nombreux coussins; en face de la fenêtre, au-dessus de la cheminée, une glace répétait le jardin; à droite, vis-à-vis de la porte, se trouvait un trépied, et dans la cassolette posée dessus brûlaient encore des parfums : un grand tableau, qui faisait face au divan principal, offrait l'image d'un beau jeune homme; les statues de l'Amour et de Psyché ornaient deux petites encoignures de

bois satiné, et cet asile solitaire n'était éclairé que par une lampe d'albâtre; une femme de moyen âge, grande et belle encore, appuyée sur des coussins, y paraissait absorbée dans une douce rêverie. Un grand coup frappé à la porte la tira de son extase. « Venez donc, Madame, on vous attend; trois heures de méditation ne vous suffisent-elles pas? » Ces mots, prononcés d'un ton d'autorité, m'annonçaient un mari. « Je demande encore un quart d'heure, répondit la dame : les devoirs doivent passer avant les plaisirs. » En même tems elle se leva précipitamment, fit tourner sur son axe le portrait du jeune homme, qui se trouva remplacé par un Christ; elle posa une petite tablette sur le trépied; et, recouvrant le tout d'un tapis de velours bleu, elle en fit un prie-dieu. l'Amour et Psyché cédèrent leurs places à sainte Madelaine, à saint François de Sales; des chapelets et des rosaires furent promptement suspendus de tous côtés; s'approchant ensuite de la glace, elle releva ses beaux cheveux blonds flottant sur ses épaules, les renferma dans un joli petit bonnet noué sous le menton, mit un grand fichu sur son cou; tirant ensuite un rideau de taffetas vert sur la glace, elle ouvrit le verrou, et se précipita à genoux sur son prie-dieu au moment où son mari se présentait de nouveau à la porte, en s'étonnant de la trouver ouverte. « Je vous suis, lui dit-elle; le charme de prier me fait tout oublier.—

Excepté de me faire enrager, reprit l'époux avec humeur. » La porte se ferma, je n'entendis point la réponse.

J'étais chez une fausse dévote, chez une de ces femmes qui savent jouir à-la-fois des *profits du vice et des honneurs de la vertu*. Celle-ci croit acquérir, par un extérieur austère, le précieux droit de censurer les autres. Demain matin, à dix heures, elle montera dans sa voiture, se rendra *in fiocchi* à sa paroisse, renverra ses gens, avec ordre de venir la chercher à deux heures, et s'arrangera pour arriver à la sortie d'une messe : elle s'arrêtera à la porte, au milieu de la foule, où elle distribuera avec beaucoup d'ostentation de légères aumônes. La prochaine fête, elle fera ses dévotions à la dernière messe, afin d'édifier plus de monde; son petit neveu lui présentera au retour de l'autel, le gros livre rouge qu'elle aura déposé un instant dans ses mains, et les bonnes gens s'écrieront : « Madame la comtesse de *** est un modèle de piété ! » Mais, de retour au logis, Mme la comtesse contrariera son mari sur tout ce qu'il dira, et tourmentera son prochain d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle a beaucoup d'esprit; mais ce manége aura bientôt son terme; les dupes, désabusées, préparent leur vengeance : la juste punition de l'hypocrisie est d'être démasquée; feindre la dévotion est un véritable sacrilége. Le cœur des femmes, naturellement tendre, exalté, me sem-

ble devoir être le véritable sanctuaire de la piété : celle qui est profondément pénétrée de la morale de l'Evangile se dispense de passer la matinée à l'église; elle croit prier en remplissant exactement ses devoirs d'épouse, de mère, de maîtresse de maison; elle trouve au pied de la croix du courage contre l'adversité, de la résignation dans les douleurs, des consolations dans l'affliction; sévère pour elle seule, elle est constamment indulgente sur les faiblesses des autres, qu'elle ne devine jamais, dont elle doute toujours; charitable sans ostentation, elle sait s'imposer une privation pour une bonne œuvre, sans être moins aimable dans le monde. Je plains, j'excuse celle qui, pénétrée des mêmes sentimens, est trop vive ou trop nonchalante pour imiter ce modèle; mais je méprise du fond de l'ame la fausse dévote qui veut usurper l'estime qu'elle est si loin de mériter.

Mais trève de morale, me voici, rue de la Chaussée-d'Antin, dans une grande cour qui précède un magnifique hôtel : plusieurs voitures entrent et sortent; serais-je chez un ministre? Non, mais chez une femme à la mode. Il est vrai que cela se ressemble beaucoup : on vient y solliciter des grâces, y éprouver des refus; les anciens services y sont rarement récompensés; les droits ne sont rien; tous ceux que je vois prétendent à des faveurs; mais c'est en riant qu'on les demande, et c'est en riant qu'on y renonce.

Je traverse plusieurs antichambres, un superbe salon éblouissant, et je pénètre enfin dans une chambre à coucher, où régnait un demi-jour favorable aux belles ainsi qu'aux doux propos d'amour. Tout annonçait l'opulence, le goût, et la recherche : des fleurs rares, des vases de la plus belle porcelaine, des tableaux de nos meilleurs artistes. La jolie maîtresse du logis était couchée dans un lit fort riche, qu'on est convenu d'appeler une corbeille, et cet ensemble m'offrait l'image d'un temple où l'on venait adorer une divinité. Je voulus écouter; mais j'eus beau me tourner à droite, à gauche, je n'entendis que des demi-mots suivis d'un léger sourire destiné sans doute à donner une explication, que je ne devinais pas, à quelques phrases équivoques; somme toute, je ne recueillis pas une idée, pas une pensée, pas un sentiment : j'appris seulement que Mme de*** avait été surprise par une attaque de nerfs, que ses femmes l'avaient mise au lit, et que ses nombreux adorateurs avaient été admis à venir s'informer de ses nouvelles avant de se retirer; elle jetait une rose à l'un, tendait sa main à l'autre, disait un mot à l'oreille de celui-ci, faisait un signe d'intelligence à celui-là, et, pour un *oui,* pour un *non,* riait aux éclats, afin de montrer les plus belles dents du monde. Quelqu'un s'avisa de dire que la pendule venait de sonner minuit; que le bal de l'ambassadeur de....... serait magnifique;

aussitôt les papillons s'enfuirent, la rose resta seule.

Je me préparais également à la retraite, lorsque je vis entrer un homme d'à peu près trente-deux ans, grand, maigre, pâle, ayant l'air passablement fat, bien qu'il eût une physionomie spirituelle : il salua Mme de *** d'une manière assez cavalière, posa sur une table sa badine et son chapeau, puis s'étendit dans une bergère. « Quel heureux hasard, Monsieur, me procure ce soir votre visite? demanda Mme de *** d'un ton nonchalant. — Vous n'imaginez pas toutes les contrariétés qui m'ont accablé dans la journée. Je devais dîner chez la dame du boulevart : ne s'est-elle pas avisée d'accoucher aujourd'hui même ! La comtesse Amélie m'avait donné rendez-vous à l'opéra; je ne l'y ai point trouvée; j'avais promis à la petite Adèle de la conduire au bal de l'ambassadeur; mon cocher, comme un sot, s'est laissé tomber de son siége. — Que ne prenez-vous le mien? n'est-il pas à vos ordres?— Je vous rends grâce de cette aimable obligeance, je n'en profiterai point : Adèle a été prévenue, et probablement elle figure en ce moment dans quelque contre-danse; quant à moi, j'ai résolu de faire tourner mes infortunes au profit de mon repos; mais, vous-même, comment se peut-il que vous soyez déjà couchée? — J'ai eu toute la journée des maux de nerfs horribles. — En vérité, il n'y paraît pas ; je vous trouve ce soir

plus jolie que jamais. — Ce compliment est flatteur et piquant surtout. — C'est une vérité, je vous jure. — Avez-vous rencontré Alphonse, qui sort d'ici ? Il vous invite à déjeûner demain, et vous propose d'essayer ses nouveaux chevaux. —Très-volontiers......... La température de votre appartement me paraît excellente ; je viens d'entrer dans le mien, il m'a paru glacial.— Sonnez, Monsieur ; dites qu'on allume chez vous un peu de feu. — Pourquoi donc ? Je suis bien ici.... Tenez, pour la rareté du fait.... — Quelle folie ! — C'est que je vous trouve vraiment charmante ! — Moi, je vous trouve très-extraordinaire. — A propos, j'ai vu sortir de chez vous, ce matin, votre marchande de modes, qui avait l'air de fort mauvaise humeur.... Regardez... ; ce billet de mille francs pourrait-il vous tenter ? Vous n'avez qu'à dire. — Fi ! fi ! Monsieur ; vous croyez parler à la petite Adèle.— Ecoutez donc, Madame, par le tems qui court mille francs sont quelque chose..... Décidez-vous. — Je ne vous cache pas que mille écus me seraient bien nécessaires. — Payer mille écus une pareille fantaisie ! Non, ma foi ! c'est trop cher. Bonsoir, Madame. »

M. *** sortit, et je le suivis en riant aux éclats. Quel singulier ménage !..... Cependant il ressemble à beaucoup d'autres qui passent pour excellens. M. et Mme de *** portent le même nom, et logent dans la même maison ;

du reste, ils se sont mutuellement accordé une entière liberté : leur fortune est séparée, leurs sociétés sont différentes ; l'amant de Madame est la personne que Monsieur traite le mieux dans le monde, et la danseuse de l'opéra que le mari préfère est celle que sa femme trouve la meilleure ; à cela près, Madame, dans ses billets d'invitation, joint toujours le nom de son mari au sien ; si l'un des deux est malade, l'autre le soigne avec zèle, et le public, en riant, admire, sinon les bonnes mœurs, du moins le bon esprit de ces heureux époux...

La scène change ; en traversant une assez vilaine petite rue, il me prend fantaisie de voir ce qui se passe dans un appartement où j'aperçois de la lumière à deux heures du matin. Au milieu d'un salon médiocrement meublé, des fauteuils épars annoncent que dans la soirée quelques personnes s'y sont réunies : pour l'instant, je ne vois qu'une femme écrivant à la clarté d'une lampe. Elle compose. Je me moque assez volontiers de ces femmes pédagogues qui portent dans la littérature des prétentions qu'elles ne savent plus où placer, qui se croient supérieures à leurs maîtres. Mme de C*** n'est pas de ce nombre : modeste autant que spirituelle, elle cultive les lettres, qu'elle aime comme ses amis, dont elle est tendrement aimée ; toujours persuadée qu'on voit mieux qu'elle, phrase par phrase on lui ferait changer tout son ouvrage. Elle avait

jadis une grande fortune dont elle jouissait noblement, lorsqu'elle la perdit sans avoir mérité son malheur; elle supporta ce revers avec courage et dignité; très-convaincue que chacun doit chercher en soi-même les moyens de se suffire, elle n'en trouva point de plus convenable que de travailler en silence, sans prétendre à autre chose qu'à trouver dans l'emploi de son talent un honorable moyen d'existence. A travers de bonnes qualités, elle est capricieuse, inégale, enthousiaste, exagérée; persuadée que les êtres qu'elle aime sont parfaits, elle ne permet pas qu'on leur trouve le plus léger tort; et ceux qui lui déplaisent ne sauraient, sous aucun rapport, trouver grâce à ses yeux : serait-il vrai qu'on ne l'aimât pas moins pour ses défauts aimables que pour ses qualités précieuses ? C'est une question que je me fais à moi-même : j'ai besoin d'y réfléchir.

Nº LXXVI. — 26 *février* 1817.

TRÈVE A LA POLITIQUE!

SCÈNES A TIROIR.

. . . . *Teneas, ... tuis te.*

HORACE, sat. 3, liv. II.

Que chacun se mêle de ce qui le regarde.

MONSIEUR de Gréville * écrit ses Mémoires, qu'il doit publier sous le titre de *Mémoires dramatiques*. Il m'a communiqué plusieurs des cahiers dont ils se composent, et m'a permis d'en extraire, à mon profit, le chapitre suivant, où j'ai trouvé la peinture fidèle d'un travers à la mode.

« Vous êtes donc sourd, Lapierre ? je sonne, j'appelle depuis un quart d'heure. — Je n'ai pas entendu. — Où donc étiez-vous ? — Dans l'antichambre, où je lisais le journal ; il est si intéressant aujourd'hui. — L'imbécille !.... Qu'y compreniez-vous ? — Dame, Monsieur, on est bien aise de savoir comment vont les affaires ;

* Voyez *l'Hermite de la Guiane*, tome I, page 220, nº XXI, et tome II, page 170, nº XLIV.

on aime la chose publique. — Eh! morbleu! aimez à remplir vos devoirs; battez mes habits, cirez mes bottes; occupez-vous de votre besogne, et que chacun en fasse autant, tout ira bien. Dites à Marguerite de m'apporter mon chocolat, et venez m'habiller. »

Lapierre sort, et rentre un moment après; nous procédons à ma toilette. Ce pauvre Lapierre, il grille de parler et de me conter les nouvelles du quartier, que j'ai quelquefois la complaisance d'entendre, parce que je me réserve le privilége de ne pas écouter; mais mon air sévère lui coupe la parole. La toilette s'achève en silence; je passe dans mon cabinet; il est dix heures; je sonne deux coups; Marguerite paraît. « Mon déjeûner? — Monsieur.... — Qu'est-ce? — Monsieur.... le chocolat.... — Eh bien? — Il est tombé dans les cendres. — Maladroite! — Monsieur, je lisais! — Quelque roman, sans doute? — Oh! que non, Monsieur! — *Le Parfait Cuisinier*, peut-être? — J'en sais plus que lui. — Vous verrez que Mademoiselle lisait aussi le journal.—Précisément, Monsieur....... — Mais c'est donc une rage! — Monsieur, je vais préparer d'autre chocolat; c'est l'affaire d'un moment. » L'impatience me gagne; je prends ma canne et mon chapeau, et je sors brusquement, pour ne pas me mettre tout-à-fait en colère. D'assez mauvaise humeur, je traverse le marché des Jacobins; une dispute

de harengères attire mon attention par certaines expressions qui m'en indiquent le sujet : ces dames faisaient en commun la lecture du *Journal de Paris*. Je doublai le pas ; à l'autre extrémité du marché, les fruitières épelaient une page du *Moniteur*.

J'entre pour déjeûner au café Tortoni, où, dans l'espace d'un moment, j'entends plus de niaiseries, de mensonges et d'absurdités politiques qu'on n'en débite ailleurs pendant vingt-quatre heures : je savais à quoi m'en tenir avant d'entrer, et je m'étais cuirassé de patience.

Après avoir été faire quelques emplettes chez des marchands de la rue Vivienne, dont aucun n'était à son comptoir, je passai chez mon tailleur, que je trouvai disputant avec sa femme sur le budjet.

Il était près d'une heure. J'allai faire une visite du matin à Mme de Florbelle : je la trouvai avec ses deux filles, autour d'une table ronde surchargée de brochures que je reconnus à leur forme extérieure : la politique a tout envahi, jusqu'au domaine des Grâces.

Cette dame, à trente-cinq ans, brille encore de tous les avantages de la jeunesse et de la beauté, et n'a de rivales que ses filles, que l'on prendrait pour ses sœurs.

Au moment où j'entrai, une discussion très-vive paraissait établie entre ces dames : il s'agissait des *élections*. On voulut avoir mon avis sur

ce sujet avant que j'eusse achevé mes salutations; je crus me tirer d'affaire en les assurant que je ne connaissais pas de *chambre* où ce projet de loi dût souffrir plus de difficultés. Mme de Florbelle me pria, d'un air sec que je ne lui connaissais pas, de faire trève aux madrigaux, et de vouloir bien parler sérieusement. Je répondis alors que, sur cette question politique, comme sur toutes les autres, j'en référais à la Charte, d'où je ne sortais pas. Ce mot réchauffa la dispute; les deux jeunes personnes, réunies d'opinion, ne craignaient pas de manquer aux égards, au respect dus à une mère, alors même qu'elle se trompe : deux étrangers, le maître de musique et le maître de danse, arrivèrent fort à propos. Ces dames se levèrent pour les recevoir, et Mme de Florbelle, s'adressant à ses filles : Allons, Emma, répétez votre gavotte, je serai charmée de vous la voir danser; vous, Clémentine, passez dans le salon de musique, dans un moment j'irai entendre votre nouvelle romance. »

Pendant que le prévôt accordait sa pochette, le maître de danse, faisant l'agréable, remit à Mme de Florbelle quelques pamphlets nouveaux, qu'elle reçut comme un cadeau précieux, et dont elle se hâta de parcourir les titres. Le prévôt profita de ce moment pour donner furtivement à Mlle Emma..... un billet doux, peut-être..... ; point du tout, une caricature politique, et des couplets contre quelques hommes en place : le

tout fut promptement caché dans le portefeuille de dessins, et la leçon commença. J'ai tant vu danser de gavottes, que je ne jugeai pas à propos d'assister à celle-ci; j'aimai mieux voir ce qui se passait au salon de musique, où j'entrai avec Mme de Florbelle. Le *signor maestro* débitait gravement à son écolière attentive les mille et une absurdités qu'inventent chaque jour les oisifs et les malveillans, que les gobe-mouches recueillent avec tant de soin, et colportent avec tant de plaisir et de crédulité.

On annonce le docteur Z***; il s'approche, en sautillant, de Mme de Florbelle, lui demande des nouvelles de ses nerfs, et, sans attendre sa réponse, il lui conte mystérieusement quelques *on dit* de la plus grande authenticité. Le duc de... lui a dit ceci; le ministre de.... lui a confié cela; le général.... vient de lui assurer le reste. « Mon père vous attend avec impatience, Docteur, lui dit Mlle Clémentine, il a souffert toute la nuit. — Je passe dans sa chambre. » Je suivis le docteur, curieux d'entendre la consultation d'un pareil original.

M. de Florbelle me parut en effet très-abattu. Le docteur s'approche du lit du malade, lui tâte le pouls, paraît réfléchir attentivement; et, lorsque je m'attendais à quelque ordonnance : « Savez-vous bien, M. le marquis, que la séance d'hier fut très-orageuse ? » Et voilà mon homme lancé et dissertant à perte de vue sur les finan-

ces, auxquelles il n'entend pas un mot. Le marquis ne s'y connaît pas davantage, mais il ne partage pas l'opinion du docteur; son abattement se dissipe, son teint se colore, son œil s'anime; il interrompt l'orateur avec impatience, et le réfute avec aigreur; le docteur réplique avec vivacité; la discussion dégénère en dispute, la dispute en querelle; les sarcasmes répondent aux épigrammes, les personnalités aux sarcasmes; le marquis, exaspéré, perd toute mesure, s'élance de son lit comme un spectre, et poursuit le docteur, qui sort en protestant qu'il ne remettra plus les pieds dans la maison. Il rencontre en passant Mme de Florbelle, lui raconte l'aventure, et se plaint amèrement du marquis : comme de raison, Madame n'est pas de l'opinion de Monsieur, et lui donne complètement tort; Mlles Emma et Clémentine ont adopté les sentimens de leur père, et le défendent contre la marquise et le docteur; le combat politique s'engage de nouveau; tout le monde parle à-la-fois; on ne s'entend plus; Mlle Emma est rouge d'indignation; Mlle Clémentine, pâle de colère; la marquise succombe à une crise nerveuse, et le docteur sort au lieu de les secourir.

Je m'esquive moi-même un moment après, maudissant de bon cœur cette manie de politique qui dénature si complètement le caractère aimable des Français, et surtout des Françaises.

Je suis dehors, et n'ayant pas envie de recommencer une nouvelle expérience, dont je craindrais d'obtenir un semblable résultat, je retourne chez moi, je fais seller mes chevaux, et, suivi de Lapierre, me voilà sur la route du bois de Boulogne, méditant sur les folies humaines. Le chapitre est vaste, j'ai de quoi m'occuper pendant toute ma promenade. A moitié de l'avenue des Champs-Elysées, je reconnais la voiture de Mme de B***; elle est arrêtée; je m'avance pour offrir mes hommages. Une de mes amies et le colonel D*** étaient dans la voiture, les deux dames paraissaient fort émues, et le colonel assez embarrassé. « Mon cher Gréville, me dit Mme de B***, vous arrivez à propos pour nous mettre d'accord. — Voyons, de quoi s'agit-il? — Croiriez-vous que Madame me soutient.... — Que votre chapeau n'est pas joli peut-être? Que *la Comédienne* est un détestable ouvrage? Que Mlle Bourgoin joue mieux que Mlle Mars? — Rien de tout cela. — Que le coche d'Auxerre est préférable au bateau à vapeur? — Gréville, vous m'impatientez. — Je me tais, et je vous écoute. — C'est fort heureux! Vous croyez donc, Monsieur, que nous ne savons nous occuper que de bagatelles? apprenez que nous parlions d'un objet important, très-important, de la répartition de l'impôt foncier, basé sur un nouveau cadastre. — L'impôt! le cadastre!» m'écriai-je en

enfonçant mes éperons dans les flancs de mon cheval, et je partis au grand galop, sans regarder derrière moi, au risque de passer pour un fou ou pour un impertinent.

Arrivé dans le bois de Boulogne, je modérai ma course pour attendre Lapierre, dont le cheval n'était pas en état de suivre le mien. Je n'avais pas fait cent pas que j'entends, non loin de moi, le rapport de deux coups de pistolet. Je m'avance vers l'endroit d'où vient le bruit, et j'arrive sur le lieu de la scène. Deux hommes, l'épée nue, semblaient vouloir commencer un nouveau combat, malgré les efforts et les discours de leurs témoins : ceux-ci cherchaient vainement à leur persuader qu'ils avaient satisfait à l'honneur; que deux braves gens ne devaient pas s'égorger pour un mal-entendu.... Dans l'un des deux antagonistes je reconnus Dolban, l'un de mes amis particuliers : je crois alors pouvoir m'interposer dans la querelle; j'en demande le sujet.... Une dispute survenue sur l'*initiative royale!*.... Je me joins aux témoins, et nous amenons enfin une réconciliation sincère, à la suite de laquelle nous allâmes dîner tous ensemble.

Sept heures sonnent : je courus aux Français, Mlle Mars devait jouer dans *les Femmes Savantes*. J'eus le malheur de me trouver placé au balcon, à côté d'un monsieur à besicles, qui aurait pu faire l'économie d'un verre, attendu

qu'il me parut n'avoir qu'un œil : il passa tout le tems du spectacle à prouver à ses voisins que Mlle Mars n'était qu'une actrice médiocre; que Talma était tout au plus digne de figurer sur les tréteaux d'Angleterre, et que Mlle Duchesnois n'avait ni sensibilité, ni énergie, ni charme dans la voix ; ce qu'il prouvait merveilleusement en attaquant leurs opinions politiques. Comme ces argumens-là ne me persuadaient pas, et que j'aimais mieux écouter l'actrice que son détracteur, je le priai si poliment de se taire, qu'il abandonna la place, en glissant sur moi un regard où il y avait quelque chose de louche.

J'avais l'espoir de me dédommager de tout l'ennui de ma journée. A minuit, je me rendis chez Mme d'Etival; le boston, l'écarté même était fini; l'ennuyeux Maizières, qui ne s'en va jamais, était au bas de l'escalier : je témoignai mon bonheur à Mme d'Etival de me trouver seul avec elle. « Je suis désespérée que vous ne soyez pas arrivé plus tôt, me dit-elle, vous auriez entendu M. de Maizières. — Eh! Madame, je n'ai entendu que lui depuis que je suis au monde. — J'avais mon système aussi, mais il l'a combattu victorieusement par le sien : le moyen est trouvé. — Quel moyen? — Celui de payer la dette sans augmenter l'impôt d'un centime. — Maizières est un sot, et son projet une impertinence. — C'est un point décidé, vous seul avez de l'esprit. — Ce n'est point avec l'es-

prit qu'on fait des lois et des plans de finances ; il faut des connaissances positives..... Mais de quoi vous occupez-vous, mon aimable amie? — Vous pensez que les femmes ne doivent jamais se mêler de discussions politiques. — Personne ne les juge avec des préventions plus favorables; cela n'est pas étonnant, je vois en vous tout votre sexe : la nature les a douées des grâces et de la beauté; elle leur a donné une pénétration plus vive, un esprit plus fin, un goût plus délicat et plus sûr que les nôtres : aussi jugent-elles presque toujours sainement les productions de l'esprit et de l'imagination. Mais comment voulez-vous qu'elles puissent traiter des sujets qu'il faudrait interdire aux neuf dixièmes des hommes, qui ne les ont pas étudiés? — Eh bien! Monsieur, j'étudierai : voici des brochures que Maizières, plus complaisant que vous, m'a procurées, et..... » J'avoue, à ma honte, que je ne fus pas maître d'un premier mouvement : je saisis les brochures, et je les jetai dans le feu. Je sentis ma faute, et je cherchai à la réparer. M[me] d'Etival ne voulut rien entendre, et fit, à mes dépens, un éloge de l'homme aux brochures, dont mon amour finit par s'alarmer.

Je priai, je suppliai vainement, à la fin je me lassai d'une attitude humiliante; je rendis épigramme pour épigramme, et nous nous séparâmes brouillés.

J'avais renvoyé mon cabriolet : en m'en retournant à pied, j'eus le tems de maudire la politique, et de faire de bien tristes réflexions sur une manie capable de troubler les familles, de désunir deux amis, et de brouiller des amans à deux heures du matin.

N° LXXVII. — 5 *mars* 1817.

PRÉPARATIFS DE VOYAGE.

Travelling in youth is a part of education ; age a part of experience.

BACON, *Ess.*

Les voyages dans la jeunesse sont une partie de l'éducation, et dans la vieillesse une partie de l'expérience.

« ZAMÉO ? — Maître Paul ! — Fais conduire ma vieille chaise de poste chez le sellier pour la mettre en état. Porte ce billet à mon libraire, qui te remettra quelques livres nouveaux, et dis à Ottaly de rassembler mes effets de voyage dans mon coffre de bois de camphre. Après-demain nous quittons Paris. — Ah ! tant mieux. Où allons-nous ? — Faire notre tour de France.... Tu parais moins gai ? — J'ai cru que nous retournions *au pays du grand fleuve*. — Non, mon ami, il y a trop loin pour moi, et ce n'est pas la peine d'aller chercher, à deux mille lieues, le seul petit coin de terre dont j'ai maintenant besoin, et que je suis sûr de trouver partout ; mais toi, qui as de meilleures raisons pour entreprendre ce voyage, tu ne serais pas fâché

d'en trouver l'occasion? Je veux te la fournir : le vaisseau d'un de mes amis de Bordeaux est en armement pour Cayenne. Je puis t'y procurer un passage; tu iras embrasser ton père Ovatoë, lui porter mes présens, et tu pourras être de retour, par le même vaisseau, avant que j'aie achevé ma tournée, si je l'achève. »

Il faudrait avoir un cœur de sauvage pour se figurer la joie de mon jeune Caraïbe en recevant une proposition qui satisfaisait à-la-fois le désir violent qu'il avait de revoir son pays, et l'espérance de se trouver bientôt auprès de moi. Zaméo me prit les deux mains, les posa sur sa tête, et sortit, en dansant, pour aller faire mes commissions.

La résolution que j'ai prise un peu brusquement de quitter Paris et de commencer, dans cette saison, ma revue départementale, a plusieurs motifs dont je dois rendre compte à mes lecteurs, pour qui je n'ai rien de caché. D'abord, il fait ici un tems détestable, et j'ai l'espoir de trouver dans nos départemens du Midi, où j'ai l'intention de me rendre, un ciel plus favorable à la constitution physique d'un homme vieilli sous la zone torride.

J'ai reçu un grand nombre de lettres où l'on me fait observer « que mes prédécesseurs et moi nous avons promis un recueil d'*observations sur les* MŒURS FRANÇAISES, et que nous n'avons encore parlé que des mœurs et des usages *pari-*

siens, dans les dix volumes dont se compose déjà notre collection. »

En répondant, avec Duclos, « que c'est dans Paris qu'il faut considérer le Français, parce qu'il y est plus Français qu'ailleurs, » je puis ajouter que c'est à l'embouchure d'un grand fleuve qu'il faut se placer pour juger de la profondeur de son lit et de l'abondance de ses eaux. On insiste sur l'utilité de suivre son cours et de remonter à sa source; j'en éprouve moi-même le désir et le besoin; je me mets donc en devoir d'acquitter la promesse qu'avait faite mon prédécesseur au commencement de l'année 1814, * et que la mort l'a empêché de remplir. Mais comme il est d'usage, en quittant son domicile avec la crainte trop bien fondée de n'y plus rentrer, de faire l'inventaire du mobilier qu'on y laisse, je crois devoir me résumer en peu de mots sur la situation de cette capitale au moment où je la quitte.

Observations météorologiques. De mémoire d'homme, *il n'y a pas d'exemple d'une année aussi pluvieuse*, d'un ciel aussi constamment chargé de brouillards, d'une température aussi mal-saine : on a pu se croire au bord de la Tamise. C'est à cette cause principale qu'il faut attribuer sans doute le grand nombre de suicides qui ont signalé cette époque.

* Voyez *l'Hermite de la Chaussée-d'Antin*, tome V, page 7, nº CIII.

Observations politiques. Deux vérités sont restées debout, au milieu des secousses violentes qui ont agité l'opinion publique : une monarchie constitutionnelle est le seul gouvernement qui puisse replacer la France au premier rang des nations, qu'elle est faite pour occuper : la patrie et le monarque ne peuvent avoir d'intérêts différens. Quiconque a servi l'un, a bien mérité de l'autre.

Observations morales. Les changemens les plus remarquables qu'on ait observés dans les mœurs sont nés de la politique, dont l'influence se fait sentir jusque dans les modes. C'est assez dire que les femmes n'ont pu s'y soustraire ; elles ont donné, comme de raison, à ces caprices, toute l'importance d'une passion ; et c'est peut-être pour cela qu'on n'a jamais vu tant de sots en bonne fortune. Cette politique de boudoir a mis, pour un moment, le désordre dans les salons. *Il ne pense pas comme moi*, est devenu le prétexte de toutes les infidélités, de toutes les ruptures, la réponse à tous les reproches d'ingratitude, de mauvaise foi, de mauvais procédés. Comme il arrive trop souvent que les gens qui ne se conviennent que d'opinions ne tardent pas à s'ennuyer ensemble, on a pris le parti d'aller beaucoup au spectacle, pour ne pas rester chez soi. Le jeu, dont la passion s'était affaiblie depuis quelques années, a repris faveur ou plutôt fureur.

Il est juste de faire observer que si les mœurs parisiennes ont perdu quelque chose de leur antique urbanité, elles ont pris, à quelques égards, un caractère plus national. Dans l'accueil que l'on fait aux étrangers dont cette ville abonde, on commence à consulter *la carte géographique* (pour me servir de l'expression d'une femme d'esprit) et à s'associer aux ressentimens ou aux intérêts de la patrie. Depuis quelques mois, les esprits et les cœurs se rapprochent; j'ai vu des *ultras* dînant chez des *constitutionnels* ! ! !

Observations littéraires. Il est des aveux pénibles à faire; mais comment nier ce qui frappe les yeux? Les sciences dorment, les arts languissent, et la littérature se meurt. Si *la Henriade* paraissait aujourd'hui, ce poëme ne trouverait pas en France deux cents lecteurs. L'année dernière, on lisait encore des romans : cette dernière branche de la littérature commence à se dessécher. Nous en sommes réduits aux journaux et aux pamphlets; c'est encore un signe de vie, s'il faut en croire les derniers mots de Mme de Warens. *

Mon projet de voyage, connu de mes amis depuis plusieurs jours, est devenu l'occasion d'un dîner d'adieu, qu'ils m'ont donné chez le restaurateur, et dont l'ordonnance avait été confiée aux soins de M. Walker. Ce dernier, convaincu qu'il n'y a que deux cuisines et deux

* J. J. Rousseau, *Confess.*, 2e vol.

littératures classiques en Europe, celles des Français et celles des Italiens, nous convoqua, jeudi dernier, chez Brizzi, restaurateur dans la rue Sainte-Anne, au nombre de sept convives : M. Binome, M. de Mérange*, M. André, le philosophe, M. de Gréville**, le docteur Moncel***, Walker, et moi.

Après une petite dissertation sur l'excellence de la cuisine moderne, dont notre dîner devint l'occasion, et dans laquelle Walker fit preuve d'une érudition gastronomique, d'une délicatesse de goût, d'une finesse de palais qui lui assurent, dans ce genre, une incontestable supériorité sur M. G** de la R*** lui-même, nous parlâmes du voyage que j'allais entreprendre, et des fonctions d'observateur ambulant que j'allais exercer. Le philosophe André, qui pense comme Socrate « qu'on ferait mieux de voyager en soi-même, que de passer sa vie à courir le monde », me demanda, avec un peu d'humeur, à quel âge et dans quel endroit je prétendais me fixer? « Quand j'aurai trouvé ce que je cherche depuis une soixantaine d'années, lui répondis-je : un lieu où toutes les parties du gouvernement soient exclusivement entre les mains des honnêtes gens. — Vous marcherez long-tems et vous irez loin, si le ciel vous prête

* Voyez *l'Hermite de la Guiane*, tome II, page 32.

** *Idem*, tome I, page 220.

*** *Ibidem*, page 129.

vie, reprit M. de Gréville. — Pour moi, dit M. Binome, qui pense que vivre n'est, à tout prendre, que se mouvoir, je ne vois pas ce que l'homme sage a de mieux à faire sur la terre que de s'y promener; non pas à la tête de deux ou trois cent mille hommes, comme font messieurs les conquérans; ils gâtent un peu trop les routes par où ils passent; non pas en courrier de dépêches, qui va et vient sans savoir pourquoi; mais en philosophe curieux, qui regarde, qui voit, qui compare; pour qui les divers pays qu'il parcourt sont autant d'écoles de sagesse où il fait collection des vertus et même des vices qu'il rencontre, pour l'instruction de la société, dont le perfectionnement est le but de ses travaux et le fruit de son expérience.

De ces considérations générales, où chacun, suivant son caractère, ses goûts, ou ses habitudes, se fit l'apologiste ou le détracteur de la passion des voyages, nous passâmes à l'examen des motifs qui me déterminaient à faire mon tour de France. J'exposai à nos convives mon plan de campagne, et je leur donnai l'itinéraire de ma route.

« Mon intention est de visiter d'abord les départemens du Midi; c'est un conseil d'hygiène que me donne le docteur Moncel, et que je suis d'autant plus volontiers, que j'éprouve le besoin physique de sortir de l'atmosphère humide où Paris est enseveli depuis dix mois. Prenant en-

suite mon chemin dans l'est, j'achèverai le tour des provinces frontières. Je parcourrai successivement les départemens du centre, et, dans une couple d'années (si la parque a de quoi filer jusque-là), je reviendrai voir comment les choses se seront passées à Paris pendant mon absence.

» L'excursion que je projette ayant spécialement pour but l'observation des mœurs et des habitudes locales, j'établirai de préférence mon quartier-général dans le chef-lieu de chaque département, où l'on peut saisir d'un coup-d'œil les traits caractéristiques dont se compose la physionomie morale des habitans.

» Prendre l'engagement d'être vrai, c'est contracter en même tems celui de ne pas plaire à tout le monde; car, comme dit fort bien Mme de la Fayette : « Le vrai est comme il peut; » il n'a de mérite que d'être ce qu'il est. » En province comme à Paris, je louerai ce qui me paraîtra bien avec autant de franchise que je blâmerai ce que je croirai mal. Là, comme ici, je donnerai des noms propres aux vices, aux préjugés, aux ridicules que je mettrai en scène; mais ces noms d'acteurs ne seront jamais ceux des personnages, et si l'on reconnaît mes portraits c'est qu'ils seront parlans et qu'ils se seront trahis eux-mêmes. Je ne dois pas être responsable de leur indiscrétion. »

J'annonçai à nos convives que le lendemain

je me mettais en route pour Bordeaux. Chacun me donna ses lettres de recommandation ; nous bûmes le vin de l'étrier, et nous nous séparâmes.

Pour que mes lecteurs ne perdent pas entièrement de vue la capitale, je continuerai à publier les lettres de quelque intérêt qui me parviendront, et que l'on voudra bien m'adresser au bureau du *Mercure de France*.

N° LXXVIII. — 12 *mars* 1817.

LA CHAISE DE POSTE.

..... *Loca jam recitata revolvimus.*

HORACE.

Nous reprenons le même chemin.

Me voilà sur la grande route, dans une voiture bien close, enveloppé dans un énorme *witdchouras*, la tête couverte d'un bonnet de poil à oreillettes, et les pieds dans un sac de peau d'ours. Zaméo dort, accroupi comme un singe, sur la banquette en face de moi. Il ne fait pas encore assez clair pour lire sans une extrême fatigue... Que faire? laisser aller mon esprit comme mon corps, par sauts et par bonds.

En voyageant beaucoup, j'ai dû voir beaucoup de voyageurs; on peut les classer de la manière suivante :

Les voyageurs philosophes, *les voyageurs descriptifs* (je voudrais pouvoir dire descripteurs), *les voyageurs mécontens*, *les voyageurs sentimentaux*, *les voyageurs mécaniques*, enfin *les voyageurs curieux*.

Dans l'antiquité, les *voyageurs philosophes*

étaient beaucoup plus communs que de nos jours. Les Pythagore, les Lycurgue, les Solon, et autres gens de cette étoffe, s'imaginaient qu'on ne devinait pas la nature humaine; que pour donner des lois à une nation, pour former ou réformer ses mœurs, en un mot, que pour régenter les hommes, il était bon de les connaître et de les avoir étudiés hors de chez soi. Je suis encore de cet avis, même après avoir lu le chef-d'œuvre de *l'Esprit des Lois* et du *Contrat Social*, où je ne trouve à redire quelquefois que sur le défaut de lumières positives que donne la seule expérience, et auquel le génie lui-même ne saurait suppléer.

La philosophie des voyageurs modernes les plus estimables est limitée à l'observation de la nature morte; grâce à eux, on n'a jamais mieux connu les lois physiques qui gouvernent l'univers, on n'a jamais eu de notions plus positives sur la formation du globe, sur l'agglomération, sur l'arrangement de ses parties élémentaires. On sait comment se sont formées les montagnes, et l'on a calculé, à une toise près, la hauteur du Mont-Blanc et du Chimboraço; mais on ignore en France quelles sont les mœurs des Bas-Bretons et des habitans des Landes, qu'il serait peut-être bon de connaître, ne fût-ce qu'en qualité de compatriotes.

Dieu vous garde de ces *voyageurs descriptifs* qui ne marchent jamais sans un télescope et un

graphomètre en sautoir ! qui ne vous font pas grâce du moindre buisson qu'ils trouvent sur leur chemin, et qui finiraient, à force de les décrire, par vous dégoûter des bois, des montagnes, voire même du lever du soleil.

Une espèce de voyageurs encore plus insupportables est celle des *mécontens ;* le chagrin qui les porte à se déplacer les suit dans tous les lieux qu'ils parcourent; le ciel de Naples, la vue de Constantinople, les monumens de Rome, la société de Paris, tout leur déplaît; le plus vilain coin de terre est toujours celui qu'ils habitent; leur seul tort est de voir par leurs yeux.

Sterne est le père de cette nombreuse famille de *voyageurs sentimentaux*, qui parcourent le monde la larme à l'œil. Les mots de *chaumière*, de *torrent*, de *vallée*, les font tomber en extase; la vue d'une huître qu'on vient d'arracher à sa roche natale est pour eux une source intarissable de larmes, et la tabatière d'un capucin met en mouvement toutes les fibres de leur cœur.

Les plus communs et les plus inoffensifs des voyageurs sont ces espèces de porte-manteaux vivans que l'on transporte, comme tout autre bagage, d'un lieu à un autre, sans qu'ils s'aperçoivent qu'ils changent de place. Je connais un de ces hommes, que des affaires de famille ont conduit trois fois à l'île de Bourbon, et qui ne sait pas dans quelle partie du monde se trouve l'Ile-de-France.

En opposition à ces voyageurs *mécaniques*, je place les voyageurs *curieux*, interrogeant tout le monde, furetant dans tous les coins, et ne trouvant pas un rideau qu'ils ne le soulèvent : telle est la classe où je me range. S'il m'arrive quelquefois, en cette qualité, de ne regarder, ...tte de tems, qu'à la surface des choses, je ... m'avise pourtant pas, comme quelques-uns ... mes confrères, de prononcer sur la nature du sol que j'effleure, et sur les qualités des habitans des villes que je traverse en chaise de poste. Cette réserve me fait une loi de passer sous silence les détails fastidieux d'un itinéraire aussi connu que celui de Paris à Bordeaux, par la grande route d'Orléans, de Tours et de Poitiers.....

Il fait jour ; et, pour m'occuper utilement, je ne vois rien de mieux à faire que de passer en revue les livres nouveaux dont j'ai eu soin de me munir en partant.

Le premier qui me tombe sous la main est un *Projet de Finances* de M. Gabiou, membre de la Société d'agriculture. J'ai été tout surpris de pouvoir lire et entendre un ouvrage sur une matière à laquelle je dois avouer que je n'ai jamais rien compris. M. Gabiou me prouve, à ma grande satisfaction, que la France a les moyens de faire face, sans emprunts et sans impôts, à la dette énorme que les événemens de la guerre ont fait peser sur elle. Je ne suis em-

barrassé que du papier-monnaie qu'il propose de mettre en circulation. Les assignats aussi étaient hypothéqués sur les domaines nationaux; mais il est vrai de dire que le gage n'était pas entre les mains du créancier, comme il s'y trouve dans le système de M. Gabiou, qui me paraît du moins mériter d'être pris en considération.

Mon libraire a probablement pensé que j'aurais des étrennes à donner en route; car je trouve, au nombre des livres nouveaux dont il a pris soin de m'approvisionner, un assortiment d'almanachs dont quelques-uns, remarquables par l'éclat de leur reliure, figureraient plus convenablement dans un écrin que dans une bibliothèque.

Le hasard, qui s'est mêlé seul de la composition de ma bibliothèque de voyage, m'a mieux servi que je ne devais l'espérer. Parmi ces livres, dont j'ai rempli le coffre de ma voiture, je trouve les deux volumes des *Provinciales*, faisant partie de la précieuse collection des meilleurs ouvrages de la langue française, publiés par M. Pierre Didot. Admirable privilége du génie! cet ouvrage de Pascal, sur une matière de la plus aride controverse, est mis au premier rang des livres classiques de notre langue. Dans ces lettres, où l'auteur ne se propose d'autre but que de combattre la dangereuse doctrine des jésuites, on trouve des modèles de tous les

genres de beautés, des exemples de toutes les qualités de style : ce prodigieux mérite des *Provinciales* est apprécié, avec autant de talent que de goût, dans un *Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose, dans la langue française*, par M. le comte François (de Neufchâteau); ce morceau m'a paru digne de l'ouvrage auquel il sert d'introduction, je ne puis en faire un plus bel éloge.

Après avoir parcouru et rejeté avec dégoût je ne sais combien d'insipides romans, traduits de l'anglais pour la plupart, je suis enfin tombé sur un ouvrage intitulé *les Douze Siècles*, nouvelles françaises, par Mme Elisabeth de Bon, à qui je dois une des journées les plus agréables qu'on ait peut-être jamais passées, en hiver, dans une chaise de poste.

Ces *Douze Siècles* sont caractérisés par douze nouvelles, dont l'intérêt varié, neuf et piquant, tire un charme tout particulier de la loi que s'est imposée l'auteur, de rester fidèle aux mœurs et aux costumes des différentes époques où elle a placé ses personnages. Parmi ces nouvelles, *la Victime de l'ambition*, que l'auteur a judicieusement placée dans la première partie du dix-huitième siècle, est le tableau plein de force et d'originalité d'une passion sans bornes dans ses désirs; et sans frein dans ses égaremens. . . . . . .

Sous l'affreux régime de la terreur, la vieille

et respectable maréchale de***** est arrêtée; Juliette, sa petite-fille, la suit volontairement dans la prison dite de la *Bourbe*, où elle prodigue à sa vénérable aïeule les soins de la plus touchante piété filiale; l'amour vertueux qu'elle éprouve et qu'elle inspire dans ce lieu de douleur y devient la récompense du plus noble sacrifice. La maréchale périt sur un échafaud; Juliette est rendue à la société.

Une ame forte, un cœur tendre, ne la préservent pas des dangers d'un caractère faible et d'une tête un peu légère; Juliette se laisse entraîner aux séductions d'un monde nouveau dont elle est l'idole, et, à l'exemple d'une jeune parente chez qui elle habite, l'amour l'éclaire enfin sur des erreurs que son cœur n'avait pas partagées, et le souvenir de ses imprudences devient le garant le plus sûr de ses vertus...

Telle est l'idée principale de la nouvelle qui termine ce charmant recueil.

Je viens de lire, tout d'une haleine, en parcourant l'intervalle entre Tours et Poitiers, la nouvelle brochure de M. Fiévée, formant la sixième partie de sa *Correspondance politique*. Ce qui reste dans l'esprit après avoir lu ce pamphlet, où la vérité, l'erreur, la franchise et la ruse sont enchevêtrées avec beaucoup d'art, c'est que l'auteur, qui sait bien ce qu'il veut, ne sait pas aussi exactement ce qu'il est, et qu'il emploie toutes les armes, même celles de la raison, pour

le triomphe d'une cause éventuelle où l'on consentirait qu'il fût quelque chose.

Peut-être trouvera-t-on qu'il a lui-même résumé son système et tracé son portrait dans les phrases suivantes, textuellement extraites de son ouvrage.

« Ce qui est dans la constitution n'est pas » dans la constitution, ce qui n'est pas dans » la constitution est dans la constitution; donc » ceux qui réclament la constitution veulent » détruire la constitution, et ceux qui ne veu- » lent pas de la constitution sont les défenseurs » de la constitution : nous sommes les défenseurs » de la constitution. . . . . . . »

« Pierre est royaliste; on prétend qu'il est » ultrà-royaliste, et l'on ajoute qne les ultrà- » royalistes sont révolutionnaires : donc Pierre, » qui est royaliste, est révolutionnaire. »

P. S. . . . . . . Je suis arrivé à Poitiers, où j'écris cet article, d'assez bonne heure pour aller voir le prétendu monument celtique qu'on appelle *la Pierre Levée.* C'est encore là une de ces antiques réputations qui ne doivent être vues que par les yeux de la foi.

FIN DU TOME IIIe ET DERNIER.

TABLE.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME III[e] ET DERNIER.

MOEURS

FRANÇAISES ET ANGLAISES,

Par JOUY.

17 Vol. in-12, beau papier, caractères et fig. conformes à l'édition de Paris, ornés de 33 jolies gravures, contenant :

1° L'Hermite de la Chaussée-d'Antin ou *observations sur les mœurs et usages des Parisiens au commencement du 19e siècle*, 5 vol., 9e édition.

2° Guillaume, le Franc-Parleur, id., 2 vol., 7e édition. Cette édition contient plusieurs nos supprimés par la censure et qui ne se trouvent dans aucune autre de Paris.

3° L'Hermite de la Guiane, id., 3 vol., 7e édition.

4° L'Hermite en Province, id., 4 vol., 4e édition.

5° L'Hermite de Londres, ou *observations sur les mœurs et usages des Anglais au 19e siècle*, pour faire suite à la collection des *Mœurs Françaises*, 3 vol.

Le prix de chaque vol. est de 3 fr. pour les souscripteurs, au lieu de 4 fr. que se vend l'édition de Paris.

L'impression de cette collection est entièrement terminée; mais on sera libre de ne retirer que 2 vol. tous les mois.

En 1818, nous avons imprimé l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*; le *Franc-Parleur et l'Hermite de la Guiane*, en 4 vol. in-8. Cette édition, quoiqu'imprimée sur mauvais papier (nos fabriques n'ayant pas acquis à cette époque le degré de perfection auquel elles sont parvenues aujourd'hui), et très-compacte, a été épuisée en moins de deux années; c'est ce qui nous a engagés à publier celle que nous annonçons aujourd'hui. Cette édition se distingue de celle de Paris, par les avantages suivans :

1°. D'avoir des gravures neuves, tandis que celles de Paris sont usées à ne pouvoir distinguer les objets.

2°. De contenir plusieurs nos supprimés par la censure, et qui ne se trouvent dans aucune édition de Paris.

3°. De ne couter que 3 fr. le vol. au lieu de 4.

Nous avons fait fondre un caractère neuf, le papier est beau et les gravures ont été confiées à M. Bénoit jeune, au burin duquel nous devons déjà plusieurs jolies vignettes.

Les personnes qui se sont déjà procuré notre édition de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*, le *Franc-Parleur* et l'*Hermite de la Guiane* auront la collection complète, en faisant seulement l'acquisition de l'*Hermite en Province* et de l'*Hermite de Londres*, dont nous avons fait imprimer un nombre dans le format in-8°. Le prix de chaque vol. est de 4 fr. jusqu'au 30 avril, après ce tems il se vendra 6 fr.

On souscrit chez Aug. WAHLEN et Comp^e., Imprimeurs-Libraires, rue du Marais, coin du boulevart de Laeken, à Bruxelles.

SOUS PRESSE.

Les Fastes universels, ou tableaux historiques, chronologiques et géographiques, contenant l'histoire de tous les peuples, siècle par siècle et dans des colonnes distinctes, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, un vol. in-folio, grand format : Prix 100 fr. au lieu de 156 que coute l'édition de Paris. La 10e et dernière livraison paraîtra le 30 avril 1823.

Collection choisie de Voyages Pittoresques; en Grèce, par Choiseul-Gouffier; à Constantinople, par Melling; en Suisse, par Zurlauben; à Naples et en Sicile, par St.-Non, et en Espagne, par La Borde. 17 vol. in-8, papier vélin satiné, ornés de 450 planches lithographiées, grand in-folio, papier vélin, dessinées par les meilleurs artistes, sous la direction de M. *Goubaud*, directeur-propriétaire de la *Calcographie royale*, etc.

Le prix de chaque livraison de 5 plan hes est de 5 fr. Aussitôt la mise en vente de la dixième livraison, chaque

volume de texte coûtera 10 fr. et chaque livraison de planches 6 fr. Il paraîtra une livraison tous les quinze jours à commencer du 15 janvier 1823.

Galerie historique des Contemporains, ou Nouvelle Biographie de tous les hommes morts ou vivans de tous les pays, qui se sont fait remarquer par leurs vertus ou leurs crimes ; par une société de Français, Belges, Allemands, etc. 10 vol. in-8, petit texte à deux colonnes ; seconde édition augmentée de 2 vol. de *Supplément*, d'une *Table Chronologique*, de plus de 100 pages, des principaux événemens qui ont eu lieu, depuis 1789 jusqu'à ce jour, et de 100 très-beaux portraits, bien gravés sur cuivre. Chaque vol. 10 fr. aux souscripteurs. Cette 2me édition est imprimée sur plus beau papier que la première.

Nous donnerons le 7e ex. gratis.

Il en paraît un vol. tous le mois.

Les portraits et la Table Chronologique. 15 fr.

Le supplément seul. 10 fr.

Tous les journaux ont fait le plus grand éloge de cette *Biographie*, la plus impartiale qui ait été publiée.

COLLECTION CHOISIE DE PROSATEURS ET POÈTES FRANÇAIS MODERNES.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Chaque volume, petit in-18, est imprimé sur beau papier vélin satiné. La plupart sont ornés de jolies gravures. On a tiré 100 exemplaires sur beau pap. vélin d'Annonay satiné, figures avant la lettre. Les personnes qui souscriront pour 50 vol. ne les paieront que 1 fr 60 c. chaque et 2 fr 25 c. sur pap. d'Annonay. *Il paraîtra* 5 *volumes tous les mois.*

